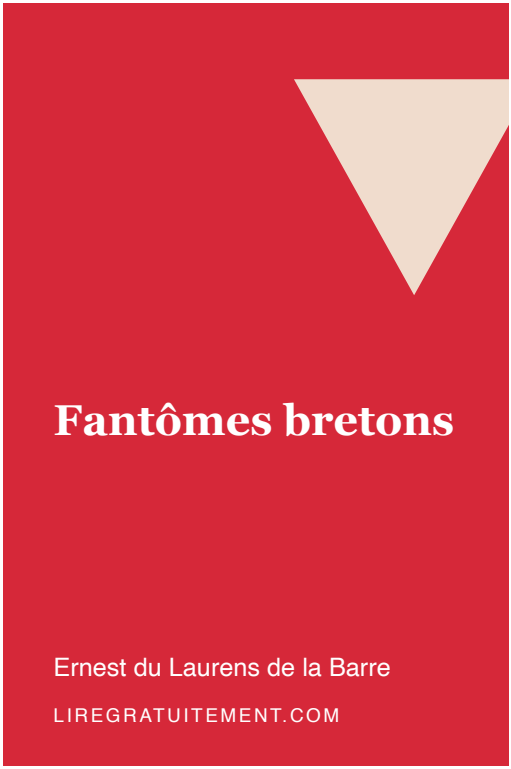


Fantômes bretons

Ernest du Laurens de la Barre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Au lecteur

Des landes aux rochers de la vieille Armorique
Voilà ce qu'on entend…

Les légendes bretonnes sont aussi des Fleurs de Bretagne. Elles sont sœurs des chants de nos bardes et forment, avec ces curieux Barzas, le fonds de la poésie primitive des Bretons.

Les recueillir, les publier, c'est donc travailler, non à une œuvre personnelle, mais à une œuvre qui touche à l'intérêt littéraire du pays.

Ce fut dans cette pensée que l'auteur publia, en 1857, ses premières légendes, sous le titre de Veillées de l'Armor. C'est dans le même but qu'il vous adresse ce nouveau recueil de récits populaires. Ici, aucun ordre arrêté. L'auteur prend à peu près au hasard des articles épars çà et là, de manière à donner une sorte de spécimen de chacun des genres qu'il a pu traiter dans son humble carrière de chercheur.

Ces récits doivent être oubliés ou peu connus et quelques-uns sont inédits. Dispersés dans plusieurs journaux et revues (Paris et province), ils formeraient aujourd'hui beaucoup de volumes : cela n'en vaut pas la peine. Les 250 pages de ce petit et sans doute dernier ouvrage suffiront peut-être pour vous rappeler, lecteur, les vieilles histoires qui ont bercé votre jeunesse.

… La jeunesse rit en les écoutant,
L'âge mûr sourit en les méditant…

Ce sera comme le testament d'un vieux conteur.

Le Pousseur de la Dourdu

LÉGENDE

Les légendes, ces drames du mystère, s'attachent, comme les oiseaux de nuit, aux lieux sombres et déserts, aux ruines abandonnées, aux grands rochers des montagnes ou des grèves, que le pinceau du soir ombre de teintes fantastiques ; aux cavernes profondes que les imaginations simples, mais surtout (nous ne craignons pas de le dire) poétiques des pêcheurs et des habitants de la campagne, se plaisent à peupler de pittoresques fantômes. C'est dans ces demeures du silence que le chercheur de souvenirs dirige sa course solitaire. Il contemple les rochers ; il remue les pierres des ruines ; il écarte la mousse et les ronces qui couvrent les vieux sentiers. Puis il interroge patiemment ces débris muets du temps passé, et il finit toujours par leur arracher quelques secrets intéressants. La vieille Armorique est encore assez riche en paysages inexplorés, en ruines inexpliquées, en sites mystérieux, pour mériter les regards des archéologues, et surtout de ces chercheurs de traditions antiques dont nous venons de parler. C'est pourquoi nous y revenons souvent, afin de continuer la description de ces lieux peu connus, et de leur demander la moralité de leurs légendes.

La Dourdu (l'eau noire) est un de ces endroits d'aspect sinistre, toujours enveloppé d'une crainte mystérieuse que la tradition populaire motive à peine. C'est une baie de peu d'étendue, située au bas de la rivière de Morlaix. Ancien refuge des corsaires

bretons, elle est entourée de noirs récifs et d'énormes rochers rangés sur la grève comme les pierres éboulées d'un mur gigantesque. Des brouillards presque continuels y répandent souvent une demi-obscurité. Les vagues de la Manche, quand soufflent les grands vents du nord-ouest, déferlent avec rage dans la Dourdu et soulèvent son sable noir en épais tourbillons. De gros cormorans fauves tournoient sans cesse au dessus des flots, appelant le naufrage par leurs cris affreux. Le soir, le pêcheur fait un détour par le haut des falaises, plutôt que de passer au bord de l'Eau-Noire.

Or autrefois, non loin de ce rivage redoutable, s'élevait le sombre manoir du Dourdu. Il se dressait comme un fantôme de pierre sur ces hautes falaises qui, avec les côtes abruptes de Carantec, forment la baie mélancolique au milieu de laquelle on voit aujourd'hui le château du Taureau, ce château d'If armoricain.

On dit encore aujourd'hui, et l'on affirmait jadis, qu'un fantôme — âme en peine de quelque marin mort dans le péché — vient errer sur la grève, au milieu des ténèbres, sondant les flots glauques de ses yeux caves, afin d'y découvrir la place où repose son navire englouti avec son chargement de doublons.

Des fenêtres du manoir on pouvait apercevoir la sinistre baie, et plus loin la haute mer déployant ses plaines immenses. Sur le bord de la baie, au levant, on voyait, au dessus des récifs, un grand rocher miné par les vagues et pareil à un noir vaisseau à l'ancre depuis des siècles. C'était sur ce rocher que le fantôme accomplissait sa veille nocturne.

Le sire du Dourdu habitait son manoir solitaire avec Igilt, sa fille unique : Igilt, la brune, aux yeux bleus comme la sombre mer

d'Armorique ; belle comme une nuit d'automne sur les grèves ; rêveuse et grave comme une fée ; ambitieuse et fière comme une reine…

Avant de mourir, le vieux sire eût bien voulu la marier à quelque jeune et honnête héritier de son voisinage, dont le noble caractère eût honoré sa vieillesse en faisant le bonheur de sa fille. Bien différent d'une foule de gens qui pèsent la bourse plutôt que le cœur de leur futur gendre, il disait à la jeune châtelaine : « Ma fille, cessez de poursuivre ainsi des songes dorés, remplis de périls pour votre âme… Épousez un homme craignant Dieu, et les autres qualités, soyez-en certaine, ne lui feront pas défaut… »

Mais Igilt avait bien d'autres idées sous sa longue et noire chevelure. Maintes fois elle avait entendu parler des fêtes et tournois de la cour du duc de Bretagne, des chevaliers, des paladins bardés de fer et d'or ; en sorte qu'Igilt rêvait pour son beau front une couronne de duchesse. Qui n'eût été troublé jusqu'au fond du cœur, en voyant, un soir d'été, la châtelaine, debout sur le grand rocher de la Dourdu, dérouler au vent ses longues boucles d'ébène ? Les mouettes, confidentes de ses rêves insensés, voltigeaient en foule autour d'elle et semblaient parfois lui former un blanc diadème de leurs ailes d'albâtre.

« Volez, volez, volez, oiseaux fortunés, disait Igilt en soupirant, et portez par delà ces tristes rivages le renom de la beauté d'Igilt la brune. Puis qu'enfin quelque prince d'Hibernie vienne m'arracher de ce tombeau ! »

Mais aucun prince ne paraissait à l'horizon. En revanche, nombre de jeunes seigneurs de Bretagne s'étaient déjà perdus par amour pour elle. Attirés par la réputation de sa grande beau-

té, les imprudents montaient dans une barque et passaient au pied du rocher où venait souvent l'enchanteresse, afin de pouvoir du moins l'admirer. Igilt était-elle une fée ? nous l'ignorons. Mais ceux qui une seule fois avaient aperçu l'éclair de ses yeux bleus, n'avaient plus de repos qu'ils n'eussent demandé sa main. Alors la cruelle ne manquait jamais de conduire le jeune homme sur le sommet de la roche noire et, lui montrant l'abîme qui écumait à leurs pieds, elle disait :

« Ami, là se trouve assez d'or pour remplir ma corbeille de mariage. Va le quérir sans retard, si tu as du courage. Le fantôme du Dourdu te conduira. Reviens riche comme un prince : Igilt sera pour toi. »

Plusieurs infortunés tentèrent, dit-on, l'aventure et ne revinrent jamais. Poussés sans doute par le fantôme trompeur, ils tombaient dans l'abîme, et chaque fois, la cruelle Igilt disait en riant que c'était un de plus à ajouter à sa couronne de fiancée… fiancée des morts comme elle osait se nommer avec un rire sinistre.

Prends garde, fille coupable, que cette couronne funèbre ne se change bientôt en linceul. Les mouettes fidèles ont porté ton message… voici venir de l'autre côté de la mer un vaisseau sous toutes voiles. Il grandit à l'horizon. Tu peux déjà distinguer la couleur de son pavillon… Il est noir comme l'aile du corbeau ; sur la proue un beau seigneur, couvert d'une riche armure, cherche de loin si l'objet de ses vœux l'attend sur son rocher. Oui, tes désirs sont accomplis. Ton prince arrive… le voilà… Mais pourquoi frémis-tu ?… Ah ! je vois auprès du prince un vieillard qui t'observe : c'est son conseiller, un sage d'Hybernie, auquel il a été confié par la tendresse d'un père alarmé… Or le vaisseau ayant

jeté l'ancre au milieu de la rade, une barque légère s'en détacha, et bientôt le prince Ivor tombait aux pieds d'Igilt surprise et heureuse. Heureuse ! elle devait l'être sans doute, si le bonheur se trouve dans l'accomplissement des désirs plutôt que dans l'espérance qui le promet, plutôt que dans la charité qui le donne aux autres, plutôt que dans la résignation qui se courbe sous la divine volonté…

Trois jours se passèrent, pendant lesquels Ivor revint chaque soir sur le rocher où l'attendait sa fiancée ; et la fiancée, loin de réclamer cette fois l'or du navire englouti, pressait les apprêts de leur mariage ; mais le conseiller du prince demeurait inébranlable. Il voulait le bonheur de son jeune maître, et recueillait avec soin tous les bruits alarmants qui couraient sur le compte de la fiancée des morts. Il ne tarda pas à apprendre l'histoire du vaisseau submergé et des anciennes exigences d'Igilt. Enfin il se rendit auprès du sire du Dourdu et lui demanda quelle dot il donnerait à sa fille.

— Une dot ! répondit le vieillard ; je n'ai pour toute fortune que ce vieux donjon et son petit domaine, et ne puis, vous le voyez, donner à ma fille que ma bénédiction paternelle.

Le sage d'Hibernie, retenant à peine ses larmes, reprit pourtant avec une feinte sévérité :

— Par malheur ! ce n'est pas assez. Le roi mon maître exige mille doublons d'or.

— Mille doublons ! fit le vieux seigneur ; hélas ! où voulez-vous que je trouve pareille somme ?

— Votre fille le sait bien, dit le conseiller en se retirant.

Le jour même le père d'Igilt l'informa que son union avec le prince Ivor ne pourrait avoir lieu à moins que sa corbeille de noces ne fût, de son chef, garnie de mille doublons d'or. À ces mots, Igilt poussa un cri terrible qui fit frémir le pauvre vieillard.

— Implore l'assistance du ciel, ma fille, murmura-t-il : lui seul peut…

— Me procurer de l'or peut-être ! s'écria Igilt dont les yeux lançaient des éclairs. Non, non ; mais je sais qui m'en donnera !

Et la malheureuse s'éloigna pleine de fureur, laissant son père atterré. Elle croyait savoir en effet où se trouvait l'or qu'on lui avait demandé. Combien de fois, quand la tempête soulevait les vagues et entr'ouvrait le sein de la mer, n'avait-elle pas cru voir briller au fond les doublons nombreux semés sur le sable comme les étoiles sur le firmament ! Igilt, la brune fille de la grève, jouait avec les lames comme le poisson rapide, ou se balançait sur leur cime, comme les mouettes légères. Elle ne craignait rien de la fureur des flots, et avec le secours du fantôme qui gardait le trésor et qu'elle saurait se rendre favorable, ces richesses lui seraient acquises ; car, plutôt que d'y renoncer, elle préférait mourir. Pauvre insensée, qui, comme tous les cœurs avides, ne voulait point apercevoir l'abîme que sa soif d'un bonheur immérité allait ouvrir pour elle !

Le soir même, on eût pu la voir, debout sur son rocher battu par les vagues, conjurer les flots qu'elle croyait apaiser. Puis la lune se leva. Sa pâle lumière éclaira les vagues transparentes d'un éclat tellement inusité que le fond de la mer parut éblouissant aux yeux fascinés de la sibylle.

— À moi, esprit des ondes ! s'écria-t-elle ; à moi, fantôme de la fortune !... Déjà les flots se retirent et secondent mes desseins... Viens me conduire au but de mes rêves... Viens me guider vers tes richesses... et me donner enfin le bonheur !...

L'écho lugubre répondit malheur ! dans les cavernes des rivages déserts, et, tandis que la fiancée continuait son évocation coupable, elle se sentit poussée vers les ondes par un bras invisible... Bientôt les vagues la reçurent dans leur sein. Igilt plongeait, plongeait sans cesse, et chaque fois ses mains déchirées aux pointes des rochers, ses mains sanglantes ne retiraient du fond de la mer que des poignées de sable qui brillait comme de l'or aux clartés de la lune... Chaque fois, remontant à la surface de l'onde, elle lançait sur la grève une traînée de sable en criant : « Encore un coup, et la somme y sera. » Puis elle disparaissait sous l'écume des vagues...

— Igilt, ma fiancée ! s'écria le prince Ivor accouru pâle et frémissant sur la roche fatale : reviens, reviens, plus n'est besoin de cet or funeste. J'ai fléchi mon père. Reviens, Igilt ; Ivor t'attend.

Mais les vagues déferlaient lourdes et hautes sur la grève, et la funèbre nageuse ne les effleurait plus de ses bras blancs... Son fiancé inconsolable retourna mourir dans son île natale.

Les traditions de la mer racontent que parfois, dans le calme des belles nuits d'été, des marins ont vu la brune fille de la grève, debout sur la roche noire, contemplant les flots, puis s'y plongeant tout à coup, à l'endroit où gît le vaisseau naufragé. Mais, gardez-vous de monter sur ce rocher de malheur, car le Pousseur y monterait avec vous peut-être... l'inévitable Pousseur, qui, pareil au torrent des passions et aux appâts du monde, entraîne

sans merci l'imprudent et surtout l'ambitieux que la convoitise amène sous sa fatale main.

L'Homme emborné

RÉCIT DU SORCIER

Le conte suivant n'est pas un conte purement breton, débité en brezonnek, et traduit de cet idiome pittoresque. L'Homme emborné m'a été raconté par un vieux sorcier de Konkoret, dans le Morbihan, à Konkoret même, ce vrai pays des vrais sorciers et sorcières. D'ailleurs, le nom l'atteste, puisque kored veut dire fées en breton.

Il n'existe pas sous le soleil, dit-on, de pays où les bornes soient plus légères que dans ce bon Morbihan. Les pierres bornales y roulent comme des boules, ou disparaissent comme par enchantement. C'est singulier, mais cela se voit souvent. En voici un exemple.

Il y avait une fois, entre Gaël et Mauron, un vieux journalier qui n'avait qu'un champ pour tout bien, et malheureusement, comme Mathurin était un peu licheur et paresseux, il trouvait son champ trop petit pour la soif qu'il avait, surtout en été. À côté du champ de Mathurin, il y avait un autre domaine, bien plus grand, et qui n'était séparé de l'autre que par une borne plantée entre deux sillons. Ce domaine appartenait à Jacques, un bon paysan de Saint-Léry, qui, ayant d'autres biens au soleil, ne venait pas tous les jours du côté de Gaël.

Voilà qu'un beau soir que Mathurin méditait, appuyé sur sa bêche dans son champ, tout près de la borne, il se disait, inspiré par l'envie qui le mordait : — Comme mon champ est petit, et comme celui de Jacques est grand ! En vérité, il est trop grand pour un seul. C'est une injustice…

Et il se rapprocha de la pierre bornale, qu'il frappa d'un coup de pied. — Tiens, dit-il, la borne n'est pas bien solide : je crois qu'elle bouge.

Et il donna un second coup de pied :

— Non, pour sûr, elle n'est pas solide ; et puis la terre est si molle à cet endroit… Oui, c'est fâcheux, car un pas plus loin, du côté de Jacques, le terrain est plus dur. Ah ! si la borne était là, on n'aurait pas peur de la renverser, rien qu'en la poussant… Ma foi, la voilà en bas… maintenant, il s'agit de la replanter.

Àl'instant, le diable lui souffla dans l'oreille : — Plante-la plus loin, dans le terrain solide.

— Tiens, qui est-ce qui m'a parlé ? dit Mathurin… Personne… Je croyais pourtant… Oui, j'en suis certain, on me l'a dit : ma foi, ce sera bien mieux, car tous les sillons se ressemblent.

Et, tout en parlant ainsi, il se mit à faire un bon trou de l'autre côté du sillon, dans le terrain solide, comme il disait.

Mathurin suait à grosses gouttes, afin d'aller plus vite en besogne ; car le jour baissait rapidement ; et chaque fois que Mathurin se reposait pour reprendre haleine, il entendait encore cette maudite voix lui disant : — Allons, peureux, ne t'arrête pas en si bon chemin.

Enfin, voilà le trou fait à la mesure de la borne, qui avait bien trois pieds de haut. Il n'y a plus qu'à la soulever, à la porter un pas seulement, et le tour est joué ; et Mathurin sera riche d'un sillon de plus… Riche !… mais sa probité aura diminué d'une aune, pour le moins.

Bah ! qu'importe !… qu'importe !… personne ne te voit, Mathurin… Personne : la nuit sera noire tout à l'heure… Personne ne saura : les nuages sont lourds et bas, et la pluie qui va tomber effacera tout… Personne ne t'épie : les sillons mouillés seront pareils demain matin, et le blé poussera… Ah ! ah ! ah ! la bonne affaire !…

— Hein ! qui est-ce qui rit là-bas ?… Personne.

Et voilà notre voleur de terre de saisir la borne dans ses bras et de la presser avec force contre sa poitrine, qui en craque. Il la presse comme s'il l'aimait ardemment. Il la soulève ; il la porte ; il se baisse au dessus du trou et ouvre les bras : la voilà !… Non ! malheur ! La borne ne glisse pas : la borne se cramponne aux os de Mathurin, comme la convoitise à son âme. Il recule, rompu, stupéfait, stupide. Il se secoue comme un cheval éreinté sous le harnais. Rien, rien ne bouge : la pierre est greffée sur ce tronc vivant.

— Malédiction ! hurle le voleur ; qui viendra me délivrer ? — Personne. — J'étouffe, je meurs ; au secours ! — Personne. — Je n'ai voulu que plaisanter. À l'aide, ami Jacques ; reprends ton sillon et ta borne. — Personne : la nuit est sombre et personne ne passe sur le chemin.

Bientôt, brisé par la fatigue et la terreur, Mathurin s'affaissa avec son fardeau, les pieds dans le trou qu'il avait creusé. Ainsi

les traîtres finissent d'ordinaire par choir dans l'abîme ouvert par leur perfidie.

Le lendemain pourtant il fallut bien se tirer de là, ne fût-ce que pour manger. Mais que faire avec une borne sur l'estomac ? Impossible de rester au pays, de se montrer au village, ainsi accouplé à une affreuse borne. Après bien des efforts, Mathurin réussit enfin à gagner son logis, où il se reposa, en se régalant du seul morceau de galette moisie qui lui restait. Alors, il lui vint une bonne pensée : il se dit que, si quelque diable ou sorcier l'avait emborné, comme c'était probable, il n'y avait que Dieu qui pouvait le désemborner. Or ce raisonnement était assez juste pour un homme aussi borné, n'est-il pas vrai ?

Il se mit donc en route pour la forêt voisine, où demeurait un saint ermite, dont les bonnes gens disaient des choses merveilleuses. Pour cacher sa borne, Mathurin avait pris sa blouse la plus grande et ressemblait ainsi à un tonneau ambulant. Tous les quatre pas, il était obligé de s'appuyer aux fossés. Quoiqu'il eût cherché un chemin détourné, il rencontra une bande de polissons du village qui cueillaient des lucets dans le bois et le reconnurent.

— Tiens, dit l'un d'eux, voilà Mathurin le Nigaud, qui vient par ici. Holà ! Mathurin ! comme tu es engraissé depuis l'autre jour !

— Comme tu es enflé, vieux fainéant !

— C'est le cidre qu'il a bu à la dernière foire de Saint-Méen, qui bout dans son ventre, apparemment.

— Te voilà bossu par devant, vieux licheur, dit un des vagabonds en le poussant.

— Où vas-tu donc avec ta bosse ? reprit un autre. Tu devrais au moins nous la montrer pour un sou.

Et les coquins, en tenant ces méchants propos, se mirent tous à pousser le malheureux, qui roula, comme une pierre qu'il était à moitié, dans le fond d'un bourbier où ils le laissèrent se débattre. Il y serait mort sans doute, si le bon ermite de la forêt ne fût venu à passer par là. Voyant ce gros homme se rouler dans la mare, l'ermite ne perdit pas son temps à parlementer, comme on le fait souvent à la vue d'un malheureux qui se noie. Il le saisit par les jambes, et le tira, non sans de grands efforts, sur le bord de la mare.

— Voilà un homme bien lourd, se disait le saint ermite, aussi lourd qu'un rocher. Mais il n'est pas mort… Tiens, c'est Matho, de Gaël. Il faut que tu aies bu une fameuse quantité d'eau, mon pauvre ami, pour avoir enflé comme cela.

— Eh ! ce n'est pas l'eau que… que j'ai bue, répondit Mathurin en hésitant et d'un air piteux.

— Comment ! misérable pécheur, tu as donc absorbé une demi-barrique de cidre !

— Hélas ! non, non, mon père, dit notre ivrogne, en soupirant à cette aimable pensée.

— Alors, bonsoir, fit l'ermite ; je m'en vais à mes affaires.

— Arrêtez, cria le paysan, c'est chez vous que j'allais, pour… pour vous dire que… que c'est une borne… une borne que…

— Que tu as avalée peut-être, malheureux ? Allons, tu veux te moquer de moi. Je n'ai que faire ici… ainsi donc, bonjour.

— Arrêtez, arrêtez, pour l'amour de Dieu ! cria Mathurin en joignant les mains. Ah ! je ne dis que la vérité. C'est bien une borne, une vraie borne ! Tenez, voyez plutôt.

Et le moine, ayant soulevé la blouse de Mathurin, vit en effet qu'il n'était ni plus ni moins que marié à une borne.

Marié à une borne ! je vous le demande, vit-on jamais pareille chose ici-bas ?

Le bon ermite réfléchit un instant, et dit à Mathurin : — C'est ton péché qui s'est enté sur toi. Tu as voulu voler de la terre, sans doute ? Ainsi, il faut d'abord que tu consentes à restituer.

— Mais, soupira l'autre, je n'ai rien pris.

— Ah ! fais-y attention, reprit le moine, avoue, ou bien garde ta borne, avoue que tu as usurpé.

— Non, dit l'entêté, pas tout à fait, puisque j'étais seulement en train de… de…, quand cette maudite pierre m'a sauté à la gorge.

— Tu mens, Matho ; c'est toi qui as fait des avances à la pierre. J'en suis certain. Avoue et repens-toi ; ou bien garde ce que tu as.

— Allons, j'a… j'avoue, balbutia le voleur en hésitant encore.

— Et tu rendras, Mathurin ?

— O… oui, je rendrai… je rendrai la borne.

— La borne et la terre, entends-tu ?

— Et la terre, dit enfin le fourbe avec un gros soupir.

— À la bonne heure, dit l'ermite : maintenant je vais te remettre sur tes jambes… Tiens bon ! À présent, voyage, voyage sans cesse, et chaque fois que tu rencontreras quelqu'un dans la peine, tâche de faire une action agréable au Tout-Puissant ; et puis tu diras, en frappant trois fois ta poitrine de granit : « Pan, pan, pan, où la mettrai-je ? où la mettrai-je ?… » Si l'on te répond : « Mets-la où tu l'as prise », alors tu seras délivré par la volonté de Celui qui guérit tous les maux et remet tout à sa place. Adieu.

Là-dessus, le moine entra dans la forêt et Mathurin partit, avec sa borne en avant. Non loin de là, il rencontra un petit cheval maigre sur la lande et se dit naturellement que, s'il pouvait enfourcher le pauvre animal, il voyagerait aussi commodément qu'un maquignon de Moncontour.

Le cheval broutait l'herbe rare d'un ravin. Après plusieurs tentatives, Mathurin, en montant sur une butte de terre, réussit à se hisser sur la bête et joua des talons. Mais, hélas ! le pauvre bidet, au bout de trois ou quatre pas, tomba comme écrasé sur la lande pour ne plus se relever.

Et voilà encore notre homme à pied, avec son inséparable sur l'estomac.

Plus loin, un vieux charretier conduisait une charretée de pierres à bâtir. Le cheval paraissait fatigué : on montait une côte.

Mathurin, sans rien dire, se mit à pousser à la roue, et soufflait plus fort que le cheval.

— Merci, mon gros camarade, dit le charretier reconnaissant.

Puis, quand la côte fut gravie, Mathurin demanda la permission de monter dans la voiture, ce qui lui fut accordé ; mais, crac !! après deux tours de roues, voilà la charrette défoncée.

— Malédiction sur le lourdaud ! cria le conducteur ; ma charrette est cassée : vous êtes donc lourd comme du plomb ?

— Peu s'en faut, dit le malheureux : voyez, c'est une pierre que je porte.

Et Mathurin de faire : Pan, pan, pan, sur sa poitrine ; et de dire : « Où la mettrai-je ? où la mettrai-je ? »

— Ça m'est bien égal, méchant bossu, répondit l'autre : garde-la, puisque tu l'as prise, et laisse-moi tranquille.

Mathurin eut bien d'autres aventures dans son voyage : les maisons croulaient, les barques sombraient sous le poids de sa borne, décuplé par celui de son péché… et chaque fois qu'il demandait à un passant : « Où la mettrai-je ? où la mettrai-je ? » on lui répondait toujours : « Il faut la garder, puisque tu l'as prise. » C'était désespérant !

Enfin, un beau jour que, s'étant mis à genoux au bord d'un chemin, pour se reposer, lui et sa vieille sorcière, il faisait sans doute de tardives réflexions sur l'inconvénient de prendre le bien d'autrui, Mathurin vit venir un voyageur, un homme énorme, de neuf pieds de haut pour le moins. L'inconnu avait une barbe blanche, longue d'une aune, et aussi épaisse que la mousse qui couvre le tronc des vieux chênes. Il faisait chaud. Le voyageur suait en marchant à grands pas. Il allait, il allait comme le vent.

— Par charité, lui dit Mathurin, arrêtez-vous et écoutez-moi.

— Je n'ai pas le temps, fit le voyageur, en marquant le pas avec rage ; je ne puis m'arrêter plus de cinq minutes, tous les dix ans. Pourtant je suis bien las : je marche depuis si longtemps, si longtemps !

— C'est comme moi, dit le paysan, je voyage depuis plus de six mois.

— Six mois ! La belle affaire. Il y a bien plus de mille ans que je marche, moi, avec cinq sous dans ma bourse. — Vierge Marie ! s'écria l'homme emborné ; alors vous êtes le Juif-Errant ?

— Vous l'avez dit, mon fils ; je suis Isaac Laquedem Ashvérus, le maudit !! Adieu, adieu.

— Au moins, reposez-vous une minute, reprit Mathurin, stupéfait.

— Impossible, soupira l'homme errant, si ce n'est une fois en dix ans, et encore faut-il qu'un chrétien m'offre un siége, à moi, à moi qui, repoussant le Sauveur, lui ai dit : « Marche, va-t-en d'ici !! »

— Ô ciel ! s'écria le paysan, vous avez chassé le Sauveur portant sa croix ?

— Oui, je le fis… Hélas ! que de pécheurs sur la terre font encore comme moi… Mais, ce jour-là, un ange du ciel me jeta l'anathème : « Tu marcheras, me dit-il, jusqu'au jour du jugement. » Et je marche sans cesse, et mon vol errant, pareil à l'Esprit du mal, traverse les siècles sans s'arrêter jamais, jamais…

— Eh bien ! mon vieux Laquedem, moi je vous offre une place pour vous reposer, lui dit Mathurin ; venez, là, tout auprès de

moi, sur ma poitrine ; ne craignez rien, c'est solide.

Alors, Ashvérus, attendri, s'assit en pleurant sur la borne de Mathurin… Trois minutes après, il se releva soulagé.

— Merci, dit-il au paysan ; tenez, voilà mes cinq sous ; que puis-je encore pour vous ? Dites vite, car mes jambes frémissent ; il faut que je parte.

— Où la mettrai-je ? où la mettrai-je ? fit Mathurin en découvrant sa borne. — Il faut la mettre, mon fils, où vous l'avez prise.

— Ouf ! soupira notre homme, désemborné tout à coup. Je respire ; merci, Dieu ! me voilà libre !!

En effet la borne venait de se détacher de la poitrine du voleur repentant et pardonné. Mais pour remettre la pierre bornale à sa place, il n'en fallait pas moins la porter, et Mathurin se trouvait à plus de cent lieues de Gaël. Le Juif-Errant allongeait déjà ses longues et maigres jambes ; il allait prendre sa course, rapide comme l'ouragan, lorsque son nouvel ami lui fit part de son embarras.

— Si ce n'est que cela, dit Isaac en mettant la borne dans sa grande poche, partons, partons tout de suite, car j'entends une voix de tonnerre qui me crie : « Marche ! marche encore ! » Suivez-moi donc, si c'est possible.

— Mais connaîtriez-vous par hasard le chemin de Gaël ? reprit naïvement Mathurin.

— Je connais toutes les routes, mon ami, toutes les mers et tous les pays de l'univers. C'est moi qui poursuis le voleur et l'assassin dans l'ombre des nuits ; c'est moi qui m'attache à leurs

pas, avec le remords que je porte ; c'est moi qui décèle les coupables, quand Dieu me l'ordonne, c'est moi ; … mais il faut nous hâter ; marchons plus vite.

Mathurin, qui n'avait plus sa borne sur le cœur, courait comme un cerf. La joie lui donnait des ailes, et la graisse ne le gênait pas ; et quand il n'en pouvait plus, il priait son ami trop pressé de faire un tour dans la plaine. Isaac, qui était très-bon enfant, comme vous voyez, obéissait volontiers. Puis son compagnon, après s'être reposé à l'ombre, reprenait sa marche avec lui, trop heureux de voir filer ainsi sans peine la pierre bornale du côté de Gaël en Bretagne.

Pour en finir, ils arrivèrent au pays. Dame ! on fut bien étonné à Gaël, comme vous pouvez le penser, de voir Isaac Laquedem en personne, et Mathurin qui le suivait, un peu essoufflé, c'est vrai, mais encore plus content de n'être plus emborné.

En peu de temps, il y eut une foule de gens, des mendiants et surtout des petits polissons, qui se mirent à leur suite, pour voir ce que le grand Juif allait faire en compagnie de Mathurin le Nigaud… Ce qu'il fit ? C'est bien simple. Dès qu'il fut arrivé auprès du champ de Jacques, le Juif tira la borne de sa poche, comme on tire son mouchoir ou son couteau, au grand ébahissement du populaire, et la planta tout simplement à son ancienne place. Mathurin, dit-on, poussa un soupir, mais personne n'y prit garde. Finalement, avant de partir, le Juif-Errant (tout en marquant le pas avec frénésie) distribua force cinq sous à chacun des mendiants et des petits polissons de la paroisse, sans oublier le sonneur et le bedeau. Par malheur, moi, je fus oublié, pour une bonne raison : c'est que mon père n'était pas né. Enfin, le grand

Juif s'écria, d'une voix épouvantable, en prenant sa course : « Attention, vous autres, à ne plus déranger les bornes !! »

Les dérange-t-on plus ou moins en ce pays, depuis cette époque mémorable ?... Personne ne répond... Ainsi nous laisserons la réponse à faire... à monsieur le juge de paix ou au garde-champêtre, et je finis en vous souhaitant, messieurs, des domaines vastes, — mais bien bornés.

Pilote et Goëland

NOUVELLE

Sur la pointe avancée qui fait face à l'île de Batz, en avant de Roscoff, on voyait, il y a quelques années, une pauvre cabane de pêcheur adossée à la falaise, dans l'angle des rochers. On eût dit une caverne et, sauf quelques épaves et débris de chaloupes pour former la porte et le rebord de la toiture, le granit de la côte, tel que l'a placé le Créateur, en faisait tous les frais. Des planches brisées et des pierres dispersées par les ouragans marquent seules l'emplacement de ce pauvre réduit.

Il y a vingt ans à peu près, je visitais ces curieuses falaises, et comme je demandais à un matelot des renseignements sur le pays et sur les anciens souvenirs, combats, tempêtes ou naufrages, il me désigna la cabane en ajoutant :

— Allez à la maison de Pilote-Misaine ; il vous répondra mieux qu'aucun de ces parages.

Je m'y rendis sur-le-champ. Je vis, en approchant, un vieux loup de mer, cassé par l'âge et les fatigues, occupé à étendre des filets sur les rochers. Il avait l'air affable, mais bien triste, et la misère se lisait au premier abord sur sa personne comme dans sa demeure ; mais du moins c'était une misère acceptée, c'était une tristesse fille de la résignation, que l'on trouvait au fond de toutes les paroles du bon vieillard. Je ne puis rapporter ici tout ce que Pilote me dit de touchant, de chrétien, de résigné, pendant les trois heures que je passai assis sur le seuil de sa maison, en face de la mer qui brisait à nos pieds. Je vais seulement vous raconter l'histoire des malheurs de sa jeunesse.

C'était vers 1812. Pilote-Misaine avait vingt-quatre ans. Des blessures, gagnées contre l'Anglais, l'ayant fait débarquer, il revint au pays. Sa mère, déjà veuve, était morte pendant son dernier voyage. Il acheta un canot pour gagner sa vie, et, grâce à ses campagnes, il fut nommé pilote du quartier. Solitaire par goût, Misaine n'avait d'autre compagnie, sur terre comme sur mer, qu'un beau chien barbet, auquel il avait donné le nom de Goëland. C'était un animal de la meilleure race, alerte et nageur comme un terre-neuve, fidèle comme un chien couchant et assez fort pour sauver un enfant dans la mer. Pilote l'emmenait à la pêche avec lui et, chose singulière, il l'avait dressé à tenir ferme la barre du gouvernail, puis à serrer l'écoute quand il ventait. Pilote semblait donc destiné à vivre ainsi tranquille et retiré, lorsqu'il remarqua, dans ses courses sur les grèves, une jeune fille de Roscoff, qui ne manquait jamais de caresser Goëland, chaque fois qu'elle le rencontrait. Jane était la fille d'un capitaine de navire aisé et ambitieux, qui la destinait à mieux que Pilote. Elle était jolie, mais simple et bonne et, tout en caressant Goëland, elle avait laissé Pilote lire dans son cœur.

Un soir, assis sur la grève, Pilote songeait tristement aux obstacles presque insurmontables qui le séparaient de la fille du capitaine Alain. Sa pauvreté surtout se dressait comme un fantôme devant lui ; non pas que sa pauvreté lui fût à charge, car il avait de bons bras et son courage pouvait lui suffire à écarter le besoin du toit de sa famille, si Dieu lui en donnait une un jour ; mais, nous l'avons dit, le père de Jane était ambitieux et faisait, chaque année, sur une goëlette de soixante tonneaux des voyages qui arrondissaient sa fortune et devaient augmenter ses prétentions. Pilote vit alors, dans la brume du soir, une femme qui remontait le rivage et que Goëland précédait joyeusement. C'était Jane revenant de la chaussée du petit port où le navire de son père était à l'ancre.

— C'est vous, Misaine ? lui dit Jane en larmes. Je m'en étais doutée en apercevant le bon barbet. Je suis bien malheureuse, allez !

Pilote tremblait et n'avait pas la force de dire un mot.

Elle reprit : — Mon père, n'ayant pas trouvé de second pour tenir ses comptes à bord, va m'emmener en voyage. Nous faisons voile demain pour Cadix.

— La saison est trop avancée, Jane : que de dangers vous allez courir !

— Je le sais, Pilote. Que faire ?... Une idée ! Allez trouver mon père ; vous savez écrire ; offrez-vous pour second à son bord.

— Oh ! Jane, je le voudrais bien, mais il me repoussera. Voyez, il part même sans avoir recours à mon pilotage pour sortir.

— Hélas ! fit-elle, et moi qui ai tant de peur des tempêtes !... Pourtant, s'il nous emmenait tous les deux, je ne craindrais plus la mer avec vous. Courage ! Pilote ; quoi qu'il arrive, je ne vous oublierai pas ; je vais prier la sainte Vierge d'avoir pitié de nous. Allez, allez, Pilote.

Misaine se rendit avec son canot à bord du Saint-Jean (c'était le nom de la goëlette), sous prétexte d'offrir son aide pour gagner le large. Le capitaine Alain le reçut aussi mal que possible. Pilote supplia, s'offrit pour second, pour gabier, pour mousse, proposa son travail sans aucun salaire.

— Je connais la côte mieux que toi, marin d'eau douce, répondit le capitaine, et je ne veux pas de mendiant à mon bord. Ainsi, tu peux filer.

Pilote s'éloigna, la mort dans l'âme. Il passa la nuit dans une caverne de la côte, où il montait souvent la garde pour surveiller les vaisseaux en péril.

Àl'aube, il vit passer le capitaine et sa fille, et ce qui lui fit le plus de mal, c'est qu'un jeune marin, d'une réputation douteuse, dont la mère possédait quelque bien, les accompagnait et aidait à l'embarquement.

Dès que la marée commença à descendre, le Saint-Jean leva l'ancre. Pilote le vit déployer lentement ses voiles, prendre le vent et s'orienter au large. Bientôt le navire disparut en pleine mer... Tout était fini, et Pilote, debout sur un rocher, essayait encore de distinguer sa mâture, perdue dans le brouillard lointain.

Il descendit, enfin, de son observatoire, dans l'état d'un malheureux qui a vu sombrer son dernier espoir. Barbet, couché sur

le sable à ses pieds, se mit à grogner sourdement.

— Qu'as-tu donc ? lui dit son maître. Il n'y a pas d'ennemis par ici, mon pauvre chien ; point d'amis non plus : elle est partie ; il ne nous reste rien !

Ces tristes réflexions furent interrompues par l'arrivée du jeune marin dont nous avons parlé. Celui-ci, à la vue de son rival éconduit, prit un air crâne et presque méprisant.

— Vous êtes encore là, Misaine, lui dit-il, avec votre grognard de chien ? Pourtant la brise est bonne et l'on n'a pas besoin de pilotin par ce temps-là, que les mouches naviguent.

— Je le sais, Marsy, répondit Pilote. J'aime cette place, voilà tout. Au surplus, la mer change souvent, sans dire de prendre des ris.

— C'est bon… À propos, dit-il en revenant sur ses pas, vous avez réparé un filet au capitaine ; faudra me le rapporter, je vous paierai. C'est moi qui remplace le patron pendant son absence. Il m'a casé dans sa petite maison, hier au soir. C'est une bonne affaire pour moi… Et puis, suffit. Au revoir.

Et, en disant cela, Marsy fit un geste qui signifiait : — Et je pourrais en dire davantage. — Pilote sentit son cœur se serrer à ces paroles. Afin d'apaiser l'inquiétude qui le tourmentait, il essayait de se rappeler l'expression sincère du visage de Jane et sa franchise à leur dernière entrevue. Des pressentiments sinistres troublèrent son âme, pendant le premier mois qui suivit. Le voyage du capitaine ne devait durer que cinq à six semaines. L'époque du retour arrivait, et Pilote, qui au commencement avait

tant accusé la longueur des jours, éprouvait une anxiété croissante en la voyant approcher.

Cependant le temps s'écoulait. Les six semaines expirèrent, et nul, pas même Marsy, n'avait reçu des nouvelles du Saint-Jean. Pilote ne dormait plus dans sa maison. Il passait les jours et les nuits avec Goëland, à surveiller la haute mer, à étudier la marche de tous les vaisseaux qui cinglaient au large, à examiner surtout les signes avant-coureurs des tempêtes, qui, vers la fin de novembre, s'annoncent de plus en plus sur la mer.

Ce fut alors que, vigie infatigable autant qu'ami fidèle, il adopta la caverne et les roches dont nous avons parlé, pour lui servir d'abri et d'observatoire, à l'approche des ouragans. Goëland ne le quittait jamais. Lui, ordinairement si gai, si agile à poursuivre les oiseaux sur la grève, se couchait tristement aux pieds de son maître, semblait interroger les flots comme lui, attendre comme lui, souffrir autant que lui…

Un jour, de grand matin, Pilote, qui avait veillé toute la nuit à cause d'un grain qui s'annonçait, venait de succomber à la fatigue ; il dormait d'un profond sommeil, lorsque les hurlements de son chien le réveillèrent en sursaut. Quelques moments après, malgré le vent et la pluie, il gravit le promontoire. Une violente bourrasque éclatait au large. Le soleil se levait à peine, et d'épais nuages répandaient une demi-obscurité sur les flots. Goëland, dont les yeux perçaient les ombres, les tenait fixés sur un point éloigné dans la mer. Le marin s'en aperçut, et, après avoir observé dans la même direction, il ne tarda pas à distinguer la mâture désemparée d'un vaisseau sans doute en détresse.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, faites que ce ne soit pas le Saint-Jean !

La violence du vent dissipait par intervalles le brouillard. La coque du navire devint visible : c'était la goëlette du capitaine Alain, chassant avec rapidité vers les brisants de la pointe. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le canot de Misaine était amarré dans une crique voisine. Il y vole. Il s'embarquera seul, s'il le faut ; mais à deux on aurait plus de chances d'arriver jusqu'au navire en perdition. Alors un matelot s'avance vers la falaise.

— À moi, camarade ! lui crie le sauveteur ; à nous deux, nous sauverons du moins l'équipage.

— Le vent est affolé, dit l'autre ; on est sûr de périr inutilement. — Mais, Marsy, ajoute Pilote en le reconnaissant, c'est le Saint-Jean qui fait côte. Venez au secours de votre patron.

— Ma foi, non ! dit le lâche ; je n'irai pas. Vous êtes pilote, vous, c'est votre affaire.

— À moi, Goëland ! s'écrie Misaine. Viens, mon pauvre animal ; tu vaux mieux que ce misérable pour tenir l'écoute. Allons !...

La mer était affreuse ; la chaloupe, très-penchée (quoique la voile n'eût été déployée qu'à demi et hissée à moitié du mât), menaçait de sombrer à chaque embardée ; mais Pilote l'orientait d'une main sûre. Le Saint-Jean, tout démâté, venait de toucher sur un banc, en avant de l'île de Batz, à un mille du rivage.

Pilote alors redouble de courage, confie l'écoute à la gueule fidèle du chien et gouverne sur l'endroit où le navire s'est affalé. Bientôt s'offre à sa vue un spectacle terrible : les vagues, grossies

par l'obstacle que leur oppose le bâtiment échoué, le soulèvent à chaque instant, roulent sur le tillac avec un bruit affreux, et le laissent, en se retirant, retomber sur un lit de rochers où sa destruction s'achève.

— Jane ! Jane ! me voici ! crie Pilote, d'une voix qui domine le bruit de l'ouragan.

Àcet appel, une jeune fille apparut à l'arrière ; le vent sifflait autour d'elle avec fureur et menaçait de l'enlever comme un brin d'herbe. Elle se pencha sur la poupe, reconnut sans doute Pilote, et, posant les mains sur son cœur, elle se mit à genoux sous une voûte d'écume que les vagues formaient au dessus de sa tête. Pilote crut distinguer un cri, au milieu des hurlements de la tempête, lorsqu'une lame plus haute que les autres le submergea lui-même et fit sombrer la chaloupe.

— Sauve-la ! sauve Jane, mon Goëland ! s'écria-t-il, en fendant les flots, à la suite du vaillant animal...

Un quart d'heure après, sur la grève, des marins, attirés par le bruit du sinistre et par l'humanité, recueillaient les corps de plusieurs naufragés. Deux ou trois, qui respiraient encore, furent transportés dans leurs maisons ; mais on cherchait vainement le capitaine et sa fille, quand tout à coup on vit, à peu de distance, paraître au dessus des flots qui s'apaisaient un peu, la tête de Goëland. Il semblait rendu au bout de ses forces. Sa tête plongeait de temps à autre et des hommes émus se mirent à l'eau pour lui porter secours.

Ôsurprise ! le chien n'était pas seul : il traînait par son vêtement le corps d'une femme que les marins se hâtèrent d'arracher aux ondes. Ils voulurent aussi aider Goëland exténué à gagner le

rivage ; mais Goëland était déjà loin dans la mer. Sa tête, cette fois, était haute et se tournait de tous côtés, comme s'il eût cherché à découvrir quelque chose.

— Pauvre bête ! il cherche son maître ! dit un des pêcheurs. Il nage si bien, qu'il le trouvera.

— Il le trouvera, pour sûr, répondit un autre, mais comme la fille du capitaine… Voyez, elle ne respire plus… c'est fini ! Allons, les garçons, une chaloupe à la mer pour sauver Misaine !

En effet, la mer étant plus supportable ; une barque fut mise à flot. Les sauveteurs eurent le bonheur de trouver Misaine et Goëland, qui nageaient en se soutenant l'un l'autre. Mais il était temps d'arriver, car, dès qu'on les eut hissés à bord, Pilote s'évanouit. On le crut mort. Hélas ! il n'en était rien ; il rouvrit les yeux, au moment où la barque accostait, et s'écria, en voyant son chien :

— Puisque Goëland est ici, c'est qu'il a sauvé la fille du capitaine… Où est-elle, mes amis ? Répondez, pour l'amour de Dieu !

Les marins gardèrent un morne silence, et se mirent en devoir de désarmer l'embarcation.

— Goëland ! Goëland ! reprit le jeune homme, où est Jane ? Cherche, cherche, trouve, mon bon camarade.

Le pauvre animal, réveillé de sa torpeur par cette voix suppliante et amie, se leva, malgré sa fatigue. Il fit quelques détours sur la grève en flairant des traces, et ramassa, tout auprès de l'observatoire de son maître, un lambeau déchiré, qu'il vint lui rapporter aussitôt. C'était un débris de vêtement de femme, oublié par ceux qui avaient enlevé le corps de la fille du capitaine…

Depuis ce temps, Pilote ne veut jamais perdre de vue cette grève funeste, témoin de ses trop courtes joies et de son éternelle douleur. Il y a construit, au moyen des épaves mêmes de ce naufrage, où le père et la fille ont perdu la vie, la cabane que nous avons décrite et qu'il habitera jusqu'à la fin.

— Vous semblez presque heureux ainsi ? lui dis-je, au moment de le quitter.

— Heureux, me répondit-il, oui, je le suis, au milieu de ma peine. Dieu m'assiste, et l'espoir d'en haut me reste… Et qu'ai-je entrevu de la vie ordinaire ? Un seul jour, jour heureux, suivi d'un triste soir… Si j'avais épousé Jane que j'aimais tant, nous eussions vieilli et souffert ensemble. — Souffrir ensemble, il est vrai, doit avoir de bien douces compensations ; — mais n'eussions-nous pas été exposés à l'envie des autres ? en butte, comme tout être sur la terre, à tant de maux qui traversent la vie ?… J'aurais vu dépérir et pleurer ma compagne ; j'aurais reçu en détail le coup qui m'a frappé dans un seul jour… Ah ! ne croyez pas pour cela que j'eusse refusé la lutte, s'il avait plu à Dieu de me l'imposer. Non, non ! J'y aurais fait face avec son aide miséricordieuse… Je compare seulement deux manières d'accomplir son sacrifice ici-bas. J'ai accepté le mien de la main du Seigneur et je le bénis !

La Chapelle de Coat-ar-Roch

LÉGENDE

Au pied des montagnes d'Arhez, dans la paroisse de Komanna, au milieu de grands bois, jadis chênes séculaires, aujourd'hui

humbles taillis que dominent d'énormes et sombres rochers, on voit encore la trace et les restes dispersés d'un ancien édifice. Quelques pierres, détachées d'une ogive, montrent l'emplacement de la porte principale. Un tertre, couvert d'orties et de pariétaires, où l'on trouve en remuant le sol quelques débris de colonnettes de granit et de meneaux brisés, marque l'endroit où fut l'autel. L'herbe reverdit à peine sur la terre desséchée. Les oiseaux s'écartent de ces lieux solitaires, pour moduler leurs chants ; mais, le soir, on dirait que tous les hiboux de la montagne choisissent ce sombre théâtre pour y entonner leurs funèbres concerts. Vous pressentez, enfin, qu'un malheur est arrivé là, ou qu'une grande profanation y a été commise ; puis vous vous détournez, tout saisi d'une vague douleur et d'un regret que vous ne sauriez définir.

Tel est l'aspect des ruines de la chapelle de Coat-ar-Roch (Bois de la Roche). Leur triste histoire tiendra en peu de lignes. Puisse-t-elle, si petite qu'elle soit, devenir, à l'occasion, pour quelque chrétien, un encouragement à relever ou restaurer les ruines d'une de ces chapelles oubliées depuis trop longtemps !

Cela nous rappelle ce bon vieillard, dont parle Walter Scott, qui, animé d'un zèle touchant, vivait sans cesse au milieu des tombeaux, et employait ses derniers jours, un ciseau à la main, à retracer sur des pierres funéraires les noms des héros presbytériens morts en combattant pour leur croyance…

Mais revenons à notre tradition populaire. Je ne dirai pas, comme nos bardes bretons : « Il y a mille ans et plus » ; c'était tout simplement du temps de la grande Révolution. La chapelle faisait partie des dépendances du manoir de Coat-ar-Roch. Aujourd'hui, le manoir a disparu comme la chapelle, ou du moins,

ce qui reste a été transformé en une maison, d'un triste aspect, à cause de ses grandes fenêtres presque sans carreaux et de ses murs lézardés, tout couverts d'un sombre manteau de lierre.

Àla mort du pauvre gentilhomme qui habitait Coat-ar-Roch (vers 1789), son domaine fut vendu, conformément à ses dernières volontés. Il ne laissait point d'enfants, et avait employé de son vivant la plus grande partie de sa modique fortune en aumônes.

Un riche marchand de fil de Landivisiau acheta le domaine. C'était un avare endurci, qui ne voyait rien au dessus de son commerce. Il se nommait Grall-Penvern ; mais les paysans, pour le récompenser de sa perfidie, l'avaient baptisé Fallorch (plus mauvais). Grall ne s'était point marié, par suite de son avarice, et vivait seul avec son unique sœur, bonne et pieuse créature, détachée des choses de la terre autant que son frère tenait à ses intérêts et à sa fortune.

Le marchand de fil avait toujours contrarié la vocation religieuse de sa sœur Brigitte. Soumise et résignée comme une sainte, elle attendait avec patience et ne voulait pas quitter Penvern, dans l'espoir de le ramener un jour à de meilleurs sentiments.

Sachant déjà combien la chapelle de Coat-ar-Roch (autrement dit, de Saint-Roch) était en vénération dans le pays, Brigitte se réjouissait à l'idée d'y donner tous ses soins et d'embellir le sanctuaire que la Providence semblait lui confier. On comprendra quelle fut sa douleur, lorsque Falloc'h, entre deux vins, et disant qu'il n'y avait plus ni Dieu ni saints, lui annonça son intention de démolir la chapelle, pour en vendre les matériaux et défricher

l'emplacement. Sœur Brigitte (on l'appelait ainsi pour honorer sa piété), ne put protester que par ses larmes et par ses prières.

Mais, la nuit suivante, dans un songe, il lui sembla voir saint Roch apparaître, la face blême et montrant du doigt l'ulcère qui couvrait son genou.

« Ne pleure pas, chère fille, murmurait saint Roch attendri ; si le méchant porte la main sur mon asile, c'est que Dieu l'a permis… pour instruire les hommes… Pourtant, vu la rigueur de la saison, fais en sorte, ma fille, qu'un petit coin soit conservé, pour nous abriter, moi et mon pauvre chien. »

Ce rêve rendit quelque confiance à la bonne Brigitte. Cependant, quand arriva le jour où l'on devait commencer la démolition de la chapelle, elle sentit redoubler sa douleur ; puis, comme poussée par une subite inspiration, elle sortit de grand matin, cueillit dans le verger quelques branches d'arbre vert et prit le chemin du bois.

Le soleil se levait sur la montagne et faisait scintiller le givre qui tremblotait aux branches dépouillées du taillis. De rapides frissons passaient dans les ramées avec la bise d'hiver. Quelques oiseaux chantaient tristement, comme pour appeler des jours meilleurs. Brigitte entra plus calme dans la chapelle solitaire ; elle disposa, comme d'habitude, des rameaux verts devant l'image de saint Roch, et se mit en prière, dans un coin obscur, au milieu de ce silence que l'on pourrait nommer céleste et dans lequel, à force de recueillement, on croit entendre comme les voix d'un autre monde… Tout à coup, deux hommes entrèrent à grand bruit : ils portaient une échelle, des marteaux, une hache et autres outils nécessaires à leurs travaux.

L'échelle fut dressée contre le mur ; l'un des hommes y monta avec assez de résolution, mais l'autre ouvrier, un jeune paysan, dit à son compagnon :

— C'est besogne maudite que nous allons faire ici. Qu'en pensez-vous, maître Pierre ?

— Moi ? Rien, dit l'autre. Le bourgeois a promis de bien payer ; je ne veux savoir que cela.

— N'importe, reprit le jeune homme, cela ne me rassure guère.

— Bah ! tu es un poltron ! Et, au surplus, Falloc'h ne nous a-t-il pas dit tout à l'heure qu'il prenait tout sur lui ?... et que d'ailleurs la Nation avait décrété la suppression de tous les saints ?...

Le ciel commençait à s'assombrir : de gros nuages, chassés par le vent de la montagne, passaient au dessus de la chapelle et répandaient de l'ombre sous les voûtes. La bise gémissait de temps à autre, et faisait tinter faiblement la petite cloche dans la tourelle. Le jeune garçon soupira, en regardant tout autour de lui.

— Je ne suis guère tranquille tout de même, dit-il, et que deviendra le pauvre saint Roch, quand on l'aura mis hors d'ici ?...

— Le ci-devant saint Roch fera comme tous les mendiants de la paroisse : il ira piller le bois de Falloc'h et se chauffera à son compte.

— C'est égal, maître Pierre, vous devriez y regarder à deux fois, avant de... Seigneur Jésus ! voyez donc là, dans le fond : c'est un ange du paradis qui est à genoux devant la statue.

— Eh ! c'est une femme, imbécile ! s'écria le charpentier ; sœur Brigitte elle-même… Qu'importe, puisque Falloc'h a dit de ne pas faire attention à elle.

Àces mots, l'ouvrier, digne de celui qui l'avait envoyé, se mit à frapper de grands coups de hache sur une poutre de la charpente. Un cri de douleur s'échappa de la poitrine de Brigitte. Ce cri vibra sous les voûtes comme un écho funèbre ; et, au même instant, soit qu'il eût perdu l'équilibre sous l'empire d'un effroi subit, soit qu'un barreau de l'échelle se fût rompu, le profanateur tomba sur le pavé, où il demeura privé de sentiment.

La sœur de Penvern vola seule au secours du blessé, car le jeune paysan s'était enfui frappé d'épouvante. Elle alla aussitôt puiser de l'eau à la fontaine voisine et réussit à ranimer le malheureux, qui s'était brisé l'épaule dans sa chute.

— Que Dieu vous assiste ! dit Brigitte en reconduisant le charpentier jusqu'au village. Vous souffrez beaucoup, mais songez que, sans la protection de saint Roch, dont vous vouliez abattre la demeure, vous deviez vous tuer en tombant de si haut sur les dalles.

— Peut-être, murmura le blessé en gémissant.

— Prenez confiance, reprit la bonne Brigitte : saint Roch, qui a porté remède à tant de maux et de blessures, vous guérira sans doute. Tenez, voici quelque argent. Je reviendrai vous voir demain.

— Quoi ! s'écria le charpentier, vous êtes la sœur de l'avare Falloc'h et vous êtes si bonne ! Vous avez tant de pitié des pauvres gens !… Mon ouvrier croyait voir un ange au pied de la

statue ; je vois bien qu'il avait raison… Dites à Penvern qu'il en cherche d'autres pour sa maudite besogne ; car si j'en réchappe, que Dieu me punisse de mort, si je touche jamais à cette chapelle !

Cependant l'impitoyable marchand de fil se garda bien de reconnaître la main de Dieu dans l'événement qui venait de se passer. Il ne s'en montra même que plus ardent à exécuter son affreux dessein. Il manda aussitôt des vagabonds de Morlaix, et leur promit un salaire en rapport avec la tâche odieuse qu'il leur imposait.

La profanation fut bientôt consommée : la chapelle de Coat-ar-Roch n'existait plus. On avait enlevé les meilleurs matériaux pour les vendre à la ville. De tristes ruines gisaient à la place du sanctuaire vénéré, et le paysan breton faisait le signe de la croix en passant, priait et détournait les yeux.

Mais, par un reste de respect, né de ce vague sentiment qui surnage au fond des plus mauvais cœurs, et par une désobéissance formelle aux volontés du maître impie, les ouvriers (touchés sans doute par les larmes de Brigitte) laissèrent subsister un pan de muraille avec la niche où l'on voyait la statue de saint Roch. C'eût été, du moins, une consolation pour la pieuse fille : elle ne devait pas en jouir longtemps.

Dès que le marchand de fil eut remarqué cette infraction à ses ordres, il ne put contenir sa colère et jura de faire disparaître les derniers vestiges de la protection que saint Roch, depuis un temps immémorial, avait accordée à la paroisse de Komanna.

Un soir donc, par un temps sombre, bien conforme à ses sinistres projets, Falloc'h résolut de les mettre à exécution sans

plus différer. Pourtant, comme sa conscience, lâche et bourrelée, ne lui laissait guère de repos en dépit de tous ses efforts, il crut prudent de chercher un complice et passa par le moulin, d'où, après maintes libations en l'honneur du fil et de la farine, il entraîna avec lui le vieux père Furik, le meunier de Kerdilès.

Le bonhomme, malgré le vin qu'il avait bu, n'était ni très-brave ni très-solide sur ses jambes, et à chaque détour du chemin, surtout à l'approche du taillis, il faisait une halte prudente.

— Heu ! fit-il enfin, seigneur Penvern, m'est avis que le temps est bien noir et l'heure un peu trop avancée. Et puis, voyez-vous, pour abattre un saint, un saint si vieux…

— Justement, maître Furik, interrompit le marchand, puisqu'il est vermoulu, nous en aurons plus vitement raison. Et puis tu devrais savoir que nous avons supprimé tous les saints, sans exception.

— Je ne dis pas non, reprit le meunier, après une pause remplie par les cris des chouettes ; je ne dis pas non, mais, tout de même, si ça allait mettre du noir dans ma farine ?…

— Il y a bien longtemps que tu n'y regardes plus, Furik ; nous savons à quoi nous en tenir là-dessus, vieux coquin.

— Heu ! vous voulez rire, Penvern… Holà ! ho ! ho !! qui diable vient de me saisir par mon habit ! Malhur-ru ! si c'était le barbet de saint Roch ?… Oui, je sens ses dents pointues dans ma chair… Lâche-moi donc, maudite bête !

Ce disant, le meunier épouvanté lançait dans les ténèbres un grand coup de pied qui n'atteignait que son compère Falloc'h, oc-

cupé à se frayer un passage au milieu des broussailles, dont les épines avaient retenu l'habit du vieux poltron.

— Par tous les diables ! tu frappes comme un sourd, Furik, s'écria le marchand de fil : tu me maltraites indignement au lieu de me remercier des efforts que je fais pour nous tirer d'un mauvais pas… car, vois-tu, nous ne sommes pas dans le bon chemin… Heureusement que voici la lune qui montre sa joue rouge au dessus du Ménez.

— Pour moi, je trouve que l'aventure tourne fort mal et je voudrais bien être encore dans mon moulin. Si vous m'en croyez, Penvern, nous retournerons tout de suite.

— Non pas, non pas, l'ami ! nous avons topé, topé sur un sac de méteil : il n'y a pas à s'en dédire. Faut aller jusqu'au bout, sans quoi, l'an prochain, je te retire le bail, et adieu la farine !

Le pauvre meunier se laissa conduire vers les ruines, sur lesquelles les rayons de la lune jetaient en ce moment des reflets fantastiques. De minute en minute, de lourds nuages interceptaient toute lumière, et nos deux aventuriers se trouvaient, dans les ténèbres nocturnes, livrés à tous les fantômes que la peur faisait naître dans leur imagination.

Enfin, les voilà rendus auprès de la niche où doit se trouver la statue de saint Roch. La lune se couvre d'un voile noir ; le vent redouble ses gémissements et accompagne d'un ton lugubre le chant monotone des oiseaux de nuit.

— Si tu veux abattre ce morceau de muraille et briser ce bonhomme décrépit, murmure Penvern à l'oreille du meunier, je te diminuerai trois écus au prochain bail.

— Trois écus, maître, c'est joli sans doute ; mais… diable rouge ! casser un saint par morceaux… je ne pourrai jamais.

— Allons, j'irai jusqu'à six écus… Hein ? C'est dit ?

— Malhur-bras ! s'écrie Furik en levant la main pour saisir un marteau, que le marchand avait apporté la veille par précaution. Six écus ! quel profit ! Mais je suis sûr que saint Roch me couvrira d'ulcères, si je touche à ses guenilles. Écoutez, Falloc'h… j'entends crier vengeance sur nous dans le fond du bois… Oh ! c'est impossible.

Et le meunier, dont les dents claquaient de terreur, se laissa tomber sur un tas de pierres.

— En ce cas, je m'en charge, par tous les diables ! s'écria Falloc'h ; et tout de suite encore. Quant à toi, tu me le paieras, double pendard.

Àces mots, sans attendre que la lune revînt lui prêter son flambeau, l'impie furieux, le marteau à la main, s'élança vers la niche, où il frappa à coups redoublés. Au même instant, une voix lamentable se fit entendre à peu de distance :

— Une place ! disait cette voix, qui me donnera une place pour reposer ma tête ?

En effet, la niche de saint Roch était vide ; le bon saint s'était évadé, et le profanateur n'atteignait dans sa rage aveugle que des pierres qui tombaient autour de lui…

N'importe, il frappait, il frappait toujours avec une fureur croissante. Il n'entendait rien, il ne voyait rien. Tout à coup, le

pan de mur ébranlé s'écroula à grand bruit et l'ensevelit sous les décombres.

Le meunier s'était enfui, pendant cette scène de destruction. Ce ne fut que le lendemain matin que la malheureuse Brigitte, inquiète de son frère, et voulant sans doute prier pour lui, se rendit aux ruines de la chapelle. Nous ne peindrons pas sa douleur à la vue du spectacle terrible qui s'offrit à sa vue. Des journaliers, accourus à ses cris, ne retirèrent de dessous les pierres amoncelées que le cadavre du profanateur.

Sœur Brigitte vendit aussitôt le domaine de Coat-ar-Roch, et, après en avoir distribué le prix aux pauvres du canton, elle entra en religion dans un couvent de Landerneau.

Depuis ce temps, l'asile de saint Roch n'a pas été relevé. Lui-même, errant dans le bois, avec son pauvre chien, suivant la tradition populaire, attend qu'une main charitable lui rende son antique demeure. Parfois, la nuit, on entend encore sa voix désolée répéter ces mots touchants : « Oh ! qui me donnera une place pour reposer ma tête ? »

Et des hurlements plaintifs font un triste écho à ces paroles.

Cependant, le chef du vénérable saint, pieusement recueilli, a été placé dans une petite niche, au dessus de la fontaine voisine, qui lui est dédiée. Combien de gens malheureux sont venus là et y viennent encore, demander le repos et la santé. Ce chef mutilé est couvert d'un grand nombre de bonnets d'enfants, que des mères inquiètes et tremblant pour de petits êtres souffreteux, disposent avec piété sur l'image du saint guérisseur de tous les maux.

Une chaise en enfer

CONTE

Les maisons isolées sur les routes presque abandonnées qui traversent les montagnes, maisons trop nombreuses encore pour le bonheur des paotred-kaled (durs garçons) de la Basse-Bretagne, tristes cabanes qu'une lourde vapeur de cidre environne et dont un fagot de gui orne toujours la façade lézardée ; ces maisons-là, vous en conviendrez, sont bien nommées, trop bien qualifiées par ces mots : chapel an Diaoul, chapelle du Diable.

Hélas ! il n'est que trop vrai, nos paysans bretons y font de trop fréquentes stations : le cidre détestable qu'ils y trouvent a pour eux un goût qu'aucune liqueur n'égale sur la terre. Ils oublient peines, douleurs, misère ; ils oublient femme, enfants, famille ; ils oublient intérêts, affaires, religion ; ils oublient tout, — jusqu'à leur conscience.

C'est assurément un spectacle bien étrange en Basse-Bretagne que le retour d'une foire ou d'un pardon ; mais c'est un spectacle bien triste que ces hommes qui trébuchent dans les chemins creux, trop étroits pour leur marche louvoyante, pareille à celle d'une chaloupe qui tire des bords pour naviguer contre le vent ! Et ces pauvres femmes, épouses et filles, sœurs ou fiancées, qui essaient d'arracher de l'auberge leur mari, leur frère, leur fiancé, leur parent ivrogne (c'est le mot obligé), ou qui souvent s'efforcent de soutenir leurs pas chancelants sur le chemin ; qui, parfois aussi, s'interposent entre deux camarades sur le point d'en venir aux coups… oui, c'est bien triste.

Telles sont les impressions de mon âge, aujourd'hui ; mais, autrefois, je ne le voyais pas ainsi. Non, en vérité ! et qu'on me pardonne cet étrange aveu : je trouvais du pittoresque dans ces groupes chancelants, bruyants, chantants ; du dramatique dans ces luttes où le poing le plus dur faisait loi ; du comique dans ce désespoir des femmes qui, la pipe à la bouche, et trois ou quatre ensemble, relevaient du fond d'une douve, en unissant leurs efforts, un parent ou un voisin aviné ; je trouvais enfin un plaisir infini à voir l'ensemble animé, joyeux et assourdissant de nos pardons de Cornouaille.

Cela me remet en mémoire une petite anecdote de ce genre, qui me causa dans le temps (j'ose à peine le dire), une joie infinie.

Nous revenions du pardon de Lothéa, village situé près de la jolie bourgade qui étale ses bosquets, ses prairies, ses délicieux jardins, au confluent de l'Isole et de l'Ellée. J'ai déjà parlé ailleurs, je m'en souviens, du pardon de Lothéa, de la petite chapelle, de la fontaine, et surtout du chemin ravissant qui y conduit, au milieu des taillis, en côtoyant la Laita.

Ainsi, on revenait, sur le soir, du pardon de Lothéa. Cela se passait à peu près comme je l'ai esquissé au commencement de ces pages. Le sentier, serpentant dans les bois, semblait être bariolé par les nombreux costumes des pardonneurs, comme un long ruban de couleurs diverses. C'était original, c'était intéressant et complétement breton. On entendait, dans le lointain, les sons de la bombarde et du biniou, les airs gais et harmonieux que jouait si bien Mathurin l'aveugle. Les paotred chantaient, les jeunes filles riaient et cueillaient les derniers bouquets de lait ; mais le cidre de Perr Lichern avait bien généreusement coulé au pardon, à raison d'un blank la chopine : aussi un grand nombre

de retardataires attaquaient-ils en revenant les talus du chemin creux, sans souci des épines et de la lande qui garnissaient les bords. Nous regardions tout cela en riant, et ne suivions pas sans plaisir les évolutions des amateurs de cidre, les meilleures pratiques de Perr Lichern, le cabaretier du Bois de l'Abbaye.

Il y en avait un surtout qui nous amusait singulièrement par les embardées étonnantes qu'il exécutait. Le chemin, assez large quoique fort inégal, à l'endroit où nous nous trouvions alors, se prêtait aux gambades forcées de notre ivrogne. Nous disons forcées, parce que, au moment où l'équilibre lui manquait, il ne rattrapait momentanément son centre de gravité qu'au moyen d'un soubresaut des plus comiques qui le portait alternativement d'un côté à l'autre de la route. Mais cette singulière pantomime ne pouvait durer bien longtemps, à cause de la pente et des inégalités de terrain, et surtout de l'ivresse croissante de notre homme. C'était le dénoûment prévu et inévitable que nous attendions pour achever ce divertissement, à peine avouable. Enfin le roulis qui agitait le paysan devint étonnant, insoutenable, fantastique. Son chapeau avait déjà mordu la poussière, à cinquante pas de là ; il agitait encore le bras pour le ressaisir. On eût dit une chaloupe désemparée et en détresse sur des houles bondissantes. Hélas ! le naufrage était inévitable ! Un caillou au rebord du chemin fut l'écueil contre lequel notre homme alla sombrer, corps et biens... Et dans quelle position, juste ciel !...

Nous avons dit que les fossés étaient garnis de fortes touffes d'ajoncs, d'épines et de broussailles : ce fut au beau milieu qu'il alla donner, la tête la première, avec accompagnement de huées de tous les passants. Mais nul ne s'occupa de dégager le malheureux, de l'arracher aux pointes acérées qui devaient lui labourer

la figure et la poitrine ; on riait, on le poussait du pied, puis on passait. « Il ne pouvait tomber mieux, disait-on ; sa tête est à l'abri du serein de la nuit, et ses jambes ne dépassent point l'ornière où le karriguel-Anankou (char de la Mort) pourra rouler ce soir sans lui rompre les os. »

Tel est le cas que l'on fait en Basse-Bretagne d'un misérable que le cidre couche sur le chemin. On rit et l'on passe, mais on ne s'en préoccupe pas davantage, tant ces scènes sont communes au retour des pardons. Eh bien ! On me permettra de le dire : mieux vaut l'ivresse du cidre que celle des mauvais écrits ! Mieux vaut un paysan ivre qu'esprit fort ! Mieux vaut pour lui la lie du vin que celle qui se trouve au fond de beaucoup de livres !

Mais nous voilà bien loin de la Chaise en enfer, et cette digression ne s'est présentée sous notre plume qu'au souvenir du pauvre cabaret, où l'histoire de Griffard, le buveur de cidre, me fut racontée.

Un soir donc que l'excursion de la journée avait été plus longue que je ne l'avais prévu, j'entrai dans la triste auberge que l'on voit au bord de la route, près d'un pont jeté sur un joli ruisseau, affluent de l'Ellée (dans la commune du Saint, entre Le Faouet et Gourin.)

Là, je m'étais à peine assis auprès du feu, qu'un vieux charpentier de Guiscriff, — comme je l'appris dans la soirée, — vint aussi s'asseoir et réclamer sa chopine de cidre pour deux pauvres sous… que je payai généreusement.

C'était bien peu ; pourtant cela suffit pour obtenir du vieux conteur le récit suivant. À vous, lecteur, de juger s'il vaut deux sous.

Oui, mes enfants, la chaise de Griffard avait été faite en enfer avant sa naissance ; mais Satan, comme on sait, a un flair du diable et il avait senti la venue prochaine de son ami. Entre coquins on se connaît, entre diables on s'estime, et voilà comment Griffard était attendu en enfer avant sa naissance.

Pour lors donc Griffard vint au monde, censé avec bec, ongles et dents passablement aiguisés par la malice ; à six mois c'était déjà un luron dégourdi ; à cinq ans il donnait le saut au meilleur lutteur du Faouet, et à sept ans, âge de raison pour les chrétiens, maître Griff parlait mieux qu'un avocat de Vannes, si c'est possible.

Voilà donc qu'à douze ans sonnés, il demanda son compte à sa mère, qui était une digne veuve de Guiscriff, vivant à peine de sa quenouille. La pauvre femme, ne pouvant plus nourrir un tel vaurien affamé et non moins altéré, ne fut pas fâchée de le voir partir, d'autant plus que dernièrement Griffard avait eu de vilains démêlés dans le pays : il avait battu un marguillier de la paroisse qui voulait le sermonner, et donné une danse, sensé, au bedeau du Faouet, qui était son parrain, parce qu'il lui avait refusé de l'argent le jour du pardon de sainte Barbe.

Enfin le voilà parti par la grand'route de Gourin. Un peu plus loin, en montant la côte du Cheval, comme il faisait grand soleil, il fut pris d'une soif de possédé et apercevant un petit cabaret, à mi-côte, il tâta son gousset percé pour voir s'il lui restait quelques sous. Par malheur, il avait bu son dernier liard en passant au Pont-de-Pierre et se dit que, n'importe, fallût-il éreinter le cabaretier, il aurait du cidre, ou que le diable s'en mêlerait, pour sûr.

Il n'avait pas fini de dire ou de penser cela, qu'il vit venir à lui un amateur assez bien tourné. C'était un gros paysan, sensé, habillé à la mode de Guiscriff, avec un gros penbaz et un gros sac sur le dos.

— Tiens, lui dit le gros paysan, c'est toi, Griffard ! Comment vas-tu, mon fils ?

— Comment ? comment ? fit Griffard ; vous me connaissez donc, vous, le gros bonhomme ?

— Si je te connais, reprit l'autre ! Appelle-moi mon oncle ; je suis ton père nourricier : je te connaissais avant ta naissance. Je procure aux bons lurons toutes joies et plaisir ; la peine de dire merci ! Ça te convient-il ?

— Bien sûr, mon oncle, que ça me convient ; surtout si vous payez à boire. Entrons dans la maison ; nous causerons mieux devant un joli pot de cidre, pas vrai ?...

Les camarades s'en donnèrent une bonne, comme vous pensez. Mais le gros avait beau verser du cidre à Griffard, bah ! rien n'y faisait ; Griff était aussi solide qu'au commencement, et le gros homme avait déjà un coup de soleil que sa face de vieux pendard en suait rouge comme du sang. Alors, pendant que le cabaretier était sorti pour prendre l'air, vu qu'autour des buveurs il faisait une chaleur d'enfer, l'étranger dit à Griffard :

— Assez comme cela, mon neveu, et faisons nos comptes.

— Faisons nos comptes, mon oncle, ça me va.

— Alors, dis-moi : « Merci, tonton ; quand même vous seriez le diable en personne, je vous appartiens, corps et âme. » Moi, en

retour, je me charge de ton chemin ; de te placer sur un trône en ce monde, et de t'asseoir commodément dans l'autre, vu que je t'y ai préparé un fauteuil, avant ta naissance.

— Ah ! mon oncle, dit aussitôt Griffard ; vous êtes aimable tout de même, et quand vous seriez le grand diable en personne naturelle, je suis votre serviteur à la vie, à la mort. C'est juré, juré sur vos cornes, pourvu que j'aie toujours une bourse aussi ronde que votre sac ; mais sans vous commander, qu'est-ce qu'il y a dedans, mon oncle ?

— Peuh ! fit le vieux tentateur ; presque rien, mon neveu : le métier ne va pas fort, depuis le dernier jubilé. N'importe, tope-là, bien vite et tu seras content.

Les deux complices topèrent là-dessus ; et quand Griffard releva les yeux, il vit à la place de son oncle un sac qui fumait, sensé, autant que braise éteinte, et sonnait comme de l'or monnayé. C'était de l'or en effet, et ça fumait là-dedans, comme si le diable l'avait fondu à l'instant. Le cabaretier ne tarda pas à rentrer, et Griffard lui jeta un louis si jaune que l'autre en vit des chandelles.

— Kénavo, au revoir, lui dit Griff, en sortant.

— Où allez-vous donc, l'homme riche ? dit le cabaretier, qui se nommait Iann Kidour (Jean-Chien-d'eau).

— Moi ? je ne sais pas, répondit maître Griff : je vais chercher par là un trône, sensé. Connais-tu par ici un roi pané, qui voudrait vendre sa place pour une jolie somme ?

— Un roi pané ? dit Iann, connais pas… Ah ! si fait pourtant. On dit qu'il y a là-bas, dans une forêt, du côté de la mer, un vieux

roi saxon, sans le sou et sourd comme une bûche : c'est le roi Parafilando, ce qui veut dire prêt à filer ; tu comprends.

— Oui, voilà mon affaire. À présent, le chemin ?

— Oh ! le chemin n'est pas difficile ; quand tu auras monté la côte du Cheval, tu verras une route à gauche ; tu feras trois lieues par là. Alors tu tourneras par un chemin à droite ; tu iras jusqu'à une pierre levée qui est au milieu ; et puis tu prendras à gauche ; tu iras jusqu'à un moulin ; alors tu verras un grand bois ; tu iras sur la droite, ensuite…

— Ah ! dis donc, l'ami, interrompit Griffard, tu plaisantes avec tes à droite, à gauche, tu iras, tu prendras, etc… Moi, je suis Griffard, et je n'aime pas à rire ; ainsi fais ton paquet ; tu vas me piloter, et tu auras encore trois jaunets pour ta peine.

Jannik-Kidour qui aurait donné, sensé, toute sa boutique pour moins de la moitié, fit son paquet en prenant son bonnet et son bâton, et se hâta de mettre la clef sous la porte, sans trop de regrets, vu qu'il devait déjà deux années de fermage à son propriétaire. Il y en a beaucoup qui paient comme cela du côté de Gourin et ailleurs, pas vrai ?

Voilà donc Griffard et Iann Kidour en route comme deux vieux amis. Ils passèrent par le chemin à droite, par le chemin à gauche, trouvèrent la pierre levée et arrivèrent au moulin. Le meunier qui était bon enfant, les régala de la bonne façon, en disant qu'il connaissait notrou Griffard de réputation. Ils restèrent au moulin deux ou trois jours, mettant à sac et à sec tous les cabarets des environs, et l'argent du tonton filait, filait rondement à ce jeu-là.

Tout en causant, le meunier leur apprit que le roi Parafilando avait trois belles filles à marier, et que la plus jeune, nommée Finik, était si fine et si jolie, que rien n'y résistait. Il leur dit aussi que le vieux roi Bouzar ou sourd, n'avait plus le sou, sensé, et qu'il cherchait un gendre riche pour le tirer de presse.

— Voilà mon affaire, pensa Griffard. Pour lors Finik commença à lui trotter par la tête. Il acheta au meunier son beau costume du dimanche, avec habit bleu et bas violets, quoiqu'il fût un peu trop court pour lui ; et pour Jann Kidour il acheta celui du valet, qui était un peu trop large, vu que Jean-Chien-d'eau était maigre à faire peur.

N'importe, ainsi équipés, comme des bourgeois qui vont à la foire, ils se remirent en route et entrèrent dans la forêt, au bout de laquelle se trouvait le château de Parafilando.

Inutile de vous raconter toutes les choses surprenantes qu'ils virent dans la grande forêt et les obstacles qu'ils eurent à franchir. L'or de Griffard était puissant, puissant comme l'enfer. Avec ça on surmonte tout. Oui, quand Dieu le permet, sensé !

Pourtant il faut vous dire que dans le milieu du bois, ils trouvèrent une caverne noire, fermée par une grille de fer rouge, derrière laquelle se tenait le gardien, un monstre épouvantable. Maître Griff, qui n'avait peur de rien, ayant demandé ce qu'il y avait là, le monstre répondit :

— C'est ici la porte de l'enfer, et dans le fond la chaise de Griffard ; entrez, s'il vous plaît.

— Oh ! pas encore, fit Griffard, sans se déconcerter ; pas encore… Mais mon sac est vide ; ainsi donne m'en un autre, de la

part de mon oncle.

— C'est bien, dit le monstre, et il tira de dessous les roches un sac sonnant et bien garni qu'il remit à Griffard.

La grille rouge s'était ouverte toute seule et se referma de même avec un bruit horrible de grincements de dents. Le pauvre Chien-d'eau tremblait comme feuille ; mais le neveu du diable, endurci comme le péché, le saisit par le bras d'une main aussi dure qu'un étau, et ils continuèrent leur route vers leur destinée…

Après avoir bien marché, bien marché, ils aperçurent les tours du vieux château. Griffard frappa un grand coup sur le portail. Un insolent de domestique, vint regarder par le guichet et apercevant ces deux vagabonds dont l'un avait un habit la moitié trop court, et l'autre un gilet la moitié trop large, il leur ferma le guichet au nez.

— Attends un peu, dit Griffard, je vais bien te faire ouvrir moi, méchant vaurien.

Et en disant cela, il lança par dessus le mur une pluie de louis d'or qui tombèrent sur le pavé de la cour avec un bruit qu'on ne connaissait guère au château du roi Prêt-à-filer.

Deux ou trois valets se jetèrent dessus et se mirent à se battre en poussant des cris de forcenés, si bien que les filles du roi, et le bonhomme à leur suite, arrivèrent dans la cour pour voir ce qui causait tant de vacarme. Vous comprenez que le portail fut bientôt ouvert tout grand devant notre ami Griffard, qui vint faire un compliment bien tourné au roi Parafilando. Il est vrai que le vieux sourd n'en entendit pas un mot ; mais Finette et ses sœurs,

prenant Griffard pour un prince déguisé, se chargèrent de la réponse.

Au bout d'une semaine, maître Griff, logé, bien habillé et nourri à quatre repas par jour, disait papa au roi Paraf, et mignonnes à ses filles, que c'était un plaisir. Iann Kidour commençait à engraisser et à remplir ses chausses, que c'était une bénédiction.

Pourtant, comme il y a une fin à tout, le sac aux écus devenait plus maigre de jour en jour, et le neveu du diable qui voulait épouser la plus brave des trois princesses, imagina de les envoyer à la porte de l'enfer demander de l'argent jaune à son oncle. Il leur en fit donc la proposition, et toutes les trois répondirent à la fois : « C'est moi, c'est moi, c'est moi qui irai la première. »

Et elles allaient joliment se chamailler si Griffard ne les eût arrêtées à temps.

— Ta, ta, ta, calmez-vous, mignonnes, leur dit-il, en pinçant le joli menton de Finette, vous irez chacune à votre tour, mais ce soir ce sera le tour de Janie.

Janie était l'aînée et un beau brin de fille, une luronne, sensé.

— Écoutez bien, reprit Griffard. Il faudra partir une heure avant minuit et monter à cheval pour aller plus vite. Puis, à la porte de la caverne, vous verrez un joli garçon, noir comme une poêle à frire, et vous lui direz : Je viens de la part de notrou Griffard.

C'est bon. Sur le soir, passé dix heures, Janie s'en va trouver son bonhomme de père, et lui dit en criant fort :

— Prêtez-moi votre cheval Hastit qui marche comme le vent, pour aller là-bas, et je vous apporterai la richesse.

Le bonhomme aurait peut-être dû refuser, car mieux vaut pauvreté que fortune mal acquise ; mais, que voulez-vous, le pauvre vieux était pané, comme vous savez, et il donna son cheval à sa fille aînée.

Hastit partit plus vite qu'un cerf avec Janie sur son dos. Ils allaient comme la tempête ; mais au milieu d'une côte, auprès d'un gros rocher :

— Halte-là ! qui va là ? la bourse ou la vie !

— Oh ! pardon, Monsieur le voleur, dit la pauvre Janie épouvantée ; ne me tuez pas, je n'ai pas d'argent.

— Allons, descendez vite, cria le voleur d'une grosse voix, et retournez chez vous. Je n'aime pas les filles qui courent la nuit.

La princesse descendit de cheval et le voleur ayant pris Hastit par la bride, chacun s'en alla de son côté.

Le lendemain matin, Janie alla trouver le seigneur Griffard et lui raconta son aventure. Le païen se mit à rire comme un sans cœur qu'il était en la traitant de poltronne. Mais jugez de l'étonnement de Janie, quand, passant auprès de l'écurie, elle vit Hastit qui mangeait tranquillement son avoine. Vous pensez qu'elle n'y comprenait rien.

— Il me faut pourtant de l'argent, dit Griffard à son ami Kidour, lequel n'y comprenait pas davantage ; et il l'envoya chercher Félicité, la cadette des filles du roi Parafilando.

Félicité dit qu'elle était prête à partir et qu'on verrait bien si elle était brave et capable de faire mieux que sa sœur aînée. Là-dessus, elle alla trouver son père, lui demanda, en criant fort, son cheval Hastit qui marchait comme le vent, et partit avant minuit.

Voilà qu'arrivée au milieu de la côte, auprès du rocher :

— Halte-là ! qui va là ? la bourse ou la vie !

— Pardon, Monsieur le voleur, dit Félicité toute tremblante, ne me tuez pas, je n'ai pas d'argent.

— C'est bon, répliqua le voleur d'une voix formidable, descendez vite et retournez à la maison ; je n'aime pas les demoiselles qui vagabondent par les chemins.

Félicité s'en revint donc comme sa sœur, et fut bien surprise le lendemain matin d'entendre Hastit hennir dans son écurie.

— Par les cornes de mon oncle ! s'écria Griffard, qui faisait semblant de se mettre en colère, il me faut de l'argent sans tarder ; et décochant un joli coup de pied à Iann Kidour, il l'envoya chercher Finette sur-le-champ.

Fine déclara tout de suite qu'elle était prête à partir. Elle s'en alla donc trouver le roi Bouzar ; lui demanda, en criant fort, son bon cheval Hastit, plus rapide que le vent, et se mit en route à l'heure voulue.

— Halte-là ! qui va là ?... même voleur, même air, sensé, mais non pas même chanson.

— Je te tue si tu bouges, cria Finette en lui présentant le canon d'un gros pistolet qu'elle avait emporté par précaution.

— Oh ! ne me tue pas, mignonne, dit le voleur d'un ton radouci ; tu me reconnais bien, j'espère ? c'est moi, Griffard, ton bon ami qui est venu ici pour vous éprouver, toi et tes sœurs. Tu es la plus brave, Fifinette, et si tu veux, je te demanderai à ton père, quand nous aurons attrapé un petit peu d'argent pour faire bouillir la marmite ?

La jolie princesse mit sa petite menette dans la poigne de Griffard. Elle sauta en croupe sur Hastit, et ils filèrent comme un coup de vent, du côté de la caverne aux écus.

Bientôt on arriva à la porte rouge. Le neveu demanda au portier des nouvelles de son cher oncle. Le portier lui répondit :

— Ça va mal ! Le monde s'améliore et le métier ne va plus.

— Qu'est-ce que ça me fait ! dit Griffard ; donne-moi mon sac, il est temps que je file, car j'ai des affaires pressées.

— Ah ! ah ! fit le monstre, en lui remettant une grosse boursée. — Puis il ajouta à l'oreille du cavalier :

— M'est avis, camarade, qu'il faudra placer en enfer la petite chaise de la fillette à côté de la tienne.

— Ça ne te regarde pas, méchant drôle, dit Griffard en mettant Hastit au galop.

Huit jours après, on fit des noces superbes au château de Parafilando. Mais vu que mon père n'y fut pas invité, ni moi non plus, je ne puis vous les raconter en détail. Seulement on sait que cela dura sept jours, et que ce fut magnifique. Ah ! c'est Iann Kidour qui s'en donna une jolie poussée, et Griffard aussi. Mais voilà que, le soir de ses noces, le nouveau marié se trouvant seul un

moment, son oncle entra dans sa chambre sans ouvrir la porte. Le neveu aurait bien voulu envoyer le tonton à tous les diables, mais le vieux cornu n'était pas de cet avis.

— Bonsoir, mon fils. — Bonsoir, mon oncle.

— Ainsi tu te maries, mon filleul. C'est bête, à ton âge, mais ça te regarde.

— Dépêchez-vous, mon oncle, car je n'ai pas le temps.

— Comment, tu n'as pas le temps ? Et moi qui t'apportais une jolie boursette pour mon cadeau de noces… à une petite condition…

— Ah ! fit Griffard en lorgnant le sac ; voyons, la condition. Que voulez-vous ?

— Ma part, mon fils, ma part de ta femme, sans quoi, plus d'argent !

— Partager Finette, s'écria le neveu stupéfait ; non, non, mon oncle, je ne veux pas.

— Écoute, mon fiston, dit le diable d'un air bonasse, écoute-moi sans te fâcher : pendant dix ans, Finette et toi, vous serez roi et reine, sensé, plus riche et plus heureux qu'aucun autre ; mais au bout de dix ans, il y aura une chaise de plus en enfer, à côté de la tienne, qui était forgée avant ta naissance, comme tu sais.

— Griffard réfléchit un instant, mais au bruit de la voix de Finette qui l'appelait, il tendit la main en disant :

— Topez là, mon oncle.

Le grand diable s'envola aussitôt par la cheminée ; et quand la mariée, jolie comme un cœur et toute habillée de blanc et de rose, entra dans la chambre, elle se plaignit que ça sentait la fumée et remarqua que sa chaise avait disparu. À la place, il y avait un gros sac rempli d'argent jaune.

Il est bon de vous dire que Finik n'était pas nommée Finette pour rien. La nuit de leur voyage à la caverne, elle avait entendu le monstre de portier dire que sa petite chaise serait placée en enfer à côté de celle de Griffard. Cela lui avait donné des soupçons, et à son retour au château, elle avait, par prudence, attaché sous sa chaise une petite fiole remplie d'eau bénite. Le diable avait emporté le tout, sans se douter de rien, tout diable qu'il était… Mais, voyez-vous, il y a des femmes qui ont plus d'esprit, sensé, que le diable lui-même.

Je ne vous raconterai pas toutes les aventures de Griffard et de Finette, ni celles de Chien d'eau, devenu riche, gras comme un vrai procureur et de plus l'heureux époux de la belle Félicité. Après la mort du roi Prêt-à-filer, Griffard était devenu le plus puissant monarque du monde, et quoiqu'il fût toujours un peu brutal et ami de la bouteille, ses sujets n'avaient pas trop à se plaindre. Enfin, les dix années passèrent, passèrent comme dix jours, le bonheur passe si vite pour les gens heureux ! et un soir que le roi Griffard I et sa femme avaient bien ri après souper, ils virent apparaître un personnage qu'ils avaient oublié. Mais Griffard l'ayant bientôt reconnu, lui dit hardiment :

— Bonsoir, mon oncle, comment vous portez-vous depuis l'an passé ? vous avez l'air plus triste que l'autre fois.

— C'est bien possible, mon fils, répondit le diable ; j'ai tant de souci avec les moines, les bonnes sœurs et ceux qui se convertissent sans ma permission… mais, mon fiston, il y a dix ans sonnés, à la minute, depuis le soir de tes noces.

— Dix ans ! c'est impossible, vous plaisantez.

— Je ne plaisante jamais, reprit le démon ; non, non, non ! ainsi, faites vos paquets et suivez-moi tous les deux. Vous verrez, ma jolie nièce, comme j'ai conservé votre petite chaise à côté du fauteuil de votre mari. Hi, hi, hi.

— Partons, dit Finette.

Nos époux furent très-bien reçus en enfer, où ils se rendirent avec leur oncle en passant par la fameuse porte rouge, toujours ouverte aux amateurs pour entrer, sensé, mais pour sortir, jamais !…

Le diable était, dit-on, très-galant pour la jolie Finette, si bien que notre ami Griffard avait une terrible envie de corriger son oncle ; mais Finik lui disait tout bas de ne pas faire attention.

Finalement, quand le diable les eut bien régalés, tout en leur montrant les curiosités de l'enfer (et l'on dit qu'il n'en manque pas, et que l'Exposition de Paris n'est rien du tout auprès), Finette se trouvant fatiguée demanda à s'asseoir. Alors on les conduisit à leurs places. Griffard I s'assit enfin sur son fameux fauteuil fait avant sa naissance, et sa femme sur sa petite chaise. Le diable se frottait les ongles tant il était content. Au même instant on entendit des cris, des cris à épouvanter les damnés : c'était Griffard qui hurlait :

— Ça brûle, ça brûle !! Enlevez-moi d'ici, mon oncle, ou je suis cuit, rôti tout vif !

Mais le grand diable se tordait à force de rire, sensé, et ne prenait pas garde à Finette, qui avait fait semblant de s'asseoir et se penchait, pour détacher de dessous sa chaise, la petite fiole qu'elle y avait placée autrefois.

— Tu peux rire, va, vilain démon, se disait Fine, tu ne riras pas longtemps, nous allons voir.

En effet, quand elle eut saisi la petite fiole, elle la déboucha adroitement et, se levant tout à coup, elle aspergea d'eau bénite le vieux tonton qui en grinçait et toute sa séquelle, si vite et si bien que toute la bande disparut dans les caves de l'enfer en poussant d'épouvantables hurlements…

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que Griffard et sa femme se trouvèrent à l'instant commodément assis sur de bons fauteuils au château de Parafilando.

Enfin, si le roi Griffard I se trouvait un peu endommagé d'un côté, vous saurez que Finette n'eut pas de peine à le guérir par son adresse. Par malheur, on dit que la chaise de Griffard est restée en enfer, sensé, pour y asseoir quelquefois les plus grands personnages.

Ainsi finit mon histoire et la morale de tout ceci, mes amis, c'est qu'une bonne femme peut toujours sauver un méchant mari.

La Folle de Sucinio

RÉCIT DES GRÈVES

Je retrouve, dans mes esquisses de voyages, le récit oublié d'une visite que je fis à Sucinio, en octobre 1851 ; voici cette simple relation, telle que je la crayonnai rapidement, un soir, sur les feuillets de mon album, au milieu des ruines du vieux château.

Àpeine entré dans la cour, j'ai remarqué une pauvre petite fille, de douze à quatorze ans peut-être, pâle, maigre, étrange, au regard atone, à l'air souffrant. Je me suis senti pris de pitié à sa vue. Elle paraissait suivre avec envie les évolutions des oiseaux de proie qui tournent sans cesse au dessus des murs et des hautes cheminées. Après avoir examiné quelques moments ces majestueux débris, qui ont résisté à la rage des démolisseurs modernes, j'ai eu, je l'avoue, tristesse et froid au cœur, dans cette enceinte, jadis princière, aujourd'hui désolée…

L'enfant, — je dirais la jolie enfant, sans sa misère et sa pâleur, — s'est approchée de moi, et, me montrant les tours par un geste expressif, elle s'est élancée, vive comme un oiseau, pour escalader les ruines. Je l'ai suivie, d'instinct, pour ainsi dire. Elle m'a entraîné aux passages les plus difficiles. Lorsque j'hésitais à avancer, elle poussait un cri, pareil à celui d'une mouette ; puis, comme si elle en avait eu les ailes, d'un bond elle gravissait le faîte des tours lézardées.

Enfin, la visite du donjon est achevée. Je rencontre dans la cour une femme inquiète et qui cherche mon étrange cicérone.

— C'est ma fille, me dit-elle ; elle vient tous les jours ici pour guider les voyageurs ; mais elle aime tant ces ruines, qu'elle y monte seule, courant, glissant, s'accrochant aux pierres ébranlées. La chère petite, c'est son seul bonheur !... bonheur, hélas ! qui causera sa mort, si Dieu n'a pitié d'elle !

— Dieu protége tous les infortunés, dis-je à la pauvre femme. Mais que ne faites-vous comprendre le danger à votre enfant !

— Le danger, monsieur, elle ne saurait s'en faire une idée. Vous ne l'avez donc pas interrogée ? Janic est innocente et la raison ne lui est jamais venue. Je la portais, lorsque son père a fait naufrage : son esprit s'en ressent... Que la volonté de Dieu soit faite !

Nous gardâmes le silence, durant quelques minutes, et j'allais me disposer à quitter ces lieux, quand la petite idiote s'écria en breton : « Ty ar follez » (la maison de la folle). — Voyant ma surprise, la veuve crut devoir m'expliquer les paroles de sa fille, qui avait déjà pris sa volée dans la direction de la grève.

— L'enfant veut aller au bord de la mer, du côté de la pointe qui fait face au plateau de la Recherche..., où le navire de mon mari s'est perdu... J'y vais souvent avec elle... elle ramasse des galets, et moi je puis du moins y soulager ma peine en pleurant.... Tout auprès, se trouve la maison abandonnée.

— Mais pourquoi la nomme-t-on la maison de la folle ?

— Ah ! monsieur, c'est une triste histoire, je vous assure. Pourtant, si vous le désirez, je puis vous la raconter. Cela fait tant de bien de voir des personnes qui compatissent aux peines du pauvre monde !...

Nous suivîmes de loin les pas de Janic, que nous perdîmes bientôt de vue au milieu des rochers de la côte et de la brume des vagues. Alors nous nous assîmes sur une dune élevée. Devant nous, la haute mer soulevait de longues houles, sous une brise assez forte, mais sans courroux. Le soleil, qui descendait sur la mer, du côté de Quiberon, donnait aux vagues des teintes changeantes, d'or, d'émeraude et de pourpre ; puis, en nous retournant, nous pouvions apercevoir de cet endroit les sombres ruines de Sucinio. La mère de Janic reprit ainsi la parole :

— Je suis veuve, je vous l'ai dit, monsieur, d'un capitaine de navire naufragé, là, en face de nous, il y a treize ans passés, depuis le vendredi saint. Nous avions un peu d'aisance et une petite métairie, que Jean Quéven, mon mari, vendit pour faire construire un joli brick-goëlette de cent tonneaux. Je me souviendrai toute ma vie du jour de son premier appareillage dans le port de Vannes. J'étais jeune et heureuse alors : mariée depuis deux ans, je n'avais eu que des joies dans la vie. Hélas ! Dieu m'en réservait les épreuves, pour mon salut, sans doute, et je ne murmure pas....

J'étais jeune et parée de mes habits de noce. Jean, le nouveau capitaine du Saint-Gildas (c'était le nom de notre brick), me conduisit à bord, par une belle matinée de septembre, et me nomma tous ses matelots par leurs noms. Ce fut une vraie fête : les marins chantaient et buvaient à nos santés, tandis que le navire, toutes voiles dehors, descendait, par une faible brise de nord-est, et traversait doucement les passages de Conlo, de l'Île-aux-Moines et de Cardélan. Inquiète pourtant du long voyage qu'allait faire mon mari, je sentais la tristesse me gagner à mesure que le moment de la séparation approchait, et chaque fois

que Jean me quittait pour donner quelques ordres, j'examinais les physionomies de ses compagnons de traversée. Tous me plurent, à l'exception du second. C'était pourtant un homme de notre pays, marié depuis peu à une fille d'Arzon, mon amie d'enfance. Il se nommait Claude Mizan et pouvait avoir alors trente ans, le même âge que mon mari. Sa femme, plus jeune de six ans, petite blonde, aux yeux bleu clair, au sourire doux et triste, enfin bonne et jolie comme un ange, portait le nom de Julie-Marie. Il me sembla que Mizan avait le regard dur et faux. Je voulus, pour diminuer mon inquiétude, causer avec Jean du caractère de son second ; il me répondit en riant que Claude, avec son air sournois, était un bon garçon, qu'il avait la main ferme, et que c'était une qualité précieuse à bord… Hélas ! la chaloupe du passage d'Arzon parut alors, au fond d'une anse voisine. Le bruit des rames était déjà plus fort que la voix de mon mari, qui essayait de me consoler et qui pleurait lui-même autant que moi… Le jusant de la mer commandait de faire route ; Mizan, ô Dieu ! Mizan, dont je lus toute la méchanceté dans un regard, fit remarquer cela à l'équipage et m'arracha presque des bras de mon mari. On m'entraîna dans la chaloupe, suffoquée de douleur et tout agitée de pressentiments.

Je ne veux point vous parler de tous mes chagrins, ni de la longueur de mes jours d'attente ; mais je dois vous dire combien j'eus de peine auprès de Julie-Marie. Elle demeurait, depuis son mariage, dans une maisonnette blanche, nouvellement bâtie, sur la pointe de Saint-Jacques, à une demi-lieue du village de Kerfontaine, où mon mari et moi nous habitions aussi depuis peu de temps. Si la brume ne commençait pas à couvrir la grève, nous pourrions apercevoir d'ici la maison en ruines de ces malheu-

reux. Personne ne veut y demeurer aujourd'hui ; le souvenir de Mizan est attaché à ce triste foyer comme une malédiction.

Julie-Marie tomba bientôt malade. Était-ce la douleur causée par le départ de Claude ? Était-ce l'inquiétude au sujet de leur situation de fortune, que l'on disait embarrassée ? ou n'était-ce pas plutôt, hélas ! je le crains davantage, d'amères pensées, des regrets peut-être, relativement à son union avec Mizan, qui venaient accabler cette faible créature ? Malgré la position dans laquelle je me trouvais moi-même, je donnais tous mes soins à mon amie. J'essayais surtout de relever son courage ; je lui parlais de tout ce qu'elle aimait : de ses chères grèves du Morbihan, où nous avions tant couru toutes petites, où Jean Quéven nous dénichait des œufs de goëland ; de l'Île-aux-Moines, où restaient ses meilleures amies, qu'elle reverrait sans tarder. Mes paroles semblaient lui faire du bien ; elle souriait et pleurait à la fois. Puis je croyais devoir lui parler de Claude, de Jean, du Saint-Gildas, du retour de nos marins. Ah ! cette pensée, si douce pour moi, paraissait (j'ose à peine le dire), lui étreindre le cœur, contracter son sourire, tarir ses larmes… Pauvre créature ! elle dépérissait à vue d'œil, et moi-même bientôt, abattue par des rêves cruels ou des nuits sans sommeil, je ne trouvai plus de bonnes paroles pour consoler la malheureuse Julie.

Trois mois s'étaient déjà presque écoulés depuis le départ du Saint-Gildas ; nous étions à la fin de décembre, et le retour du navire, après avoir touché aux Açores en revenant de Marseille, avait été annoncé pour les derniers jours d'octobre. La saison des tempêtes était venue. Le soleil ne se montrait plus au dessus de la mer. Le vent du large faisait rouler les vagues sur la pointe de Saint-Jacques, avec un bruit dont les femmes de marins

connaissent seules l'horreur… Quel hiver nous passâmes dans de telles transes ! La mer fut affreuse pendant tout le mois de janvier ; je priais Dieu, chaque nuit, de garder mon mari loin de ces côtes couvertes d'écueils. En février, l'embellie de la mer parut s'annoncer un peu et me rendit espoir et courage ; puis, enfin, une lettre, timbrée de Lisbonne, me fut remise un soir. Je reconnus l'écriture de Jean : il vivait ; c'était assez, c'était trop de bonheur ! Je ne pouvais lire à travers mes larmes. Je voulus courir chez Julie Mizan, malgré la nuit, qui rendait le chemin dangereux. J'arrivai pourtant à la maison blanche : j'embrassai Julie, que je n'avais pas vue depuis quatre ou cinq jours ; je lui montrai ma lettre ; elle détourna les yeux. Je lui lus, oui, je lus, pour ainsi dire, la preuve de l'existence de Claude et de Jean ; elle ne fit paraître aucune émotion, si ce n'est qu'elle devint plus triste tout à coup… Ne pouvant faire mieux, je communiquai les bonnes nouvelles à une vieille femme qui servait Julie, et je m'éloignai, partagée entre la joie, l'étonnement et la douleur.

La lettre de mon mari m'informait qu'un coup de vent, suivi de fortes avaries, l'avait forcé de relâcher à Lisbonne ; que, du reste, le voyage était heureux ; que tout allait bien et qu'il espérait revenir au pays dans trois ou quatre semaines. Je relus cent fois la lettre de Jean et je finis par y trouver je ne sais quelle vague tristesse. Les lignes où il était question de Claude me semblèrent surtout avoir été écrites sous l'impression de quelque peine secrète dont il ne voulait point parler. Mais le cœur d'une femme, d'une femme qui attend dans l'angoisse, pénètre, devine, pressent tout ce qui pourrait la séparer encore d'un époux absent et bien-aimé.

Les quatre semaines s'écoulèrent et le Saint-Gildas n'avait été signalé nulle part. J'étais presque folle d'anxiété. Chaque jour je souffrais de plus en plus. Non, tant de peines ne peuvent se comprendre… J'abrège, car la nuit va bientôt venir, et j'arrive au jour fatal.

Je rentrais, bien triste, de l'office du vendredi saint. Le temps était en rapport avec mes sombres pensées. Mon âme brisée était comme pleine de l'agonie du Sauveur. Un voile de deuil couvrait la mer. Le vent pleurait sur la falaise et les vagues grossissaient de minute en minute ; tout annonçait une grande tempête. Je me dirigeais vers la maison de Julie, lorsqu'un matelot, revenant de la pointe, me dit que l'on signalait, par le travers du plateau de la Recherche, un navire qui paraissait déjà s'affaler à la côte ; que c'était un grand brick de plus de cent cinquante tonneaux ; qu'il avait l'air de gouverner encore un peu, mais que si le vent ne mollissait pas, il serait jeté sur les brisants, bien avant la nuit, sans qu'il fût possible de lui porter secours. — C'est le Saint-Gildas ! m'écriai-je ; c'est Jean, c'est mon mari ! Mon Dieu ! mon Dieu, ayez pitié de nous !

Le matelot, voyant mon état de souffrance, essaya de m'empêcher d'aller plus loin, en m'assurant que ce ne pouvait être le Saint-Gildas. Je ne le croyais pas, j'aurais voulu courir et je n'avançais qu'avec beaucoup de peine sur le sable. Le marin me suivait et m'aidait parfois à lutter contre la pluie et l'ouragan. Il était près de trois heures, quand nous arrivâmes à la pointe, où quelques pêcheurs nous avaient précédés. À mon arrivée, ils firent silence et, lorsqu'après avoir jeté les yeux sur la mer, je m'écriai : — C'est le Saint-Gildas, je le reconnais ! Est-il en perdi-

tion ? Répondez-moi, pour l'amour de Dieu ! — Personne n'osa mentir pour me rassurer.

Que vous dire, monsieur, pour achever ce tableau de ma douleur ? Pendant deux heures, j'assistai à la lutte du Saint-Gildas contre une mer affreuse, tantôt l'apercevant, tantôt le croyant englouti, puis le voyant se relever, sans voiles, sans mâts… Deux fois les matelots, excités par mes cris, avaient mis à flot des embarcations ; les lames les avaient brisées. Il ne restait plus d'espoir… Ô Seigneur, quelle épreuve ! Vous ne voulûtes pas me la faire subir tout entière. Un coup de vent me renversa et l'on m'emporta sans connaissance.

Trois jours après, ma petite Janic vint au monde et je demeurai deux semaines entre la vie et la mort. Au bout de ce temps, je connus toute l'étendue de mes malheurs : le Saint-Gildas avait péri, corps et biens, sauf un seul homme. Jean, sur le point de se sauver à la nage, avait disparu tout à coup auprès des grands rochers de la pointe, et celui qui se sauva fut le second du navire, Claude Mizan.

Hélas ! l'histoire de Claude et de Julie est plus triste encore que la nôtre : ils sont morts tous les deux : lui, soupçonné, méprisé, accablé de remords ; elle, folle ! Et moi, du moins, je vis pour ma fille, j'ai conservé la résignation et je puis prier pour eux…

Le retour de Claude ne parut pas diminuer, comme on devait l'espérer, l'étrange faiblesse de corps et d'esprit de sa pauvre femme. Cependant elle me voyait encore avec plaisir, et les pleurs que nous répandions ensemble, calmaient ses peines secrètes et les miennes. Mais peu à peu mes visites auprès de Julie durent être plus rares, à mon grand regret ; Mizan, que troublait ma pré-

sence, finit par me faire comprendre que ma vue lui était insupportable.

Ce fut surtout un an après le naufrage que tout devint extraordinaire dans la maison blanche. La perte du Saint-Gildas m'avait réduite à la misère ; je n'avais et je n'ai pour vivre qu'un modique secours de la Caisse de la Marine. Mizan, au contraire, acheta quelques terres autour de sa maison. Il était relativement riche et l'on prétendait (dois-je le répéter ?) qu'il avait dû trouver un trésor..., dans la cabine du Saint-Gildas.

Du vivant de ce misérable, je n'en sus, je n'en voulus jamais savoir davantage. Il devenait sauvage, sombre, maladif. Sa maison était fermée à tout le monde, fermée à moi-même. On disait que, la nuit, des cris, des gémissements lugubres s'en échappaient bien souvent. J'avais la mort dans l'âme en songeant à Julie, et je ne reprenais courage qu'aux caresses de ma petite fille, si délicate, si faible, que j'osais à peine la presser sur mon sein.

Tout à coup j'appris que Mizan venait de mourir. Sa mort, je l'avoue, ne me causa ni surprise, ni chagrin. Je sentais d'instinct qu'il était l'auteur de ma ruine, et ce ne fut pas sans peine que je retournai à sa demeure, pour assister sa veuve infortunée. Oh ! pourquoi Dieu me permit-il de franchir ce seuil de désolation ! J'aurais versé, toute ma vie, des larmes moins amères, et le souvenir des derniers moments de mon mari eût été moins déchirant pour mon cœur !

Je me rendis seule, un soir, à la maison de Julie. Dieu ! dans quel état je la retrouvai ! Elle était assise sur sa couche. La vieille femme, dont j'ai parlé, Catherine, filait dans un coin obscur. La malade, pâle et amaigrie, murmurait, joignait les mains, priait et

gémissait tour à tour. Elle ne me reconnut pas, sans doute, car, s'adressant à des ombres invisibles, et au milieu des discours les plus incohérents, elle disait : — Claude, Claude, rends-lui son argent ! — Puis elle ajoutait en se débattant : — À moi, Claude, sauve ton capitaine ! à moi, je vais périr !...

La vieille femme vint auprès du lit pour arranger les couvertures et supplia Julie de garder le silence. — Elle est tout à fait folle à présent, je le crains, me dit Catherine ; mais cela ne peut durer longtemps, dans l'état où elle se trouve. Ces accès ont commencé presque subitement, la veille de la mort de son mari. Il était au plus mal ; alors j'ai entendu l'homme appeler doucement, par son nom, la pauvre créature, qui grelottait auprès du foyer. Cela m'a bien étonnée, car il ne pouvait guère la souffrir depuis son retour. Elle a eu de la peine à se rendre auprès de lui, et Claude s'est mis à parler tout bas... Tout d'un coup, Jésus ! Julie a poussé un grand cri et elle est tombée à la renverse. Je l'ai portée dans son lit, de l'autre côté ; et, depuis, elle divague à faire trembler.

Ah ! quelles angoisses je ressentais à de tels récits ! Les plaintes de Julie-Marie me navraient ; ses paroles étranges et revenant toujours à la même idée me faisaient frémir, tant je redoutais d'en saisir le sens mystérieux.

Une autre fois, comme sa gardienne venait de sortir, Julie, sans me reconnaître, s'écria en me voyant approcher : — Je sais tout ! Claude me l'a révélé avant de mourir. Je vais te le confier, Catherine ; tu ne nous trahiras pas ; et puis, je compte lui rendre son argent... Le Saint-Gildas, tu sais bien ? s'est perdu le jour du vendredi saint. Claude et Jean se sont jetés à la mer pour se sauver, mais le capitaine...

Àces mots, j'essayai d'interrompre cette confidence qui ne me promettait que d'affreuses révélations. Ce fut en vain ; ma malheureuse amie me tenait le bras fortement serré et je ne pus ni m'éloigner, ni la réduire au silence. Elle continua ainsi : — Le capitaine avait attaché autour de ses reins une ceinture pleine d'or et d'argent, dont le poids le fatiguait beaucoup. Alors, se sentant couler à fond, il dit à Claude : — À moi ! je vais périr ; tiens, prends ma ceinture... sauve ton capitaine !... Oh ! Claude a été bien coupable !... Ensuite... Je ne me souviens plus... Je souffre encore davantage... Rends-lui son argent, Catherine... Laisse-moi en repos.

Ainsi ont été dissipés les doutes que je conservais encore ; j'ai tout appris, — du moins je l'espère, — et Dieu veuille que Mizan, s'il était en état de sauver son patron, ne lui ait pas refusé son aide, au dernier moment ! Oh ! non, non ! son crime est assez grand, sans y ajouter. Seigneur, faites-lui miséricorde !...

Un mois plus tard, à peine, la pauvre Julie est trépassée entre mes bras. À son dernier soupir, on eût dit que sa piété lui rendait quelque raison, car elle répétait attentivement les prières du prêtre qui l'assistait ; pourtant, elle délirait de temps à autre et murmurait tout bas à mon oreille : — Rends-lui son argent ; Claude, rends-lui son argent !

Notre argent, que m'importe ! Il est passé dans les mains de leurs héritiers. Ah ! qu'ils le gardent, ce fatal argent, puisqu'il ne saurait me rendre mon mari !...

La veuve du capitaine a cessé de parler pour essuyer ses larmes ; puis, voyant revenir l'innocente Janic, les mains pleines de coquillages, et presque joyeuse malgré son air de mélancolie,

elle est allée au-devant de la petite fille et s'est éloignée rapidement du côté des ruines du vieux château.

Ravage ou le Garde-chasse du diable

CONTE

Il y avait autrefois, non loin du bourg de Sion, au milieu des grands bois de Teillé, un sombre manoir où vivait un seigneur redouté dans tout le pays. Il ne s'était pas marié, et ce n'est pas étonnant, car le sire de Teillé était aussi laid que méchant : grand, maigre, toujours aviné, le farouche châtelain n'avait qu'une idée, la chasse ; qu'une passion, le vin.

Pourtant le garde du bois de Florange, un vieux rude qui m'a raconté cette histoire, assurait que messire Robert de Teillé, dans sa jeunesse, avait eu velléité de prendre femme, et qu'un jour ayant habillé l'un de ses valets en Bazvalan, comme disent les Bas-Bretons, il était allé frapper à la porte du château de Derval où il y avait fille à marier. Par malheur, on avait oublié, dans l'antichambre où le sire attendait, une bouteille d'eau-de-vie, laquelle étant tombée sous sa patte, avait été promptement mise à sec ; si bien que, quand on ouvrit la porte du salon pour le recevoir, Robert alla tomber, tout de son long, aux pieds de la demoiselle épouvantée, sur le coin d'un tabouret où il laissa un de ses yeux.... Après une telle aventure, notre doux sire, pestant contre toutes les jupes de Bretagne, avait juré de ne plus épouser que.... les bouteilles de sa cave.

En outre, le seigneur de Teillé était très-jaloux de ses droits de chasse et faisait faire bonne garde sur ses domaines. Aucun de ses nombreux gardes ne réussissait à préserver son gibier au gré de sa fantaisie. Voilà qu'un soir, ayant appris qu'un cerf avait été tué dans l'un de ses bois, il se rendit furieux chez le garde soupçonné de négligence, et lui ordonna de déguerpir à l'instant. Il faut vous dire franchement que, selon son habitude, le sire avait la tête un peu allumée et les jambes tremblantes, et que son œil unique avait l'air d'un charbon ardent. Cet homme-là devait être cousin-germain du diable lui-même, et ce n'est pas impossible, vu la fin de mon histoire. Or donc, il ordonna au garde délinquant de filer sans retard.

— À moins d'être le diable en personne, répondit le malheureux, il est impossible de protéger tous vos cerfs et chevreuils contre tant de maudits braconniers.

— Par l'enfer, s'écria le sire, pour sauver mon gibier de ces malandrins, je prendrais volontiers Satan à mon service.

— Dieu nous protége ! murmura le pauvre homme, puis il s'éloigna, en se signant, de la maison forestière où le châtelain resta seul absorbé dans ses méchantes réflexions.

Au même instant, la porte s'ouvrit d'elle-même en grinçant sur ses gonds rouillés. On entendit au loin, sous la voûte de la forêt, le son terrible d'un cor qui sonnait une fanfare inconnue.... Le sire de Teillé, frissonna malgré lui, et un coup de vent ayant éteint la lampe, Robert le borgne s'écria :

— Qui donc ose chasser dans mes bois à pareille heure ?

Alors une lueur rouge éclaira les murs de la maison, avec un bruit de ferraille pas trop rassurant, et une odeur de brûlé qui devait venir d'une cheminée où les damnés font de la suie, comme disait le vieux Florange, qui était un maître pour en conter… et Robert le borgne, dont le petit œil flambait, vit entrer un grand chasseur, aussi long et aussi maigre que lui, et si décharné que ses os jouaient de la crécelle en remuant ; et puis il avait un bonnet rouge fumant et un pourpoint noir percé à jour, si bien qu'on voyait, par les trous, sa chair rouge comme braise. De larges guêtres de peau de sanglier cachaient ses pieds énormes. Il portait sur l'épaule une carabine de quatre aunes de long et un cor dont le pavillon ressemblait à la gueule ouverte d'un dragon. Ah ! c'était un crâne chasseur, et bien d'autres auraient filé ou renoncé à l'aventure en demandant grâce ; mais Robert le borgne était un fier luron, et, dès qu'il eut aperçu la figure écarlate du grand squelette, il alla le regarder sous le nez, afin de le mieux dévisager, et se mit à éclater de rire.

— Par la mort bleue, s'écria-t-il, en voilà un qui me ressemble. Que veux-tu, mon joli garçon ?

— Ce que je veux, dit l'autre d'une voix à casser les vitres, je veux la place de garde que tu as offerte au diable, si j'ai bien entendu de là-bas ?

— Ah ! ah ! tu es donc Belzébuth ou son fils ?

— Je n'ai pas tout à fait cet honneur, mais on me nomme Ravage, et je suis garde des forêts de l'enfer.

— Diable, dit le sire Robert, à ce titre tu me plais infiniment. Et quel gibier avez-vous donc dans vos bois infernaux ?

— De toutes sortes : nous avons des daims, des antilopes, des cerfs, errant autour de pâturages semés d'herbes brûlantes. Ces animaux sont si maigres qu'on voit le jour, ou plutôt le feu, à travers leurs os. C'étaient des lâches, des vaniteux, des présomptueux sur la terre. Nous avons des renards, des chacals décharnés, condamnés à guetter sans fin des proies insaisissables. Ce furent des fourbes, des envieux dans votre monde pervers. Nous avons encore des loups affamés, des tigres altérés, des lions à la crinière de flammes ; tous privés d'ongles et de dents, et condamnés à mourir de faim pendant l'éternité. C'étaient autrefois des hommes avides, cruels et orgueilleux. Nous avons de plus....

— Assez ! assez ! maître démon, interrompit le sire de Teillé. Je vois que vous possédez là-bas vrai gibier d'enfer. Satan, ton maître, est donc un chasseur distingué ?

— Mais un peu, messire, reprit le garde infernal. Eh ! ne l'as-tu jamais rencontré dans tes courses ?

— Jamais, je pense, dit Robert, qui commençait à regarder le hideux compère avec une certaine inquiétude, effet de sa conscience bourrelée.

— Jamais ! tu te trompes, s'écria le suppôt de l'enfer en agitant ses ferrailles et ses os : ainsi, dans tes jours de colère, d'injustice, de rapine, c'est mon maître qui t'accompagne et qui excite lui-même la meute de tes passions. Il court, il combat, il chasse avec toi. Il est ton guide, ton génie, ta monture. Tu ne le vois pas, mais tu presses sa main, tu respires son haleine.... Ah ! c'est un habile veneur que mon maître !!! Mais ce n'est point là ce qui m'amène ici : je suis venu à ton appel pour garder tes domaines, et cela à une condition....

— Voyons, laquelle ?

— C'est que mon maître aura l'âme de tous les braconniers et maraudeurs que je prendrai en état de péché mortel, et qui seront pendus sans rémission… Et de plus….

— Achève, par la mort, achève !

— La tienne… qui, du reste, lui appartient déjà aux trois quarts.

— Oh ! oh ! voilà qui me semble un peu dur, double fripon, mon ami…. Est-ce que tu ne pourrais en rabattre ?

— Franchement, c'est difficile…. Pourtant je suis bon diable. Donc, si j'avais un jour la griffe assez malheureuse (que Satan m'en préserve) ! pour arrêter un juste, pris chassant en fraude ou volant ton bois, alors j'aurais perdu la partie.

— C'est toujours une chance, dit Robert le borgne en débouchant une bouteille. J'accepte et buvons un coup, car j'ai une soif….

— De damné, hurla le nouveau garde qui exécuta une pirouette et brisa son verre contre le mur…

Au même instant, une fanfare sonnée par tous les piqueux de l'enfer, joua une gavotte à tout rompre. L'homme rouge saisit Robert le borgne par la main, et voilà que tous les deux se mirent à danser une ronde en mesure, avec une chaîne de plus de cent démons qui tournaient autour d'eux comme la roue d'un moulin.

— Allons, plus fort, plus fort, seigneur borgne, criait le grand Ravage ! En enfer, on danse mieux que cela. Allons, saute pour ta convoitise, saute pour ton orgueil : hop ! hop ! Bravo ! saute pour

ta gourmandise, saute pour ton ivresse, hop ! hop ! ah ! tu as encore du jarret pour ton âge....

Et il fallait voir le démon rire à se tordre et Robert le borgne faire des contorsions et des sauts à se rompre le cou ; si bien qu'à bout de forces il tomba raide sur le dos, et une meute de démons lui passa, en trépignant, sur la poitrine....

Voilà donc Ravage installé garde en chef des domaines du sire de Teillé.... Hélas ! mes amis, que de gens en ce monde qui font comme lui et qui livrent le domaine de leur conscience à la garde de l'esprit du mal ; que de gens qui courent à l'appel de ses fanfares et qui ne songent qu'à chasser le gibier du diable. Hein, camarades ! faites-y attention ; amorcez bien, ne ratez pas, car le chasseur rouge vous guette et son fusil ne rate jamais, jamais...

Cela dura longtemps, trop longtemps au manoir de Teillé. Le nouveau garde faisait ample moisson de braconniers ou voleurs, tous pécheurs endurcis ou imprudents, lesquels étaient pendus sans rémission, et Ravage empochait leurs méchantes âmes qu'il jetait dans la gueule du four dont le boulanger s'appelle Satan. La besogne allait bien, trop bien pour lui, comme vous voyez.

Pourtant Robert le borgne commençait à s'effrayer de tant de pendaisons ; il s'enivrait moins souvent ; mais l'inquiétude de tomber lui-même dans les griffes du diable le rendait encore plus morne et plus sombre qu'autrefois. Franchement, il faisait peur à voir et se serait peut-être corrigé de son amour du vin, si chaque soir Ravage, en lui rendant compte de ses captures, ne lui avait versé à boire après son souper.

Le temps passait et l'affreux garde n'avait pas fait la moindre erreur ; pas le moindre juste, pas le plus simple maraudeur, un

peu repentant, ne lui était tombé sous la main. Comment faire ?

Enfin, un soir d'hiver que le châtelain réfléchissait avant l'arrivée du maudit limier, un vieux pauvre, nommé Job, vint demander l'aumône au château. Les valets commencèrent par le chasser à coups de fouet, mais Robert le fit rappeler et amener devant lui, dans la grande salle. Job eut une peur épouvantable en se trouvant seul avec cet affreux borgne qu'il prit pour le terrible garde de la forêt, vu leur ressemblance.

— Je n'ai jamais volé de bois, s'écria-t-il, ayez pitié de moi.

— C'est justement, reprit le sire, parce que tu n'as pas volé que je vais te faire pendre : tu es trop honnête pour un pauvre ; allons, je vais préparer ta potence, ainsi repens-toi !

— Me repentir, dit Job ; de quoi faut-il me repentir ?

— Eh ! par la mort ! c'est de ne pas avoir volé.

— De ne pas avoir volé ; murmura Job en tombant à genoux ! Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Je veux que tu voles mon bois, imbécile ; je suis le maître apparemment ; je t'y autorise, je te l'ordonne ; et si ce soir même en t'en allant tu ne me voles pas un beau fagot de bon bois, demain tu seras pendu.

— Pendu, répéta Job, pendu si je ne vole pas son bois !

Là-dessus Robert le borgne le poussa à la porte en lui faisant un signe terrible comme celui de serrer une corde autour du cou.

Franchement, comme disait le brave Florange, c'était un peu dur d'être pendu, parce qu'on n'était pas voleur. Voilà qui ne s'est

peut-être jamais vu.

N'importe, une demi-heure après, Job, arrivé dans la forêt, se dit naturellement que, puisque le maître l'avait autorisé, ce ne serait plus voler que de prendre un fagot dont il avait d'ailleurs grand besoin. Le voilà donc à l'ouvrage.

— Halte-là, maraudeur ! cria tout à coup une voix terrible. Et notre pauvre homme vit avec épouvante comme un spectre rouge se dresser devant lui. — Suis-moi au manoir, double malandrin ; au manoir, où tu seras pendu pour avoir volé du bois.

— Pendu, dit Job ahuri ! pendu si je vole ! pendu si je ne vole pas ! c'est à confondre.

Chemin faisant, le garde au toquet rouge s'aiguisait les ongles en songeant qu'il tenait une âme de plus.

Quand ils arrivèrent près du manoir, il faisait nuit noire, mais les yeux de Ravage éclairaient la route comme deux lanternes. Alors il sonna une fanfare à réveiller les morts ; des nuées de hiboux, chauves-souris et chats-huants sortirent, en criant, des trous, des créneaux et des toits pointus.

Robert le borgne arriva dans la cour en même temps, et les valets du château s'assemblèrent pour voir ce qui allait se passer.

En reconnaissant le pauvre Job, Robert éprouva un moment de joie.

— Ah ! ah ! suppôt d'enfer, s'écria-t-il, tu as perdu la partie, car le malheureux que tu as pris est le plus saint homme de la paroisse.

— Tu mens, vociféra le limier, d'ailleurs il volait du bois.

— Non pas, non pas, reprit le sire, il en prenait avec ma permission ; je la lui ai donnée ici même, il n'y a pas une heure. Te voilà pris à ton tour et tu vas être pendu. Allons, camarades, une corde, et une solide, à pendre un diable.

Pendre un diable ! et franchement voilà du nouveau, comme disait Florange, et c'eût été une fameuse affaire ; mais hélas ! on ne sait que trop sur la terre que le diable pour encore n'a pas été pendu !

La corde de la potence fut donc passée autour du cou de maître Ravage, qui allait faire sa dernière randonnée. Son corps lançait des étincelles et trois hommes des plus forts, se mirent en train de le hisser. Oui, allez donc voir ; Ravage ne bougeait pas plus qu'un poids de dix mille. Trois autres lurons et trois autres encore vinrent tirer sur la corde. Bah ! peines perdues ! la poulie grinçait, grinçait comme trente-six damnés ; la corde cassa ; tous les pendeurs roulèrent les uns sur les autres et le mal pendu se mit à ricaner tout haut, si bien que Robert le borgne entra dans une fureur abominable et qu'il cherchait déjà le pauvre Job pour le pendre bel et bien, à la place du maudit, lorsque Job tout essoufflé s'avança au pied de la potence.

D'où venait-il si agité ? Vous allez le savoir. Le pauvre Job venait de la chapelle du château, il tenait à la main une branche de buis mouillée, et aussitôt s'approchant du démon brûlant, il l'aspergea tant et tant que la fumée empêchait de rien voir. Finalement, quand la fumée se fut dissipée, à la place où l'on avait vu la potence, la corde et le garde-chasse du diable, il n'y avait plus rien, rien qu'un petit tas de cendre rouge où l'eau bénite fumait encore un peu.... Et puis, dans le lointain, sous la forêt sombre, on entendit les sons étouffés d'une fanfare infernale.

Voilà mon histoire finie, et Robert le borgne, passablement converti ou détourné, comme disait Florange, le roi des gardes bretons. Et il ajoutait encore en manière de conseil à la jeunesse :

— Chasseurs imprudents, cavaliers téméraires, je vous le dis bien franchement, craignez de rencontrer le garde-chasse du diable, le terrible Ravage, qui court souvent dans les grands bois.

La Grotte de Roch-Toul

LÉGENDE

Dans une excursion au pays de Léon, commencée au bord de la mer, du côté de Plonéour-Trez, et terminée au pied de la montagne d'Arhez, — un antiquaire et un amateur de légendes de ma connaissance passèrent toute une belle journée de la fin d'octobre à visiter le bourg de Guimiliau et ses environs. Ils examinèrent, avec l'attention qui convient à des gens de l'art, l'église gothique, le calvaire en granit qui s'élève dans le cimetière — où l'on remarque, entre autres curiosités, Katel-Kollet, Catel, la fille perdue, la pécheresse bretonne, traînée par deux démons, — et les fameux fonts baptismaux.

Le soir même, quoique le vent se fût élevé, abattant déjà sur les landes une brume humide et froide, les deux voyageurs voulurent pousser bravement jusqu'à la grotte de Roch-Toul. Le sergent d'église, vieux paysan qui sonnait depuis cinquante ans les cloches de la paroisse, consentit, non sans quelque étonnement, mêlé d'une certaine dose de terreur, à leur servir de guide au terrible souterrain.

Déjà le soleil devait approcher du sommet des collines, lorsqu'ils aperçurent l'énorme et splendide masse de Roch-Toul. Ils arrivaient par le bas de la coulée. La sombre ouverture de cette grotte de quartz, béante sur la pente rapide, les dominait d'une grande hauteur. Elle se détachait vigoureusement au milieu des roches blanches qui en forment l'édifice. En l'apercevant ainsi, on dirait le portique en ruines d'un temple de géants, dont les débris ont roulé de tous côtés, sous l'effort des âges passés.

L'aspect de ces lieux, surtout le soir, a quelque chose d'étrangement imposant, de terrible même. Aussi faut-il dire qu'à ce moment de l'expédition, bientôt nocturne, le guide, le brave bedeau, n'avançait plus qu'à l'arrière-garde.

Sans tenir aucun compte des terreurs du sergent d'église, et après avoir allumé une lanterne apportée à cet usage, les explorateurs entrèrent dans l'intérieur de la caverne.

Rien n'est plus fantastique que ce spectacle, vu la nuit, aux reflets de mille couleurs de la lumière sur les parois humides et polies des rochers.

L'antiquaire était au comble du ravissement. Son ami flairait comme une odeur de vieille légende dans ce sombre repaire. De temps à autre des oiseaux nocturnes, effarouchés par la clarté du fanal et par le bruit des pas, s'enfuyaient à tire d'ailes ou voletaient contre la voûte, au grand effroi du pauvre bedeau, qui récitait en breton les litanies de tous les saints.

Après avoir parcouru trente ou quarante pas, on se trouve arrêté au fond de la grotte. Le passage se rétrécit tout à coup, et devient tellement étroit qu'il paraît impossible de s'avancer plus loin. Nos voyageurs, satisfaits de leur expédition, s'assirent sur

des rochers roulés à terre, et reprirent la conversation avec le bedeau, qui leur fit le récit que l'on va lire.

— Je ne sais depuis combien de centaines d'années l'événement est arrivé ; mais il est arrivé, cela est certain, puisque le coq chante encore sous l'autel de saint Guy-Méliau, la veille de la Toussaint, à minuit. Oui, la chose est arrivée, à preuve que mon parrain, Jean Kastel, — que Dieu ait son âme ! — l'avait entendu dire une fois dans sa vie.

Pour lors donc, le sire de Guy-Méliau avait un fils unique, nommé Alanik. Alanik était jeune, riche et beau ; il était, de plus, vaillant autant qu'aucun autre seigneur de ce temps-là.

Il y avait à la même époque, dans la paroisse de Lampol, un seigneur avare et méchant, qui, ayant perdu son argent et ses terres en prouesses de mauvais aloi, n'avait pour toute ressource et tout bien qu'une fille, nommée Fina, belle, belle comme un pré de mai, et encore plus rusée que belle.

Je vous ai dit que Fina était le seul bien qui fût resté à son père ; voici comment : tous les jeunes seigneurs qui avaient aperçu une seule fois un des yeux bleus de la blonde fille, en devenaient épris à mourir. Le père disait à l'amoureux : « Donne-moi d'abord cinq cents écus de bel argent… Bon ! mais ce n'est pas assez, l'ami. Rapporte-moi le trésor qui est au fond de Roch-Toul, et Fina sera ta moitié de ménage. »

Et voilà le pauvre garçon, laissant au manoir de Lampol son cœur et sa bourse, de se mettre en route au clair de la lune, vu que dans le jour le trésor n'eût pas été visible, à ce qu'on disait. Il entrait dans le souterrain, à la nuit, seul, sans autres armes qu'une pelle et une torche. Que se passait-il alors ? Aucun de ces

aventuriers n'est revenu le dire… C'était un deuil général à vingt lieues à la ronde. La moitié des seigneurs du Léon avaient perdu leurs aînés dans ce souterrain de malheur, si bien que Fina commençait à avoir peur de rester toute sa vie penhérez (héritière à marier).

Un beau jour, pourtant, Alanik, qui avait aperçu Fina au pardon de Lampol, déclara au sire de Guy-Méliau qu'il mourrait de chagrin s'il ne mettait pas une bague d'or au doigt de Fina. Le bonhomme essaya de détourner son fils ; mais tout fut inutile, et il fallut bien y consentir à la fin.

Voilà donc Alanik parti pour le manoir de Lampol. Ce n'était pas chose facile que d'y entrer.

— Pan, pan. — Qui est là ? — C'est moi, Alanik.

— Alanik, un vagabond… Quai, quai ici, Polidor.

— Mais je suis Alanik de Guy-Méliau, vous savez ?

— Nous n'avons rien à démêler avec toi, Alanik de Guy-Méliau, répondit encore le tailleur, barbe rouge, jambes tortes et figure de singe, qui gardait la porte du manoir, assis sur ses talons, comme un bouledogue.

— Pourtant, je voudrais bien parler au seigneur Lampol, répliqua Alanik, un peu déconcerté.

— Détale, détale vivement, mauvais garnement ! D'ailleurs, je sais ce qui t'amène : nous n'avons pas besoin de toi au manoir. Il n'est venu ici que trop de vagabonds se moquer de ma noble maîtresse. Nous n'en voulons plus.

Il est bon de vous dire que le tailleur, Barbe-rouge, était sorcier et qu'il savait ce qu'Alanik venait chercher à Lampol ; et, comme le misérable singe mitonnait, depuis quelque temps, le projet insensé de garder Fina pour lui, — oui, ma foi, pour lui-même ! — il avait résolu d'éconduire à l'avenir tous les prétendants. Il craignait qu'à la fin quelque malin compère ne découvrît le trésor caché qu'il projetait aussi de fouiller pour son compte, dès que l'occasion lui semblerait favorable.

Mais la penhérez avait entendu les paroles courroucées du tailleur. Elle venait justement, à ce moment-là, du côté de la porte, pour voir un beau justin que le singe était en train de lui broder pour le prochain pardon de Saint-Thégonnec. Elle regarda par le petit judas du portail, et vit notre joli garçon sur le point de s'en aller. Il paraît qu'Alanik était de son goût, car elle ne fut pas longtemps à repousser Barbe-rouge dans son taudis, et à ouvrir la porte au jeune homme, qui tomba à ses genoux en lui disant : « Ma chérie. »

Inutile de conter tout ce qui s'ensuivit, si ce n'est qu'au bout de trois jours Alanik obtint la promesse de la main de Fina… s'il rapportait au papa le trésor de Roch-Toul. Fina, domptée par la douceur de son fiancé, eut beau demander à son père que cette condition fût oubliée cette fois, le vieux n'y voulut point consentir. Il fallut bien se résigner.

Mais Fina ne s'appelait pas Fina pour rien. Elle savait que le tailleur était sorcier. Maintes fois, elle avait eu recours à ses maléfices et n'ignorait pas que le singe consultait, pour deviner l'avenir et les bons endroits où trouver des louzou, un vieux coq rouge qu'il gardait en mue dans son taudis.

Elle résolut donc de s'en emparer. Un soir que Barbe-rouge avait, par ses soins, avalé un coup de trop, elle ouvrit la cage, emporta le fameux coq et conduisit son fiancé jusqu'à Roch-Toul. Alanik lâcha devant lui l'oiseau de la passion, puis, ayant dit kénavo (à revoir) à sa douce, qui avait les larmes aux yeux, il pénétra dans le souterrain. Fina s'en revint triste à la maison. Elle était bien changée depuis qu'elle avait un véritable attachement dans le cœur… La nuit passa là-dessus, puis le jour et la nuit encore…

Le surlendemain, Barbe-rouge (il avait deviné le tour) vint sournoisement dire à sa maîtresse qu'à Guy-Méliau, depuis la veille, on entendait un coq chanter sous l'autel. Fina se vit dans l'obligation d'écouter les propos du compère et de lui parler bellement, afin d'en tirer quelque chose.

Barbe-rouge lui apprit qu'Alanik s'était perdu dans la caverne, parce qu'il n'avait pas emporté un certain collier magique. Ce collier, fait d'argent et de perles fines, était en la possession du singe, mais il avait juré par les cornes du diable de ne le donner qu'à celle qui consentirait à l'épouser, lui, Barbe-rouge.

Fina sentit, au premier moment de sa fureur, une grande envie d'étrangler le misérable ; mais nous savons qu'elle avait de la ruse dans sa cervelle de femme ; aussi s'apaisa-t-elle tout à coup, et lui répondit-elle de sa plus douce voix d'oiseau trompeur :

— Ma foi, Barbe-rouge, tu es bien laid, je l'avoue, mais tu as tant d'esprit, que je serai ta femme si tu m'aides à trouver le trésor de Roch-Toul.

— Le trésor, dit l'autre, nous le trouverons, belle fille, et je mettrai un louis d'or sur chacun de tes yeux bleus, sur ta bouche

de rose aussi, et des piles, des piles dans tes mains et à tes pieds !

— C'est charmant, reprit Fina en riant, et moi, je t'appellerai Barbe-d'or… Ah ! ah ! ah !…

Elle s'en donna de rire, malgré sa colère, et le tailleur passa plus d'une heure avec elle, l'idiot, à se griser de vin et de faux amour. Le méchant dupeur, dupé à son tour, ressemblait en cela à tant de gens de ce monde, qui, même au moment de se marier, jouent (ô malheur !) jouent au fin et se trompent mutuellement.

La nuit venue, la lune levée, ils partirent pour le souterrain. Jambe-torte avait bien de la peine à suivre la maligne créature, qui marchait vite, afin de l'essouffler. C'était comique de voir ce tortik trottant après la belle fille, comme un carlin après une comtesse. Enfin, ils entrèrent dans la grotte. Le collier magique brillait à la main de Barbe-rouge, et l'on passait aisément par tous les détours. La conversation, il faut le dire, allait son train, et le singe amoureux en était déjà rendu à sa douzième déclaration, lorsque Fina lui dit :

— Tu causes fort bien, assurément, Barbe-rouge ; mais je veux une preuve, une seule preuve de ta confiance.

— Dix, si tu le désires, répliqua l'impudent coquin.

— Une seule me suffira : nous sommes promis, n'est-ce pas ? Tu peux donc me confier ce collier qui te gêne pour courir.

— Hein ! Je ne sais pas, fit Barbe-rouge, en regardant de travers.

— En ce cas, rien de fait, reprit la rusée d'un air résolu.

— Te perdre ! s'écria le tailleur consterné, non, non, par les cornes du diable !

Et il plaça le brillant collier sur le cou blanc de la jeune fille.

— Merci, lui dit-elle… Maintenant, voici un passage très-étroit ; passe le premier, pour me montrer la route… Sois tranquille, je saurai bien t'éclairer… Allons, passe, je le veux.

Le passage, en effet, devenait très-dangereux : il fallait descendre des marches inégales, et une bonne lumière n'était pas de trop. Barbe-rouge s'avança en hésitant. Alors Fina porta les mains à son cou, afin d'intercepter les rayons du collier magique. La grotte devint à l'instant noire comme une tombe, si bien que le tailleur trébucha sur les pierres et roula, au bas de la pente, dans le fond d'un trou plein d'eau.

— À l'aide, à l'aide, criait le misérable, je me noie !

— Rends-moi mon fiancé, disait Fina, en éclairant la caverne ; rends-moi Alanik.

— Malheur ! Elle m'a trahi… À l'aide ! Je meurs !

— Rends-moi mon fiancé ! te dis-je.

— Par pitié, tends-moi la main ! criait encore Barbe-rouge ; nous le retrouverons, car j'entends la voix de mon coq.

— Dis-moi où est Alanik ; tu dois le savoir, traître.

— Il est…, il est là, derrière ces rochers…

— Est-il vivant encore ?

— Il est pâle comme trépas… J'étouffe… Hâte-toi de nous secourir… Moi d'abord.

Fina, au comble de l'angoisse, s'élança dans le passage difficile. Elle resta sourde, vous le pensez bien, aux derniers cris de Barbe-rouge, qui râlait en buvant de l'eau ; et, tournant de tous les côtés les rayons du collier magique, elle découvrit bientôt celui qu'elle cherchait. Alanik, pâle et couvert de sang, était étendu sur la terre. La vue de Fina le ranima un peu. La jeune fille lui donna à boire une liqueur qu'elle avait apportée, et pansa les blessures qu'il s'était faites en tombant sur les pierres…

Si vous voulez apprendre la fin de l'histoire, vous saurez que les fiancés réussirent, après bien des peines, à sortir du souterrain. Par exemple, ils y laissèrent trois choses : le trésor, le coq enchanté et le sorcier mort… Trois choses assez méprisables, comme tous les biens et les intrigues de la terre, et qui s'y trouvent encore, à ce qu'on dit.

Ces choses, on ne vient plus les chercher ici ; mais, hélas ! que de gens, en ce monde, qui convoitent d'autres trésors, par des sentiers tout aussi ténébreux !

Alanik et Fina vécurent-ils heureux ?… On le dit du moins. Le père avare, n'étant plus détourné par les mauvais conseils de Barbe-rouge, fut apaisé au moyen d'une belle poignée d'or, et les noces se firent à Lampol. Vous avez vu, dans l'église, de beaux fonts baptismaux… Ce fut Alanik qui les fit construire pour le baptême de son premier-né.

Les Poires d'or

RÉCIT DU SONNEUR DE BINIOU

Il y avait une fois entre Daoulaz et Logona, un Roi, un petit Roi, je pense, car il n'avait pour tout royaume qu'une métairie que les Julots de Saint-Thégonnec traiteraient de tiégez-dister, ou ferme aride ; ceux de Vannes diraient eunn dachen-fall, c'est-à-dire, une mauvaise place ; et ceux de la Cornouaille l'eussent appelée sans façon douar-lapinet, une terre à lapins.

Mais n'importe. Il faut vous dire, sans quoi vous diriez que mon Roi n'était bon qu'à porter le sac des chercheurs de pain, il faut vous dire qu'il avait en outre un petit courtil, et que dans ce courtil il y avait un beau poirier : un poirier qui, tous les ans, rapportait trois belles poires ; et c'était là toute la fortune du Roi... quand il pouvait les cueillir, ce qui n'arrivait pas souvent. — Trois poires ! ce n'est certes pas une fortune par le temps qui court ; mais attendez un peu, et vous en saurez là-dessus tout autant que moi, sonneur de Logona.

Or, notre Roitelet avait encore en plus toute une nichée d'enfants : deux garçons et une demi-douzaine de filles. Seigneur Dieu, le pauvre homme !... C'était en vérité un joli compte. Et quand on pense qu'il fallait nourrir tout cela, et doter peut-être six filles avec deux ou trois poires ; ah ! il y a bien de quoi faire frémir un père de famille !

N'importe, le Roi aux Poires ne frémissait pas, surtout en l'année cherche bien, époque où il régnait, comme vous savez, si vous connaissez l'histoire. Il se trouvait même fort à l'aise, car, en cette année de grâce-là, le bon Dieu lui avait permis pour la première

fois, depuis trente ans peut-être, de récolter un morceau d'une poire tombée à terre, on ne sait comment. Oui, il nourrissait toute sa maisonnée avec son morceau de poire. Cela semble vous étonner, c'est bien vrai pourtant, car, nous autres conteurs bretons, nous disons toujours la vérité.

Écoutez bien : en juillet, les poires, grosses comme des melons, étaient d'argent, mais en août, elles ressemblaient à des citrouilles et elles étaient d'or !

Le tout était de les cueillir à point : or notre pauvre Roi n'y arrivait jamais. S'il avait su se contenter de ses poires d'argent, nul doute qu'il n'y fût parvenu ; mais l'avarice et l'ambition, ces deux lèpres du monde, le poussaient toujours à reculer.

En regardant ses poires d'argent, il se disait : Encore une semaine et elles seront d'or ; et il attendait si bien que les poires disparaissaient une à une.

Enfin, quand garçons et filles furent en âge, l'aîné qui s'appelait Yann, dit au cadet que l'on nommait Claudik : « Si tu veux, nous chiperons les poires et nous filerons avec ? »

Il faut vous dire que Yann était un coquin fainéant qui déjà avait eu plus d'une affaire avec les gendarmes de ce temps-là ; tandis que Claudik était un bon fils, joueur de biniou de son état, et joli garçon par-dessus le marché.

— Non pas, répondit Claudik, non pas, car les poires sont à mon père et à mes sœurs.

— Alors, je veux qu'on fasse le partage, et moi je veux une poire pour moi tout seul ; pour ma soif, ce n'est pas trop, et je me

charge de garder le poirier, si bien que les voleurs n'y viendront pas.

— Oh ! tu as tort, reprit Claudik, cela fera de la peine à notre père ; et il vaut mieux être pauvre que de faire une mauvaise action.

— Comme tu voudras : moi, je vais lui demander ma part.

Yann fit comme il avait dit et, malgré son chagrin, le vieux Roi consentit à faire le partage : la poire du nord à l'aîné ; celle du sud à Claudik et celle du milieu à partager entre les filles, dont, par bonheur, cinq voulaient déjà entrer en religion, dès que le bon Dieu aurait permis de les doter.

On était alors à la fin de juillet, et les poires d'argent prenaient déjà une teinte d'or magnifique. Yann se mit à monter la garde. Pendant deux jours tout alla bien, mais le troisième il prit une chopine de vin de feu pour se tenir éveillé, et le lendemain on le trouva ronflant sous le poirier, qui n'avait plus que deux poires : celle du milieu avait disparu. Et voilà nos filles encore sans dot pour une année au moins.

— Ça m'est égal, dit l'ivrogne en s'éveillant, la mienne y est encore. Ce soir, je veillerai mieux.

En effet, ce soir-là et le suivant, il veilla pour de bon avec son fusil chargé, et rien ne bougea. Mais la troisième nuit, comme il faisait une chaleur affreuse, Yann se crut permis d'avaler cinq ou six chopines de cidre, et quand il s'éveilla le matin, la poire du Nord s'en était allée rejoindre celle du milieu.

Qui jura bien et fort ? Ce fut Jean-le-Mauvais. Il s'emporta contre son père, battit trois ou quatre de ses sœurs qui voulaient

le sermonner et chercha querelle à son frère qui ne l'apaisa qu'en lui offrant la moitié de sa poire.

— À mon tour de monter la garde, dit alors Claudik, en s'armant d'un grand sabre qu'il aiguisa comme un rasoir. Et là-dessus, il alla se poster contre le gros tronc du poirier. Alors il commença par jouer un petit air de biniou pour se donner du cœur.

Jusqu'à minuit rien ne parut… Mais, quand le dernier coup de minuit eut sonné dans la tour de Daoulaz, voilà que… Et, à ce propos, il est bon de vous dire que minuit sonnait tout seul dans la tour du couvent où il n'y avait plus d'horloge, depuis que le Sire du Faou avait tué deux moines d'un coup d'épée !

Enfin, au douzième son qui tintait comme un glas, un hibou perché dans le poirier, s'envola en poussant des cris. Claudik regarda aussitôt et aperçut quoi ? Un bras long, long, qui s'allongeait entre les feuilles et une main énorme qui s'ouvrait déjà pour saisir la poire d'or… Holà ! qui va là ? Et un grand coup de sabre, et voilà la main énorme de tomber, et la poire d'or de rouler à terre dans une mare de sang… Puis un grand cri, un hurlement à faire sombrer des vaisseaux, un soupir pareil à un coup de vent et puis… rien du tout.

Claudik commença par ramasser sa poire d'or, l'essuya proprement et la fourra dans sa grande poche. Mais que faire de cette main de géant, coupée au poignet, et dont les grands doigts remuaient encore !!! Seigneur Dieu !… Il eut d'abord l'idée d'aller jeter la main dans la mer que l'on voyait de là ; mais il songea que cette main devait appartenir à quelqu'un, et qu'une main si grande devait être la propriété de quelque géant bien riche et bien puissant, quoique voleur, lequel ne serait peut-être pas fâ-

ché de ravoir sa main, surtout s'il était possible de la raccommoder. Or, le sonneur de biniou, en courant les pardons, avait entendu dire qu'au delà de Plougastel, sur la rade de Brest, demeurait un sorcier qui savait arranger les bras, les nez et les mains des statues de Kersanton ; et, comme Claudik était fort rusé, il pensa que ce sorcier arrangerait, tout aussi bien, une main coupée, vu qu'il vendait des Louzou pour toute espèce d'infirmités. Il allait même se mettre en route pour Plougastel, quand Yann, que les hurlements avaient réveillé, arriva dans le courtil.

— Qu'y a-t-il de nouveau par ici, dit-il à son frère ? J'ai senti le sang frais, je crois ?

— Peut-être, répondit Claudik, en lui montrant la main sanglante.

— Et la poire, où est-elle ? dit Yann en roulant des yeux verts.

— La voici, mon frère ; et nous en ferons quatre parts : une pour le père, une pour les sœurs, une pour toi, et la dernière…

— Un quart, c'est bien peu pour ma soif, interrompit le mauvais garnement : au surplus nous verrons. Et la main, que vas-tu en faire ?

— Chercher son maître et la lui rendre, car je ne veux pas garder le bien d'autrui. En attendant, je vais la frotter avec de bons Louzou et la mettre dans mon sac pour la conserver fraîche.

Claudik fit comme il avait dit ; mais Claudik, qui avait de l'esprit, fit encore autre chose : la lune venait de se lever et notre garçon se mit tout de suite en campagne, — avec la main coupée dans son sac, afin de trouver la piste du voleur de poires. Pendant plus d'une lieue, ce ne fut pas très-difficile, sur les landes et les

collines, où il suivait une traînée de sang ; mais à mesure qu'il approchait de la forêt du Kranou, les traces devenaient moins visibles et enfin elles cessèrent tout à fait.

— C'est égal, se dit Claudik en revenant, on dit qu'un géant demeure au milieu de la forêt ; ce doit être mon homme. Il est vrai qu'il ne fait pas bon y aller, car il passe pour un ogre affamé. N'importe, quand je lui rapporterai sa main, avec de bon onguent pour la recoller, il n'y aura aucun danger pour le reboutou. Oh ! non, pour sûr !!

Le lendemain, vers midi, Claudik s'en revenait de Plougastel, un peu essoufflé, à cause de la main énorme qu'il portait, comme vous savez, dans son sac à biniou. Il était bien content d'une recette que le sorcier lui avait donnée, immanquable pour souder les pierres et les os. Alors, il rencontra son frère sur la place de Daoulaz. Yann allait déjà de travers. Il y avait foule sur la place, et la trompe sonnait aux quatre coins de la ville. Ensuite, quand tout le monde fut rassemblé, le crieur publia que le Roi-géant de la forêt donnerait Fleur-du-Kranou, sa fille, en mariage à celui qui le guérirait d'une grande blessure attrapée à la guerre.

— Ou bien à voler des poires, murmura le sonneur en secouant son sac.

— Moi j'y vais tout de suite, dit Jean : je veux guérir le monarque et avoir Fleur-du-Kranou en mariage.

— Réfléchis avant de partir, mon frère ; songe que c'est un ogre qui mange les chrétiens, et que…

— Ça m'est bien égal à moi, cria le garnement ; je n'ai peur de rien : ainsi qu'on me laisse passer.

Yann alla-t-il au manoir du Kranou ? On ne le sait pas encore : toujours est-il que trois jours se passèrent sans qu'on le revît à la maison. Inquiet de son frère et impatient de tenter l'aventure pour son compte, Claudik, avec son sac et la main coupée sur son dos, partit pour le château de la forêt. Quand il eut franchi les taillis, à l'entrée des futaies noires, il se trouva en face d'un fossé profond et d'une grande barrière en fer. À côté il y avait une petite maison, et une petite vieille qui filait sur le seuil.

— Holà, madame, cria Claudik, madame la comtesse de la Porte, ouvrez vite, s'il vous plaît, car j'ai une commission pressée pour votre maître.

— Vraiment, mon joli garçon, dit la portière, flattée d'avoir été appelée comtesse.

On est toujours sensible à cela.

— Sans doute, reprit Claudik encouragé, et j'ai là dans mon sac un objet précieux qui lui a appartenu.

— Je ne dis pas non, mon petit ; mais tu m'intéresses et je t'engage à te sauver, car ceux qui franchissent cette barrière de malheur, n'y repassent jamais.

— Eh bien, Madame, je veux entrer tout de même, parce que j'ai un remède pour guérir le roi et que je veux épouser sa fille, bien entendu.

— Épouser sa fille, malheureux pécheur ! mais depuis quatre jours il est venu ici un tas de gens, avec des chirurgiens de tous pays, dans le dessein de guérir le roi et d'obtenir la Fleur-du-Kranou : et pas un n'est revenu.

— Pas un, Seigneur Dieu !!

— Non, non, mon pauvre ami, car, depuis qu'il est malade, le roi a un tel appétit, qu'il ne donne pas le temps de le soigner ; et je puis bien te le dire entre nous, il avale.... il avale les futurs gendres les uns après les autres, si bien que Fleur-du-Kranou s'étiole et court grand risque de rester fille.

— C'est ce que nous verrons, dit le malin sonneur, et je vous prie de m'ouvrir, s'il vous plaît.

— Comme tu voudras, mon garçon : entre donc, lui dit la petite vieille, en ouvrant la barrière. Et Claudik entra, toujours avec l'énorme main dans son sac. La vieille, curieuse comme toutes les portières, lui demanda ce qu'il portait ainsi sur le dos. Le rusé répondit que c'étaient des remèdes, un biniou et un beau justin brodé qui serait pour elle, s'il revenait sain et sauf de son expédition.

La vieille attendrie lui dit alors tout bas :

— Écoute, mon joli sonneur, quand tu arriveras au défilé des grands rochers, tu verras une belle avenue, et à côté un sentier étroit, plein de ronces et de pierres. Prends ce sentier, tu t'en trouveras bien. Il te conduira derrière le manoir. Alors joue en douceur un petit jabadao à la mode de Guingamp. La princesse qui aime la danse et les jolis garçons, arrivera tout de suite. Tu lui feras faire un tour de gavotte, et tes affaires n'en iront pas plus mal.

Là-dessus elle rentra dans sa hutte et laissa Claudik libre de s'avancer dans la forêt qui devenait de plus en plus sombre. Il passa tout près de grands précipices où coulaient des torrents qui

avaient l'air de lui crier : Gare ! gare !! Puis le vent, qui pleurait dans les sapins, lui disait : Qui passe, trépasse !....

C'était à faire frémir, mais Claudik était brave et s'avançait toujours ; il lui semblait même que la main énorme remuait dans le sac pour le pousser en avant.

Enfin, il arriva ainsi au défilé que lui avait annoncé la vieille : il vit la grande avenue et se disposait à prendre le petit chemin à côté, lorsqu'il remarqua des ombres étranges que le vent balançait sous les arbres. Alors il regarda par-dessus le talus, et que vit-il, Seigneur Dieu ?... Il vit des corps humains pendus par les pieds à des branches d'ormeaux, et tout près de la barrière, il y avait encore deux branches ployées et munies de grands lacs tendus sur le passage de ceux qui entraient.

— Mon frère est peut-être dans cette compagnie, se dit le pauvre garçon en se signant ; et il se mit à gravir le petit chemin entre les rochers.

Bientôt il aperçut, au milieu des arbres, les grosses tours du manoir. Il s'avança du côté où l'on ne voyait que deux ou trois lucarnes et, s'arrêtant sous la première, il tira son biniou et se mit à sonner doucement un jabadao à la mode de Guingamp. Aussitôt la lucarne s'ouvrit : une dame belle comme l'aurore se pencha, lui dit : « Me voilà ! » et descendit dans la prairie où se trouvait Claudik. Claudik n'y comprenait rien, mais naturellement il la laissa faire. La dame le prit par le bras gauche et voilà notre beau sonneur, toujours chargé de la main énorme, dansant la gavotte avec Fleur-du-Kranou ; aussi fut-il bientôt fatigué et, s'étant arrêté à bout de forces, il demanda à la princesse de le présenter au Roi.

— En ce cas, dansons au moins le bal, dit-elle en considérant son jeune cavalier, car après avoir vu mon père, vous ne pourrez danser de votre vie.

— Oh ! que si, répliqua Claudik : j'ai là dans mon sac de quoi me tirer de presse. Je veux guérir votre père et vous épouser ensuite, si vous y consentez, Madame.

— Je le voudrais bien, dit la princesse en baissant ses beaux yeux, mais il y en a tant, hélas ! qui sont venus et cependant…

— Vous êtes encore à marier, par bonheur pour moi, continua le galant ; mais ne craignez rien ; menez-moi seulement devant le Roi et vous verrez.

La princesse lui dit alors de la suivre sans parler et de tirer ses galoches. Ils passèrent ainsi par des enfilades de salles superbes, pavées de marbre et d'argent, gardées par des dragons, des lions et des léopards. Tout autour, sur des bahuts sculptés, on voyait, par douzaines, des poires étincelantes, que Claudik reconnut aisément. Les salles étaient éclairées par des flambeaux d'or et de cristal. C'était éblouissant ; et à cette lumière, Claudik trouvait Fleur-du-Kranou de plus en plus belle. Enfin ils arrivèrent à l'entrée d'une salle plus vaste encore, mais faiblement éclairée à cause du Roi qui s'y trouvait couché. La princesse fit signe à Claudik de tirer son chapeau. Les dragons qui défendaient l'entrée, lancèrent des flammes sur le sonneur ; mais dès que les flammes approchaient du sac, qu'il portait toujours sur son dos, elles s'éteignaient à l'instant, par respect apparemment. Fleur-du-Kranou étonnée en était ravie au fond du cœur, et commençait à espérer des noces.

Tout à coup le géant s'éveilla en disant : J'ai faim ! et aussitôt qu'il eut aperçu Claudik au milieu de la chambre, il s'écria comme un tonnerre : Bon ! celui-ci est jeune, qu'on le mette à la broche, avec des pommes de terre !

Oh ! ciel ! Claudik à la broche, avec des pommes de terre !!

Au même instant, quatre grands coquins de cuisiniers anglais, armés de coutelas, se jetèrent sur le malheureux !...

Attendez un peu avant de gémir sur son sort.

Les coutelas eurent à peine touché le sac de Claudik, que les lames se cassèrent en mille morceaux, par respect apparemment. Puis le sonneur ayant gonflé son biniou, joua l'air de la vieille (Ann hinigous) et le bal de recommencer joliment. Fleur-du-Kranou dansait avec Claudik ; les cuisiniers tournaient avec leurs broches ; les dragons faisaient le passe-pied avec les lions, et les chiens de garde dansaient le jabadao avec les loups. On dit même que le roi, malgré sa faim et sa colère, sautait malgré lui sur son lit de parade ; il avait beau hurler : Qu'on le mette à la broche ! bah ! la danse continuait plus furieuse que jamais, et elle continuerait encore, peut-être, si Claudik ne se fût arrêté, épuisé naturellement à cause du sac et de la main énorme qu'il avait toujours sur le dos. Voilà : ainsi finit le bal, et mon histoire aussi va finir, car vous saurez que quand Claudik eut fait sa dernière pirouette, il tomba à genoux auprès du lit du géant affamé qui allongea son unique main pour le saisir et le croquer ! mais dès que la main s'approcha du dos du sonneur, elle fut repoussée comme par enchantement et le géant de hurler : — Ah ! si j'avais l'autre !

— L'autre, riposta le rusé en vidant son sac, l'autre ? la voici ! Et si vous permettez, seigneur, je vais vous la rattacher comme

auparavant.

Je n'ai pas le temps de vous raconter l'étonnement de tout ce monde-là : vous saurez seulement que Claudik, sans attendre la permission, se mit à l'ouvrage comme un chirurgien consommé. Quand il eut fini, le géant lui dit en le regardant de travers : Es-tu bien sûr que ça soit solide au moins ?

— Sûr et certain, répondit Claudik, mais votre main ne sera bien recollée, Monseigneur, que trois jours après les noces de Fleur-du-Kranou, avec…

— Avec qui, ver de terre, hurla le géant, avec qui ?

— Avec le fils de ma mère, s'il vous plaît.

Le géant en eut une attaque épouvantable, et l'histoire dit qu'il en mourut.

Claudik épousa Fleur-du-Kranou : il y eut des noces fort belles pendant quinze jours. Je ne puis vous les raconter, ayant été oublié sur la liste d'invitation.

Le poirier d'or transplanté au Kranou, après la mort du père de Claudik, donna toujours des fruits mûrs au bon fils. Il dota ses sœurs généreusement. Enfin je dois vous dire que de ce joli mariage, il ne vint au monde qu'une fille unique, ressemblant à sa mère. Or, cela a toujours été ainsi de siècle en siècle dans la famille, si bien que, pendant mille ans et plus, les chevaliers de tous pays firent force prouesses, afin de cueillir les poires d'or et la fleur héréditaire du Kranou.

Et l'on dit que, même en ce temps-ci, les jeunes gens à marier veulent encore trouver l'héritière de notre fameux poirier.

C’est là, Messieurs, ce que je vous souhaite.

La Jument maigre

CONTE

Marche aujourd’hui, marche demain,
À force de marcher, on fait bien du chemin.

Écoutez, mes amis, l’histoire de la Gazek-treut (jument-maigre), s’écria Bideau, le vieux garde, s’adressant à son rustique auditoire (l’auteur compris), assis auprès du large foyer de la cuisine.

Àpeine ces mots étaient-ils prononcés que Gabik, espèce de petit groom breton, et Michélik, la gardeuse de vaches, éclatèrent de rire, en disant :

— Gazek-treut ! Comme ce sera drôle ! quel joli titre !

Oui, plus joli, sans doute, que le récit dont vous allez juger, lecteur, si vous avez de la patience. Écoutez bien ! c’est maître Bideau qui parle.

— Il y avait une fois au manoir de Lezquipiou, un vieux seigneur qui avait, disait-on, des tonnes d’or dans un souterrain creusé au-dessous de sa cave. On dit aussi qu’il était sorcier, et que dans son écurie, outre le vieux Laouïk, son cheval, âgé de vingt-quatre ans, pour le moins, se trouvait une jument qui ne mangeait pas plus de foin qu’un Pen-baz.

Par le temps de brume et nuit noire, Lezquipiou enfourchait Gazek-koat (la jument de bois), et chaque fois il allait ainsi ramasser dans le fond des vieilles carrières de la montagne, ou dans les ruines abandonnées, un trésor qui venait grossir ceux qu'il avait déjà accumulés dans la cave de son manoir.

— Ah ! ah ! fit alors Gabik, le petit bonhomme jovial et joufflu, si Monsieur avait seulement une jument comme celle-là, il y aurait du jeu par ici, car on dit qu'il y a joliment des trésors cachés du côté du Bugul-an-Diaul (le Berger-du-Diable).

— Tais-toi, Gabik, ça peut se trouver d'un jour à l'autre ; et c'est dur à étriller une bête de bois comme ça, mon fils. Écoute donc en paix et ne te tracasse pas de tes rentes pour tes vieux jours.

— Oui, mais, reprit le curieux joufflu, comment c'est-il donc fait, une jument de bois, père Bideau ? faut au moins nous le dire.

— Foi de Dieu ! dit le conteur en se grattant la tête, comme ce gars-là est curieux, tout de même… Eh bien ! c'est fait comme une grosse trique fourchue, apparemment ; d'ailleurs, vas-y voir et laisse-nous tranquille, gros bonhomme.

— Pour lors donc, continua le conteur, voilà que Fanch, le fils d'un vieux pillaouer ou pillotoù (ramasseur de chiffons), qui passait pour avoir quelques sous dans sa paillasse, Fanchik-le-Louche…

— Tiens, interrompit encore le joufflu, ils sont toujours louches, tes aventuriers, Bideau ; pourquoi ça ?

— Tais-toi, Gabik, ils sont louches ou borgnes, c'est vrai et c'est pas ma faute : il ne faut pas te faire de peine, mon gros, car

ils voient clair tout de même.

Pour lors, Fanch, qui allait sur ses 21 ans, voulait se marier richement et dit un jour, après les grâces, au Pillaouer :

— Mon père, moi je veux me marier, et je veux cent écus pour épouser la fille à Mathurin de Kergus, qui a des yeux gros comme ceux de la vache rouge.

— Cent écus tu n'auras pas, répondit le vieux ; un nigaud comme toi n'a besoin ni de femme ni d'argent. Tout ça c'est trop dangereux pour les sots.

— Oh ! que non, dit Fanch en louchant.

Là-dessus il se retira en méditant quelque tour dans sa caboche fêlée. Le tour ne fut pas bien long. Il prit, dans sa paillasse, trois pièces de six réales qu'il avait économisées sou à sou depuis trois ou quatre ans, et s'en alla sur le soir, malgré la pluie, jusqu'au moulin du Drollar à une demi-lieue, où demeurait un meunier qui passait pour un fameux sorcier.

Qu'allait-il faire par là, le pauvre louchard ? Acheter de la farine de méteil ou de blé noir, par un temps, un temps de voleur ? Allait-il dire ses prières à la croix du Ster, ou bien couper des louzou dans la lande hantée, si la lune montrait sa figure pâle, au-dessus du Bugul-an-Diaul ? Non, mes amis. Fanch n'allait pas acheter de farine : il avait assez de la galette rancie que le vieux lui faisait avaler tous les soirs. Non, il n'allait pas dire ses prières à la croix, par malheur pour lui ; et la lune ne montrait pas sa face pâle au-dessus de la roche du Pâtre.

Bon ! mais qu'allait-il donc faire par là ? Rien du tout, si ce n'est loucher en regardant la porte de la maison de Postek, le

meunier du Drollar, et ses pièces de trente sous tour à tour. Oh ! je crois qu'il y serait resté planté comme un menhir si, par hasard, Postek n'eût ouvert sa porte pour voir le temps. Et comme Fanch se tenait bouche ouverte, à trois pas de la porte, le meunier aperçut aussitôt notre imbécile.

— Tiens, qu'est-ce que tu fais par ici, mon failli gas, lui dit Postek, à regarder mon moulin, par un temps de diable rouge. Est-ce que tu voudrais jeter un sort sur ma farine, par hasard ?

— Non, non, Postek, dit le vagabond, ne vous fâchez pas : on sait que vous êtes assez honnête pour un meunier. Mais j'ai trente sous dans ma poche pour vous, si vous voulez…

Le finaud de farinier s'adoucit aussitôt à la pensée de soutirer trente sous, peut-être plus, à Fanch l'innocent, et lui dit :

— Entre ici, mon garçon, la pluie tombe, le moulin chôme, et nous pourrons causer à l'aise.

Nos compères causèrent deux ou trois heures durant : dès neuf heures du soir, la première pièce de trente sous était dans la poche de Postek, et avant onze heures, les deux autres avaient pris même chemin. Finalement voici comme le meunier termina la conversation :

— D'abord, je te dirai, Fanchik, que trois faillies pièces de trente sous c'est rien du tout pour un grand secret comme celui que je vais te livrer. Je risque ma peau, vois-tu ; aussi tu vas jurer que le jour de tes noces avec Gaïk, la fille à Matho, tu me compteras douze écus de bon argent ; sinon, le lendemain, tu seras changé en lapin ou en lièvre, à ton choix.

— N'ayez pas peur, Postek, je ne serai pas changé en lièvre ; j'ai trop peur des coups de fusil.

— C'est bon ! Pour lors, tu n'as qu'à te rendre au manoir de Lezquipiou, par un temps noir, comme celui-ci, vers minuit. Le seigneur dormira dur, car il boit un coup tous les soirs. Il n'a plus de valet, faute de payer les gages, et la vieille Cato, sa cuisinière, est encore plus soûle que lui. La porte de l'écurie ne tient pas : tu l'ouvriras en poussant le clanche qui est dans le haut ; je connais tout ça, vois-tu, un petit peu, vu que j'ai commercé jadis avec Lezquipiou, qui est un vilain ladre. Bon ! alors tu trouveras la Gazek-treut à gauche du vieux Laouïk ; tu la traîneras dans le courtil et puis tu monteras dessus.

— Mais, père Postek, ça doit être difficile à mener une jument comme cela. A-t-elle des oreilles et une crinière pour crocher dedans ?

— Non, mon fils, rien du tout, ni jambes non plus. Ça vole comme le vent, et un bon cavalier comme toi sera solide, quand tu auras dit seulement :

Par-dessus mares et buissons,
Dans la grotte où les trésors sont.

Bonsoir, Fanch, et ne va pas te tromper.

Le meunier, en finissant, ferma la porte au nez du pauvre louchard. Celui-ci prit d'abord le chemin de chez lui ; mais le temps était noir ; la pluie tombait à verse ; il n'était pas encore minuit, et comme Fanch était pressé d'épouser Gaïk, il tourna bride, et prit en marmottant : mares et buissons..., la route de Lezquipiou. Bientôt il fut rendu sous les murs du vieux manoir. Tout était so-

litaire. Rien ne bougeait, sauf les girouettes rouillées qui disaient en tournant : roum, roum, et ça ressemblait à : retourne, retourne. Mais le diable poussait Fanch et il chercha la porte de l'écurie ; découvrit sans peine le clanche de bois, le poussa, et entendit aussitôt Laouïk qui croquait sa paille.

Bon, se dit le vagabond, la Jument-Maigre doit être tout à côté, à gauche. — Et il avança la main à tâtons… Vlan ! — Tiens, elle rue, dit Fanch en se frottant les reins et faisant un demi-tour pour prendre la Gazek autrement. Bien lui en prit, en vérité, car c'était Laouïk qui lui avait envoyé une ruade. Mais il n'avait pas fait quatre pas qu'il tomba sur le nez : ses pieds avaient rencontré comme une grosse trique placée en travers.

— Oh ! oh ! fit le louchard en tâtant : je parie que c'est la Jument-Maigre. — Alors, il saisit le morceau de bois qu'il traîna en dehors. Il lui sembla cependant entendre quelque bruit du côté du manoir, mais il était si occupé de chercher dans sa caboche ce que lui avait dit le sorcier du Drollar, qu'il n'y fit pas attention et continua à marmotter : — Mares et buissons… les trésors, les trésors sont… Oui, je crois que ça y est, allons, à cheval et gare à…

— Une patte un peu lourde qui se posa sur son épaule, arrêta rudement notre cavalier, et une grosse voix lui cria en même temps :

— Que fais-tu là, larron fieffé, avec ma Gazek-treut ? Réponds ou je t'étrangle !

— Moi, rien du tout, balbutia le louche épouvanté ; c'est Postek qui m'a dit de venir ici pour avoir Gaïk ; c'est lui qui…

— Je m'en doutais, reprit Lezquipiou en reconnaissant Fanch ; ainsi, tu veux voyager sur ma jument maigre, et tu sais sans doute ce qu'il faut lui dire ? Voyons, continua le seigneur d'un ton engageant, n'aie pas peur et répète les paroles que Postek t'a apprises.

— Ma feiz (ma foi), j'ai oublié : vous m'avez fait tant de peur. Je ne sais plus que mares et buissons…

— Eh bien, Fanchik, reprit Lezquipiou en riant rouge : comme je veux que tu aies de l'argent pour épouser Gaïk, enfourche la Gazek.

— Heu ! je ne sais pas si je dois, dit Fanch en hésitant.

— N'aie pas peur, place-toi bien, et surtout tiens bon… À présent que te voilà en selle, tu n'as plus qu'à dire :

Àtravers mares et buissons,
Dans la grotte où les trésors sont…

Fanch répéta mot pour mot ce que venait de dire Lezquipiou, et se sentit emporté comme un trait… à travers les buissons et les mares. Tantôt il traversait des haies d'épines et de ronces où il laissait des débris de ses vêtements et des lambeaux de sa pauvre peau ; tantôt, pour le rafraîchir, la jument maigre le traînait au beau milieu de la boue et des marécages. Fanch avait beau crier : Arrête, arrête, maudite bête ! Va-t-en voir, rien n'y faisait et l'impitoyable Gazek n'en courait que plus fort et barbotait avec son cavalier dans tous les trous de fange du pays…

Enfin, la jument s'arrêta tout court, et Fanch, surpris par la secousse, alla rouler sur le dos dans la plus belle mare que l'on eût encore rencontrée. Quand il put se dépêtrer, le malheureux était

transi, écorché vif, couvert de boue et de sang, à moitié nu, le nez aplati, les joues déchirées, avec plusieurs bosses en plus et un œil en moins.

— Tu vois, Gabik, que ton ami Fanch n'était plus louche, mais borgne, mon garçon, borgne pour le restant de ses jours. Eh bien, Gabik, as-tu toujours envie d'aller chercher des rentes sur la jument maigre ? On dit qu'elle est encore à Lezquipiou.

Gabik se gratta la tête en réfléchissant et répondit : — Ma feiz non, Bideau, j'y renonce.

— C'est bien, mon petit gros, reprit le vieux garde, tu as raison : Fanch le borgne fit comme toi, il renonça aux aventures et voulut rentrer dans la maison de son père. Par malheur, il était si barbouillé que le Pillotou ne le reconnut pas et le mit à la porte. Alors Fanch alla voir si Mathurin serait de meilleure composition : Mathurin, le prenant pour un vagabond qui venait de se battre à quelque foire, le chassa à coups de fouet. Finalement, Fanch alla se plaindre au maudit sorcier du Drollar et lui dit :

— Postek, rends-moi du moins mon argent, puisque ta recette et la Gazek treut ne m'ont servi qu'à barboter dans les mares et à perdre mon pauvre œil, comme tu vois.

— C'est que tu as mal employé ma recette, répliqua Postek, ou mal conduit la jument. Voyons, comment as-tu fait ?

— Ma feiz, comme j'allais monter dessus, Lezquipiou est arrivé en colère, et après m'avoir grogné, il m'a dit qu'il voulait me faire épouser Gaïk et de répéter après lui comme ça : À travers mares et buissons…

— Ah ! ah ! ah ! la bonne farce : à travers les mares ; je m'en doutais : ah ! ah !... Et le coquin de rire à se rouler. Enfin il se calma, et pour consoler Fanch, il lui dit :

— C'est ce voleur de Lezquipiou qui t'a joué un tour pendable : mais il n'y a pas grand mal, car je te trouve même plus joli garçon qu'auparavant. Prends donc patience, mon fils ; tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te décrotter, afin que Gaïk pense comme moi en te voyant.

Là-dessus, le coquin poussa Fanch sous le déversoir, où la chute d'eau le rendit assez présentable.

— Maintenant, lui dit-il, ton bon père va te reconnaître, et dans trois semaines, pour sûr, Matho t'appellera : Mon fils...

Allass ! trois semaines après, la fille de Mathurin en épousa un autre qui avait ses deux yeux, et Fanch le borgne passa le restant de ses pauvres jours à méditer sur son aventure de la jument maigre. D'ailleurs, ses jours ne furent pas longs désormais, car Fanch avait trop d'esprit, comme on dit, et mourut jeune.

— Tu entends bien, Gabik, mon garçon, ajouta le conteur en souriant, faut de l'esprit, mais pas trop, et mieux vaut travailler à pied que de monter la meilleure Gazek pour courir après la fortune. La Gazek treut, vois-tu, c'est comme notre destinée : au moment où nous croyons qu'elle nous porte au but, voilà qu'elle se cabre et nous jette au milieu du bourbier.

Trémeur ou l'Homme sans tête

CONTE

L'homme sans tête ! voilà un titre étonnant, direz-vous peut-être. Mais on prétend qu'il y a dans tout pays des hommes (que l'on me pardonne de m'exprimer ainsi) ! des hommes, hélas ! et des femmes sans tête ; c'est connu. Mais comme le mien, non, l'histoire n'en mentionne pas d'autre, si ce n'est saint Denis, qui n'en approche pas ; et le conteur breton qui m'a rapporté ceci, mérite, à mon avis, un brevet d'invention.

C'est le conteur lui-même qui va parler devant vous. Je l'ai connu jadis à Poullaouen, où il cumulait les emplois fort disparates de tailleur et de bedeau ; de plus on le disait lettré pour un sonneur de cloches, vu que, dans ses récits, il aimait à citer des noms mythologiques. Il racontait, tout en réparant des soutanes, et, comme bedeau, se donnait des airs de sermonneur. Puis, mettant la bride sur le cou à sa verve comique, le tailleur risquait des détails que le pieux bedeau eût pu désavouer. C'était un conteur en partie double. Son excuse est dans la naïve morale qu'il essayait de répandre au milieu de ses tableaux fantastiques.

Il y avait autrefois, du côté de Plouguer, là-bas, sur le bord de l'Aulne, au-dessous de Carhaix, un village habité par des païens qui adoraient des dieux, des demi-dieux, des déesses, des diablesses, et un tas de vilaines choses. J'ai entendu dire par des savants que leurs chefs s'appelaient Druides. C'étaient des magiciens ou sorciers qui, pour savoir l'avenir, coupaient du gui sur les chênes avec des faucilles d'or. Mais, pour deviner l'avenir, ces affreux sorciers ne se contentaient pas de cueillir du gui, ils faisaient mourir sur les tables de pierre, que l'on voit encore sur nos

landes, des victimes humaines, des chrétiens surtout, qui étaient leurs plus grands ennemis.

Dans ce temps-là, la croix de Notre-Seigneur n'avait pas encore trois cents ans. Vous voyez que mon histoire est plus vieille que Mathusalem : n'importe, les vieilles choses valent bien les neuves, comme disait le vieux Bornik, sacristain et fossoyeur du monastère.

Le druide, chef du village de Plouguer, s'appelait Comorre. Il avait un fils, guerrier généreux, nommé Trémeur, qui ne voyait qu'avec pitié les cérémonies de ces maudits païens.

Un soir, après une bataille, on amena des prisonniers au village. Ils furent enfermés dans des grottes de pierre, au fond desquelles on les enchaîna. Ce soir-là, l'orage grondait. Cependant, comme il avait vu enfermer un vieillard à longue barbe blanche, Trémeur s'en vint, à la nuit, rôder autour de la caverne et entendit une voix qui disait : « Seigneur, prenez votre serviteur, mais que son sang serve du moins à la conversion des païens ! ».

Ces paroles étonnèrent Trémeur, et, renversant la porte de pierre, il entra résolûment dans le cachot. Alors il vit le vieillard à genoux : ses mains chargées de chaînes étaient levées vers la voûte sombre, et la lueur des éclairs, passant entre les rochers, illuminait par intervalles son front chauve et blanc.

Je ne puis vous rapporter ce qu'ils se dirent. Ce qu'il y a de certain, c'est que Trémeur brisa avec sa hache les fers qui serraient les mains du captif, et qu'ils sortirent ensemble de la caverne.

La nuit et l'orage auraient pu cacher leur fuite. Par malheur, comme ils allaient quitter le village, voilà qu'un druide les aperçut et, se mettant au milieu du chemin, vint leur barrer le passage. Trémeur reconnut en tremblant Comorre, son terrible père, qui d'une voix courroucée, lui demanda où il allait.

Trémeur, qui ne connaissait ni la crainte ni le mensonge, répondit sans hésiter : — Laissez-nous passer, mon père ; ma résolution est prise : je veux sauver ce vieillard innocent et me faire chrétien.

— Toi, chrétien ! s'écria Comorre d'une voix formidable, en brandissant sa hache. Non ! non ! par la barbe du grand Hu, chrétien tu ne seras pas !

Et, en disant cela, il porta un coup si violent à son fils, qu'il lui trancha la tête. — Voilà l'homme sans tête. — Mais, comme Trémeur était d'une force prodigieuse, il retint, sans broncher, sa tête contre sa poitrine. Au même instant, il y eut un grand coup de tonnerre ; un zigzag de feu passa entre nos trois hommes, et, si le tonnerre fait souvent du mal, cette fois il fit un bon coup, car Comorre avait reçu la bordée et ne remuait plus ni pied ni patte. — Voilà qui va bien ! — Nos deux amis ne restèrent pas à le regarder longtemps, et prirent le large, le prisonnier remorquant Trémeur, qui suivait aussi bien que possible, en portant sa tête sur son estomac… Ça devait être assez drôle, tout de même, de voir marcher un homme sans tête ?

Il faut vous dire que le vieillard n'était autre que saint Herbot, l'ermite. Vous connaissez sans doute de réputation saint Herbot, l'ami des laitières, un saint plus doux que le beurre frais.

Enfin, quand ils furent rendus un peu loin, l'ermite, voyant que son compagnon suait à grosses gouttes à porter ainsi sa tête sur son cœur, lui offrit d'abord de la porter à son tour, pour le reposer. Mais aussitôt il réfléchit que, s'il lui tirait tout à fait sa tête, il était probable que le pauvre diable ne s'en trouverait pas mieux. Et pourtant on dit qu'il y a bien des gens qui seraient meilleurs sans leur mauvaise tête. N'importe, il vint tout à coup une fameuse idée à saint Herbot. Vous allez voir.

On passait alors devant une ferme, et la ménagère barattait du lait sur le seuil de sa maison.

— Vous faites là de beau beurre, dit l'ermite.

— Ma foi non, mille malheurs ! répondit la fermière en jurant un peu. Ce fichu lait ne lève pas du tout ; à cause de l'orage, apparemment.

— Bah ! fit le saint en riant ; c'est que vous ne vous y prenez pas bien, bonne femme.

— Ah ! répliqua celle-ci, je ne m'y prends pas bien ! Voilà qui est fort ! moi, la meilleure du pays pour le beurre ! Vous radotez, vieux bonhomme.

— Par les cornes de ma vache ! dit saint Herbot. Tenez, bonne femme, je parie qu'en trois coups je fais lever toute votre barattée, si vous voulez m'en donner un petit morceau après.

— Un morceau je vous donnerai, dit-elle, mais quant à faire lever mon beurre en trois coups… vous plaisantez.

— Possible, mais laissez-moi faire.

Et, en disant cela, l'ermite prit le manche du ribot, frappa trois bons coups, ni plus ni moins, et dit à la fermière : — Regardez-y vous-même.

En vérité, le beurre était fait, et du beau encore ! C'était merveilleux, et la fermière ne savait trop qu'en penser. Elle pensait, je crois, qu'il y avait du sorcier là-dessous, surtout quand elle vit l'ermite prendre du beurre dans ses mains ; puis, après avoir bien beurré le cou de Trémeur avec son couteau, lui replacer la tête entre les deux épaules et lui dire :

— Maintenant, mon ami, te voilà restauré ; ta tête est assez solide, tu peux courir le monde. Seulement gare au feu et à la chandelle ! Prends garde aux coups de soleil, car du beurre, vois-tu, ça fond à la chaleur, et adieu ta pauvre tête, mon garçon ! Te voilà prévenu. Mais avant que je te quitte, mets-toi à genoux, afin que je te baptise au nom de la Trinité.

Trémeur se mit donc à genoux, et saint Herbot lui versa de l'eau sur le crâne, en disant : Ego te baptiso. Ce qui veut dire, si vous savez le latin : « Je te baptise avec de l'eau. »

Voilà qui va bien, très-bien, si bien que saint Herbot vira de son côté et laissa Trémeur bien recollé, bien redressé et non moins étonné. Quant au reste du beurre, la fermière, le regardant comme ensorcelé, l'offrit, la bonne âme, à Trémeur, qui l'accepta et le mit dans sa poche pour son souper, vu que l'appétit commençait à lui revenir.

Désormais notre homme pouvait voyager sans trop de crainte, par le temps couvert ; et, en prenant quelques précautions, sa tête, à la rigueur, valait autant que celle de bien des gens. Il est vrai que ses yeux étaient un peu fixes et hagards, et qu'il ne pou-

vait plus tourner le cou ; mais quand on a été sur le point de perdre à jamais la boule, on ne doit pas y regarder d'aussi près.

Trémeur eut, dit-on, de belles aventures. Comme il aimait la guerre, il tua plusieurs géants, ogres et bêtes féroces qui désolaient le pays.

Il est bon de vous dire qu'il avait juré de ne pas se marier, et, en cela, il n'avait peut-être pas tort, vu que, si une beauté lui eût tourné la tête, adieu la colle et le reste… Vous comprenez.

Pourtant le diable, celui qu'on nomme chez nous le vieux Guillaume, non pas le lugubre Satan, mais un diable comique, tendre et bon enfant ; donc, ce farceur de diable-là avait aussi juré de jouer un tour à Trémeur, parce que Trémeur, en se convertissant, lui en avait joué un autre. Satan voulait le rendre amoureux, naturellement, pour lui faire perdre la tête une seconde fois.

Voilà donc qu'un jour notre homme, en passant dans une forêt, rencontra un vieillard tout à fait vénérable, et qui pleurait comme une Madeleine, sauf qu'il avait une vilaine barbe rouge.

— Qu'avez-vous donc, vieux père ? lui dit-il avec compassion. Pourquoi pleurez-vous ?

— J'ai bien sujet de pleurer, répondit l'autre, en grinçant. Voyez-vous, là-bas, les hautes murailles d'un manoir maudit ? Eh ! bien, ma fille unique est là, prisonnière d'un méchant ogre, qui doit la manger ou l'épouser demain ; ce qui est à peu près la même chose.

— Ah ! fit Trémeur, je ne dis pas non ; mais je n'aime pas à me mêler à des aventures où il y a des femmes ; ça ne vaut jamais

rien.

— Oh ! oh ! s'écria le tentateur, vous êtes un drôle de corps ! mais ma fille n'en sera pas moins mangée, puisque vous, qui avez l'air si vaillant, vous n'avez pas le cœur de…

— Halte-là, mon vieux ! On n'a jamais dit que Trémeur fût un lâche : pour la tête, passe encore, mais le cœur est fort ; ainsi donc, vu que le temps est couvert, je m'en vais la chercher, votre fille. En attendant, vous, priez pour moi.

L'homme rouge fit entendre une sorte de rugissement à ces mots ; mais Trémeur était déjà en route, et comme il ne pouvait détourner la tête, il ne vit pas le vieux coquin faire une gambade sur ses pieds fourchus et une grimace de possédé.

Voilà qui va bien, comme disait le sacristain.

Je ne perdrai pas de temps à vous raconter comment le fils de Comorre fendit l'ogre en deux, d'un seul coup de hache, et sauva la fille du diable. Ah ! ce n'est pas ce qu'il fit de mieux, en vérité ; car on dit que la fille du diable court encore par le monde et que ses petites-filles, les mauvaises pensées, volent et s'étendent comme d'horribles vapeurs sur la triste humanité… Toujours est-il qu'une heure après, il revint dans la forêt, vers l'endroit où il avait laissé l'homme rouge. La jeune demoiselle étant trop faible pour marcher, se laissait porter par Trémeur, que ça n'arrangeait pas trop, vu qu'elle se cramponnait à son pauvre cou et qu'elle était diablement jolie. Trémeur avait beau chercher ; impossible de retrouver le vieux père. Il suait à grosses gouttes ; le soleil passait par endroits à travers le feuillage. Il s'aperçut bientôt avec effroi que le beurre commençait à couler sur sa poitrine, et déposa malgré elle la jeune fille sur la terre.

— Vous n'allez pas m'abandonner, au moins ? dit la belle en pleurnichant.

— Comment faire ? répondit Trémeur, assez inquiet. Je vous ai sauvée, ma belle dame, pour vous rendre à votre père. Où est-il ? dites-le : je vous conduirai n'importe où..., si le temps est couvert.

— C'est inutile, reprit la commère ; mon père ne me recevra plus chez lui, parce qu'un chrétien m'a portée dans ses bras. Je suis perdue ! Ah ! ah ! ah !...

Et puis des larmes, en veux-tu ? en voilà.

Le bon Trémeur, dans cette terrible passe, éprouvait, comme on dit, une fière suée, si bien que le beurre fondait, fondait toujours de plus en plus. Voilà qui va mal ! Encore quelques minutes, et sa tête, qui branlait déjà, allait glisser de dessus ses épaules...

Par bonheur, il se rappela que saint Herbot lui avait dit de faire le signe de la croix, quand il se verrait en mauvaise veine. Ayant donc fait son signe de croix fort à propos, il ressentit subitement une sorte de frisson ; la colle cessa de fondre, et, à la place où la jeune fille avait été assise, il ne vit plus rien, rien du tout, que le gazon fumant et roussi... Il comprit que le diable était là-dessous et jura de plus belle que dorénavant on ne l'y prendrait plus, à se mêler d'aventures concernant fille, femme ou veuve.

Après une telle affaire, — et vous conviendrez qu'elle avait été chaude pour lui, — Trémeur devait avoir une furieuse soif. Voyant le temps couvert et orageux, il se hasarda à sortir de la forêt. Une grosse pluie ne tarda pas à tomber, et notre camarade,

qui avait oublié son parasol, fut bientôt trempé jusqu'aux os. Pourtant, il continua sa route et aperçut enfin une maison, une chapelle à l'enseigne de gui, comme c'était déjà la mode dans ce temps-là. La vue de cette enseigne de malheur augmenta encore sa soif, si bien que le voyageur s'approcha sans défiance de la porte de ce cabaret. Alors il remarqua qu'une femme se tenait assise au comptoir, sur lequel on voyait alignés des verres, des chopines, des pichets de vin et de cidre ; et tout cela était bien tentant pour un homme aussi altéré. Mais, à la vue d'une femme, il recula en soupirant, et, raffermissant sa pauvre tête qui en avait tremblé, il se disposait à se remettre en route, quand on le toucha à l'épaule.

— Eh bien ! l'ami, lui dit un homme un peu rouge, mais aimable, on passe devant la boutique à Bacchus sans dire bonjour ? La vieille Proserpina, mon épouse, que vous voyez là, verse pourtant bonne mesure aux pratiques, quoiqu'elle ait cent ans sonnés. Hé, hé, hé !!.....

En entendant parler de cent ans, Trémeur se sentit rassuré, le malheureux ! Il ignorait qu'il y a des vieilles plus rouées que des jeunes. Il revint donc et entra dans le cabaret.

Il aurait dû se méfier autant du cabaret que des femmes, jeunes ou vieilles ; mais la soif, la terrible soif, la pluie qui tombait, la vue des pichets de cidre, rien que la main à tendre et deux sous à donner ; ah ! un Breton, un vrai Breton n'y saurait tenir !

Voilà qui va mal !... très-mal !...

Trémeur entra donc, et, la langue épaisse, comme de raison, il demanda à boire un bon coup de sistr'mad. La vieille lui en versa à pleins bords, dans un énorme pichet ; notre voyageur était tout

trempé. L'homme rouge ralluma naturellement le feu, et fit asseoir Trémeur le plus près possible du foyer. Trémeur tenant le pichet sous son menton, se mit à boire avec délices, sans voir la sorcière qui riait, le feu qui flambait par derrière, et le beurre qui fondait rapidement sur son pauvre cou…

Soudain le diable s'en mêla, pour sûr, car la tête décollée roula dans le grand pichet que le buveur tenait à deux mains. Or, le sacristain, qui était un fameux farceur, quoique fossoyeur de son état, disait que Trémeur continua à boire son cidre, avec tant d'ardeur, qu'il avala… (En vérité ceci est trop dur à avaler, tout de même) ! Mais que voulez-vous ? Il disait donc que Trémeur avait avalé sa tête, sa propre tête, et qu'il ne s'en aperçut qu'au moment de payer la dépense et de dire kenavo, bonsoir à la compagnie…

Rassurez-vous : nous ne suivrons pas ce farceur de sacristain dans cette affreuse plaisanterie, et je vais vous dire la vraie vérité :

Pour lors, le chef décollé ayant roulé dans le fond du pichet, l'homme rouge, qui se tordait de rire, attacha le pichet, avec une ficelle, sur le dos de Trémeur, et lui dit qu'on n'avait plus besoin, dans un cabaret, d'un imbécile sans tête, et par conséquent sans bouche, pour consommer le bon cidre. C'était assez naturel, et le pauvre Trémeur le comprit. Il se mit donc en route avec son pichet et sa tête sur son dos, et résolut d'aller trouver saint Herbot, son parrain, dans l'ermitage où il demeurait, près de la cascade qui porte son nom.

— Toc, toc. — Qui va là ? — Pas de réponse.

Saint Herbot, ayant regardé par la lucarne, s'écria : — Voilà un drôle de vagabond, sans figure. Ah ! je parie que c'est mon filleul !... Tu t'es mis au soleil, ou trop près du feu, mon garçon : le beurre a fondu, et...

— Et ma tête a filé, et je viens vous la redemander, mon parrain.

Trémeur ne répondit pas ainsi, comme de raison ; mais il essaya de le faire comprendre, à la manière des muets, en remuant ses épaules et son pichet.

Ceci n'est pas trop clair, dit l'ermite ; il faudrait d'abord me dire où elle est, ta diable de tête.

Alors, en secouant plus fort le grand pichet où le cidre clapotait joliment, Trémeur réussit à saisir la ficelle et fit signe à l'ermite de regarder dedans.

— Par les cornes de ma vache ! s'écria le patron du bon beurre, en examinant le pichet fatal, voilà sa tête, sa tête noyée dans du cidre ! Ah ! c'est un gros péché d'ivrognerie, et cette fois, mon pauvre garçon, il n'y a que notre Saint-Père le Pape qui peut t'absoudre et te restaurer, si c'est un effet de la volonté de Dieu. En attendant, mon fils, entre ici et causons un peu.

— Vous plaisantez, mon parrain. Comment voulez-vous que je cause ? avait l'air de dire Trémeur, au moyen de contorsions pitoyables.

— Ah ! c'est juste, dit saint Herbot en riant. Alors, repose-toi, mon garçon, tu partiras ensuite. À défaut de tête, je vois que tu as du cœur, et ça vaut tout autant, et même davantage.

Trémeur vint donc s'asseoir dans la grotte ; puis, après s'être reposé, il se leva, fit ses adieux comme il put à son vieux patron, et partit par la route du Huelgoat, pour aller à Rome demander au Pape le pardon de ses péchés, et sa tête, s'il était possible de la rafistoler.

Mais vous pensez bien que l'on ne peut aller à Rome sans boire ni manger, comme un aveugle qui va de Gourin à Carhaix. Aller à Rome ! Seigneur Dieu !! Épouvanter le pape et les cardinaux, en leur montrant un tel fantôme ambulant, avec sa tête dans un pichet sur son dos !... Non, non, cela n'était pas possible ! Dieu, qui lui laissait la vie, ne pouvait le permettre ; en sorte que le malheureux, marcheur infatigable, resta dans le pays breton, où il ne cessait d'errer au hasard, allant et venant, pour se rendre à Rome où tendaient tous ses vœux.

Spectre horrible ! il marchait ainsi nuit et jour, comme l'ombre du trépas, priant d'intention, priant sans cesse, et demandant à Dieu d'abréger son épreuve. Il marchait depuis si longtemps, qu'il devait se croire bien près de son but. Ses forces commençaient à s'épuiser. Enfin, un soir, après avoir monté la grande côte de Carhaix, l'homme sans tête, accablé de fatigue, voulut s'appuyer contre le mur du cimetière ; mais il manqua son coup : le maudit pichet donna contre une pierre et fut mis en pièces, si bien que la malheureuse caboche roula dans la poussière du chemin, où le décapité essaya, durant la moitié de la nuit, de la retrouver à tâtons. Par malheur, sa tête avait roulé trop loin sur la pente ; il lui fut impossible de la rattraper, et il tomba mourant dans la douve du chemin.

En vérité, on en mourrait à moins, comme disait le fossoyeur en riant.

Voilà l'histoire de l'homme sans tête. Elle m'a été racontée par mon grand-père, qui la tenait du vieux Bornik, sacristain du monastère.

Finalement, je vous engage à aller vous promener du côté de Carhaix, si vous ne connaissez pas ce beau pays : vous y verrez le saint sans tête. Il est toujours là, à la place où il tomba jadis, couché contre le talus du cimetière de Saint-Trémeur ; seulement il est changé en pierre, naturellement, pour durer davantage sous le soleil et la pluie, et pour rappeler au monde cette histoire surprenante et surtout véritable.

Pour moi, je dis en finissant que, si Trémeur avait perdu sa tête, il avait gardé un cœur fort ; ce qui prouve peut-être que le cœur vaut mieux que la tête.

— Et nous, mes amis, nous pensons absolument comme notre naïf conteur ; car c'est le cœur, en effet, c'est-à-dire le dévouement, l'abnégation et la charité qui font ici-bas les héros et les saints.

Le Recteur de l'île de Houat

RÉCIT DES GRÈVES

L'île de Houat, quoique située à quatre lieues à peine de la pointe de Saint-Gildas, au Sud-Ouest de la presqu'île de Rhuys, n'est guère connue de la plupart des voyageurs qui visitent les falaises sauvages de l'Armorique. Ce petit îlot devrait pourtant jouir d'une certaine célébrité, et à juste titre (si les célébrités avaient toujours la justice pour base), car il fut jadis le berceau

d'un grand saint anachorète, nommé Gildas. Il serait hors de propos, au début de cette Nouvelle, de raconter les nombreux miracles qui remplirent et illustrèrent la vie de ce grand saint, fondateur de l'abbaye de Rhuys. Nous ne l'entreprendrons pas. Notre dessein est plus modeste et se bornera à retracer ici, au milieu de quelques aventures maritimes, les singulières prérogatives dont jouissait, au commencement de ce siècle, le nouvel ermite qui gouvernait la colonie des pêcheurs de l'île de Houat.

Ainsi, le recteur de la paroisse cumulait et cumule peut-être encore toutes les fonctions administratives et judiciaires, sous lesquelles florissent d'ordinaire tous les cantons ruraux : il est officier d'état civil, maire ou adjoint, syndic des gens de mer, capitaine du port, percepteur, notaire, voire même cabaretier ; mais, entendons-nous bien, cabaretier, plutôt pour empêcher que pour inviter à trop boire. Il est aussi, grâce au ciel, le seul juge de sa paroisse, mais c'est un juge de paix dans toute la force du terme ; car on dit qu'il accorde toujours les plaideurs, sans rendre jamais le moindre jugement.

L'île de Houat, située entre Belle-Île et l'embouchure du Morbihan, n'est qu'un aride rocher où de pauvres cabanes donnent asile à un petit nombre de familles de pêcheurs. Au temps de notre récit (vers 1810), le presbytère n'était qu'une cabane un peu moins misérable que les autres. L'église, pareille à un hangar, sans clocher, n'en recevait pas moins sous sa voûte de planches, où gémissait le vent, les prières et les vœux bien fervents des pieux enfants de la mer.

Un peu plus loin, derrière le presbytère, on apercevait une longue cabane dont le toit de chaume était en partie recouvert par de larges galets destinés à le protéger contre les coups de

vent. C'était ce qu'on appelait la Cambuse. Ce bâtiment, ainsi que l'habitation du recteur, qui en était peu éloignée, faisait face à la mer dans la direction du Sud-Est. De là, on dominait la plage hérissée de grands rochers que les vagues du large viennent battre sans cesse.

Une table étroite, assez longue, entourée de bancs de bois et soutenue par des tréteaux, garnissait le milieu de la cambuse. À l'un des bouts de cette pièce se trouvait une vaste cheminée où l'on faisait cuire, dans un énorme chaudron de fonte, la cotriate, ou soupe au poisson, destinée à nourrir presque tous les marins de l'île, sauf ceux qui cuisinaient à bord de leurs chaloupes, et deux ou trois ménages vivant plus retirés dans leurs cabanes.

Rien n'était plus sombre que cette vaste cambuse, où le jour ne venait que par la porte lorsqu'elle était entr'ouverte, pendant les jours de beau temps, et par les carreaux étroits et salis de deux meurtrières pratiquées dans les murs.

Pourtant, un observateur curieux aurait eu bien des choses à remarquer dans cette pièce obscure. Au plafond, c'est-à-dire sous les poutrelles qui en tenaient lieu, pendaient un grand nombre de petits navires de toutes les formes, ornés de voiles, cordages et pavillons ; le tout singulièrement avarié par le temps et recouvert de poudreuses toiles d'araignées, qui en dissimulaient le contour. Les murs, jadis blanchis à la chaux, représentaient, tracés au charbon, tous les emblèmes nautiques que l'on peut imaginer, depuis le simple canot jusqu'au vaisseau à trois ponts ; des pavillons, des signaux, des roses de compas ; tous les ustensiles dont on se sert à bord des navires, sans compter plusieurs estampes enluminées et plus enfumées encore, dont la vue électrisait le cœur des vieux loups de mer, en leur rappelant des épi-

sodes des naufrages les plus célèbres et des glorieux combats de Jean Bart et de Duguay-Trouin.

Dans un coin de la pièce on voyait, rangées sur leurs tins, trois ou quatre barriques de cidre et de petit vin blanc de Sarzeau (ce porte-joie des matelots qui ont fait bon voyage). Nous ne parlons pas du baril d'eau-de-vie tenu sous clef dans un petit caveau particulier, lequel n'était ouvert que dans les grandes occasions ; du reste, liquides et comestibles, quels qu'ils fussent, étaient distribués par les mains de la vieille servante du presbytère, nommée Barbane, sous la surveillance immédiate de M. le curé, qui taillait quasi à chacun la pitance, selon ses mérites et ses œuvres.

Enfin, au-dessous d'une lucarne, qui ne répandait qu'un jour douteux, on remarquait une table boiteuse, couverte de papiers poudreux et de quelques bouquins détériorés ; puis, sur la couverture de deux ou trois registres non moins avariés, on lisait, non sans étonnement, des titres tels que ceux-ci : État civil, actes de naissances, de décès, rôles d'équipages, recettes, dépenses… C'était là le siége même de la mairie de l'île de Houat, du syndicat, de la perception, voire même de la fabrique de la paroisse ; et le percepteur, le syndic, le maire, etc., c'était, nous l'avons dit, le seul et unique recteur, M. Pol Tanguy, que l'on n'appelait le plus souvent que M. Tang.

Quel brave et digne homme ! Alerte et joyeux, malgré ses soixante ans ; maigre comme un cénobite, mais dispos et encore plein de force et d'ardeur pour faire le bien. Ah ! si vous l'eussiez vu, par un jour de gros temps, courir sur le bord de la mer pour inspecter toutes les barques au mouillage dans les anses ou à l'abri de la jetée assez peu solide que les habitants avaient construite sous la direction de leur recteur ; puis, vérifier les

bosses ou amarres des chaloupes ; examiner l'état des flots et du ciel ; consulter la force du vent et sonder, de son regard perçant, tous les coins de l'horizon, afin de s'assurer que pas un navire ne se trouvait en détresse.

Pauvre M. Pol ! si riche de dévouement et de charité. C'était presque pitié de le voir si vieux, si pâle et si maigre, vêtu d'une vieille houppelande râpée, que l'on ne pouvait guère, sans altérer la vérité, décorer du nom de soutane, et dont les pans, toujours déchirés, flottaient au gré des rafales. Quelquefois même, dans sa marche précipitée sur les falaises, le bon recteur laissait aux pointes des rochers des débris de son pauvre costume. De chapeau, il n'avait point. À quoi bon du reste pour affronter l'ouragan ? Et en vérité, si un tricorne n'est pas tout à fait inutile, il faut avouer qu'il est difficile de le maintenir en place quand il vente à déraciner les récifs. Je ne voudrais même pas jurer que M. Tanguy possédât, dans le fond de sa garde-robe, la moindre relique de ce genre.

Eh ! que lui importait le froid, le vent, la pluie, lorsqu'il y avait des hommes exposés sur la mer ? Il ne voyait alors que les flots déchaînés et la barque en péril, et aussi le ciel, où sa prière montait toujours ardente pour le salut des naufragés. Tel était le digne homme, et telle l'organisation de la petite république de Houat, si, toutefois, le peu de mots que nous en avons dit suffit à l'intelligence de ce récit.

Un soir du mois de février, autour de la table de la cambuse que nous connaissons, se trouvaient réunis cinq à six matelots à l'écorce rude, et dont les traits hâlés par le vent de mer annonçaient la bonhomie et la franchise. Ils achevaient de manger la soupe que Barbane leur avait servie dans de larges écuelles de

bois, et de vider chacun une chopine de cidre qu'ils tenaient de la libéralité de la cuisinière. Cela fait, ils causaient entre eux, à voix basse. À l'autre bout de la longue table, trois femmes et des nichées de petits enfants paraissaient aussi terminer leur frugal repas. L'une de ces femmes, encore toute jeune et assez proprement vêtue, mais portant sur ses traits remarquables l'empreinte d'une tristesse mortelle, berçait sur ses genoux un petit enfant de quelques mois. Une vieille matrone, assise en face d'elle, lui parlait bas.

— Ainsi, disait la vieille femme, tu n'as pas de nouvelles de ton mari, embarqué depuis onze mois environ sur la frégate la Galathée ?

— Pas de nouvelles, répondit la jeune mère… Non, pas de nouvelles, depuis les grands vents qui eurent lieu à la Toussaint, peu après leur appareillage. Oh ! sans la bonté de M. Tanguy, sans la présence de ma tante Catherine Noton, que j'attends demain, et qui ne m'a quittée que depuis trois jours, je crois que je serais morte de chagrin.

— Ne te désole pas, Anna, reprit la bonne femme, le bon Dieu est pour les braves gens… (Michel, veux-tu laisser ta sœur tranquille). Tiens, regarde, moi qui ai perdu mon fils et ma bru, et qui suis restée seule, à mon âge, pour élever ces deux petits enfants.

— Je sais bien, mère Le Bras ; mais c'est dur tout de même, après trois mois de mariage. Et puis, vous le savez, quoique vous évitiez de m'en rien dire, on parle tant de morts, de blessés, de combats…

Et la pauvre créature se mit à fondre en larmes, sans apercevoir celui qui entrait.

— Encore des larmes, dit une voix affectueuse, mais bien connue ; on n'a donc plus confiance dans la bonté de Dieu, à Houat ? Et pourtant le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui… Allons, du courage, ma pauvre Anna ; Julien, ton mari, reviendra bientôt, j'en ai la ferme assurance… Et la petite ? À la bonne heure, il me semble qu'elle est tout à fait rétablie.

— Oh ! oui, Monsieur le recteur, répondit la jeune femme, un peu consolée ; elle est à peu près rétablie, grâce à vous, à vos remèdes, à vos bons soins ; sans cela…

Mais M. le recteur était déjà loin.

— Allons, père Lizon, s'écria le digne prêtre, en frappant sur l'épaule d'un vieux marin à la figure bronzée et empreinte d'un caractère évident de sincérité ; comment va la pêche, mon vieux cormoran ?

— Toujours passablement, Monsieur Tang, avec l'aide de Dieu et des bonnes amorces que vous me donnez.

— Tant mieux, tant mieux… Et vous autres, les amis, pourquoi causez-vous tout bas, comme des conspirateurs ? Est-ce que le cidre est mauvais, ou que Barbane vous a refusé votre quart de vin ?

— Non, non, Monsieur le recteur, répondirent les marins, tout d'une voix ; le cidre est passable et la mesure suffisante.

— Mais, à notre idée, faut vitement parer au grain.

Ces derniers mots furent prononcés par un matelot, nommé Madec, qui paraissait tout dévoué à M. Tanguy. Il ajouta avec un certain air de mystère :

— Nous disions seulement que le retour de Corfmat nous inquiétait, parce qu'il a l'air plus rude que jamais. Voilà la chose.

— Corfmat ! reprit le recteur, visiblement inquiet, il est donc revenu au pays ? N'était-il point parti pour une destination inconnue, à peu près en même temps que Julien, le mari de cette pauvre malheureuse qui est si affligée ?

— Justement, Monsieur le curé.

Àce moment, la vieille Barbane quitta le coin de la cheminée, où, à la clarté indécise d'une chandelle de résine, elle était occupée à fourbir le grand chaudron et à laver ses vieilles écuelles ; alors, se rapprochant de la table d'un pas plus ou moins cahotant, elle dit aux matelots :

— Allons, vous autres, il est temps de filer vers vos hamacs ; il est huit heures sonnées pour le moins… Dites-leur donc cela, Monsieur le recteur, car c'est une honte que des chrétiens perdent autant de temps à jaser inutilement. Et puis…

— C'est bon, c'est bon, Barbane, interrompit M. Tanguy en souriant ; allez vous coucher, ma brave fille, soyez tranquille, je me charge d'éteindre les tisons ; et vous aussi, camarades, retirez-vous ; priez le bon Dieu pour tous ceux qui souffrent sur la terre ou qui sont exposés sur les flots : confiez-vous à sa miséricorde…

Puis, se rapprochant des deux marins que nous avons déjà nommés, il leur dit trois ou quatre mots à voix basse et ajouta :

— Restez, père Lizon, et toi aussi, Madec, j'ai besoin de vous parler.

Le reste de la société s'éloigna sur-le-champ, en souhaitant le bonsoir au digne pasteur. Barbane les suivit, tout en marmottant entre les dents des prières entremêlées d'interjections inintelligibles. Lizon et Madec, demeurés après les autres, se placèrent sur l'un des bancs du foyer. M. Tanguy s'assit en face, et tous les trois allumèrent leurs pipes en soufflant sur les tisons. Le prêtre rompit le premier le silence.

— Ainsi, Corfmat est de retour, murmura-t-il avec quelque inquiétude. Cela est étonnant ! je ne le savais pas. C'est donc depuis ce matin ?

— On dit qu'un brick, venant des côtes d'Angleterre, l'a débarqué à Belle-Île, il y a trois jours, et cette nuit une chaloupe de Hoëdic l'a jeté sur la cale de Houat…

Et le vieux Lizon ajouta comme confidentiellement :

— Je ne veux de mal à personne, mais Corfmat aurait tout aussi bien fait de rester avec ses amis les Anglais.

— Avec ça, reprit le matelot Madec, qu'il pourrait bien un jour ou l'autre parer une amarre à ces brigands de corsaires et leur vendre l'île de Houat corps et biens.

— Y pensez-vous, mes enfants, dit le recteur ? Ce n'est pas là ce que je crains ; je ne redoute que le caractère violent et la jalousie de Corfmat ; vous devez savoir pourquoi ?

— Oh ! oui, que trop bien ; mais soyez tranquille, on aura l'œil sur lui.

— On verra sur quoi il gouverne.

— Vous me rassurez, mes amis ; au surplus, que la volonté de Dieu soit faite !...

Àces mots, un coup frappé avec violence ébranla la porte de la cambuse.

— Qui est là, dit Lizon ?

— C'est un ami, apparemment, répondit une voix rude que les marins reconnurent aussitôt.

— C'est lui, dirent-ils, c'est Corfmat : il est sans doute en dérive ; n'ouvrez pas, n'ouvrez pas !

— Que voulez-vous à cette heure ? reprit le prêtre en s'adressant à celui qui frappait, vous savez que la cambuse est fermée ; allez vous reposer et retirez-vous en paix.

— Mille tonnerres ! s'écria le visiteur, je veux boire un coup avec les amis pour renouveler connaissance... Ouvrez ou j'enfonce.

Et l'exécution suivant de près la menace, Corfmat se mit à frapper à coups redoublés.

— Il vaut mieux le laisser entrer, dit M. Tanguy en tirant les verrous, je vais essayer de le raisonner si cela est possible.

En apercevant le respectable vieillard qui se présentait devant lui d'un air calme et rempli de dignité, Corfmat, malgré son audace, se sentit singulièrement troublé ; mais l'eau-de-vie qu'il avait déjà bue à bord de sa chaloupe lui montant bientôt à la tête, il reprit son assurance et entra dans la cambuse en se dandinant comme une barque qui éprouve du roulis.

— On ne savait pas que c'était vous, recteur, dit-il assez sournoisement ; au surplus, il n'y a pas de mal, je pense, puisqu'il y en a d'autres ici, ajouta-t-il en regardant de travers les deux compagnons du curé.

Alors il fit un demi-tour devant la cheminée et alla, pour ainsi dire, tomber sur un banc adossé à la muraille ; puis, comme les autres marins, au lieu d'accueillir le nouveau venu en qualité d'ancienne connaissance, se détournaient et semblaient vouloir causer à part, afin de l'éviter, Corfmat (dit le Nantais, parce qu'il avait longtemps vagabondé sur le port de Nantes) les apostropha avec impatience et en donnant sur la table un violent coup de poing.

— Ah ! ça, mille sabords du diable ! s'écria-t-il, allez-vous, oui ou non, virer de bord devers moi, ou me laisser ici bout au vent ?

Les marins, sur un signe du recteur, gardèrent le silence : le Nantais furieux continua :

— On m'avait bien dit, là-bas, que les Houatais n'étaient plus que des mariniers d'eau douce…

Àce terme de mépris, voyant ses deux amis s'agiter péniblement, le curé crut devoir intervenir avec cette ferme bonté qui le caractérisait.

— Vous avez tort, mon ami, dit-il au Nantais, de parler ainsi à vos camarades, à votre retour dans votre île natale.

— Alors, il ne faut pas qu'ils aient l'air de vouloir me traiter comme une vieille bouée.

— Personne ne vous attaque, Corfmat ; c'est vous qui nous manquez en tenant un pareil langage.

— Eh bien ! faites-moi donner une ration de vin, et je me tais.

— Du vin, non, c'est impossible, pas à cette heure, ni dans l'état où vous êtes.

Il semblait fort à craindre que le marin irrité n'allât se porter à quelque fâcheuse extrémité ; c'est pourquoi le recteur s'empressa de le devancer en lui parlant cette fois sévèrement.

— Écoutez-moi bien, Corfmat, lui dit-il ; rappelez-vous que je ne suis pas seulement le chef spirituel du petit troupeau que Dieu m'a confié sur cette île, bien étroite il est vrai, mais où ses bénédictions savent nous protéger. Avez-vous oublié que je suis le chef temporel de ce pauvre pays ? Ne venez donc pas le troubler sans nécessité. Maintenant, allez-vous-en et conduisez-vous bien ; ainsi, vous me trouverez toujours prêt à vous rendre service.

Le Nantais se leva en trébuchant, tout étourdi de colère ou de confusion, peut-être par ces deux sentiments à la fois, puis il s'éloigna et sortit, mais non sans avoir jeté un regard, où se peignait toute sa haine, sur les deux braves marins qui s'étaient disposés à prêter main-forte au recteur.

Ils quittèrent ensuite la cambuse, et les pêcheurs se dirigèrent vers leurs chaloupes ou leurs cabanes, après avoir promis au pasteur de veiller sur la pauvre femme que nous avons nommée Anna, et de ne pas perdre de vue le méchant homme qui semblait n'être revenu au milieu d'eux que pour jeter le trouble dans leur île, si paisible d'habitude.

Peu de jours après, sur le soir, nous pénétrons dans une cabane d'un aspect misérable, bâtie avec de la terre et des galets, et recouverte de béen desséché (sorte de goëmon que le vent pousse à la côte). Une pauvre femme est assise sur un escabeau auprès d'un berceau qui ressemble fort à une vieille caisse. Elle berce son enfant en murmurant à demi-voix une complainte monotone, comme le bruit des flots qui se brisent sur la grève, à quelques pas de la cabane. Nous connaissons déjà cette douce créature. Elle est jeune, délicate et jolie ; mais la pâleur et la tristesse qui couvrent son visage ont creusé ses joues avant l'âge et jeté sur ses yeux bleus le voile de la douleur. C'est Anna, la femme de Julien Morel, le matelot dont on n'a plus de nouvelles depuis plusieurs mois.

Àcôté du foyer, composé de plusieurs pierres plates superposées, sans autre cheminée qu'un trou ménagé au-dessus, dans le toit de goëmon, une paysanne, déjà sur l'âge, file en silence, au bruit de son rouet, dont le bourdonnement accompagne la voix de la chanteuse. Bientôt cette dernière interrompt sa triste mélodie, et adresse la parole à la vieille femme.

— Ah ! ma pauvre tante, dit-elle, fallait-il encore ce surcroît d'inquiétudes ? Quoi, ce malheureux Corfmat est de retour ! Je tremble d'y songer, car, vous le savez bien, ma tante, ce vilain homme m'avait demandée et n'a jamais pu pardonner à mon pauvre Julien.

La malheureuse fondit en larmes en prononçant ces mots. La tante soupira péniblement ; elle arrêta son rouet pendant une minute pour chercher peut-être une réponse consolante ; mais n'en trouvant point sans doute, elle garda le silence et reprit son travail. Anna continua après avoir médité un moment :

— Si je n'avais peur que pour moi, dit-elle, sainte Vierge ! Mais Cette pauvre petite créature… Oh ! ma bonne tante Noton, vous ne m'abandonnerez pas, vous ne retournerez pas à Saint-Gildas cet hiver… ; non, non, restez ici avec moi, votre filleule ; j'aurai bien soin de vous : vous resterez, n'est-il pas vrai ?

La vieille femme se sentit ébranlée ; elle regarda sa nièce, qui pleurait penchée sur le berceau ; puis, touchée de compassion à cette vue, elle parut prendre une résolution décisive.

— Eh bien ! c'est décidé ! s'écria-t-elle, les neveux de Saint-Gildas seront jaloux, pour sûr ; mais le bon Dieu ne veut pas que je laisse ici gémir toute seule une pauvre abandonnée : ainsi, ne pleure plus.

Le rouet recommença à tourner avec rapidité, et Anna reprit l'air plaintif de sa complainte…

La vieille tante, que la douleur de sa nièce désespérait bien plus qu'elle ne voulait le laisser paraître, se leva, en apparence pour donner quelques soins au ménage, mais en réalité pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues ridées. Elle fit quelques tours dans la cabane, rangea ou dérangea divers objets, alla au berceau embrasser doucement la petite créature endormie, et sortit en disant qu'elle se rendait au presbytère, où le curé l'avait demandée.

La nuit était à peu près venue. Anna, plongée dans une triste méditation, soupirait, silencieusement accroupie sur un escabeau. Elle tenait une des petites mains de son enfant ; sa tête reposait sur les cercles du berceau. La cabane était sombre et froide ; le plus triste silence y régnait et n'était interrompu que

par ces bruits vagues et pleins de mélancolie qui passent, comme des frissons, sur les grèves.

Alors un personnage à l'air sinistre ouvrit sans bruit la porte mal fermée. Anna ne fit aucun mouvement ; elle n'avait rien entendu, ni rien vu de ses yeux demi-clos ou voilés de larmes. L'étranger s'avança avec précaution et se mit à considérer, d'un regard farouche, le tableau touchant qu'il avait devant lui. Vous pensez sans doute qu'il en fut ému, comme vous le seriez, vous qui avez veillé bien des fois sur un berceau où souffrait un être chéri ; comme vous surtout, mère tendre et désolée, qui avez peut-être pleuré à genoux près d'une petite couchette, hélas ! vide depuis peu de temps....

Mais cet homme était bien loin de ces calmes et tristes pensées. Il regardait la jeune femme de son œil faux et méchant ; il la couvait, pour ainsi dire, sans comprendre sa douleur... Je me trompe, il ne la comprenait que trop bien, et vous allez le voir, par l'expression de sauvage jalousie qui règne dans ses discours.

— On pleure donc toujours ici ! s'écria-t-il, en frappant la terre d'un coup de pied qui fit tressaillir d'effroi la malheureuse femme ; on ne fait plus que pleurnicher, mille tonnerres ! et pour qui, s'il vous plaît ? pour l'autre, apparemment ; il faut que cela finisse !

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura Anna Morel, d'un air suppliant.

— Il me semble que je vous ai rendu assez de services, dans le temps, pour qu'on s'en souvienne un peu.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit l'infortunée, et notre reconnaissance…

— Jolie reconnaissance, mille sabords ! Tout le monde ici me fait une réception à faire trembler un Anglais. Je vous dis qu'il faut que ça finisse, tonnerre de Brest !

— Mais, mon Dieu ! que me voulez-vous donc, Corfmat ? reprit la pauvre femme en se penchant avec effroi sur le berceau. Par pitié, ne parlez pas si fort ; vous allez faire peur à ma petite fille, et cela lui ferait du mal ; elle est si faible.

Ces mots, prononcés par une voix douce et touchante, parurent calmer l'emportement du marin. Il reprit d'un ton presque radouci :

— Je n'ai pas voulu vous faire peur le moins du monde, veuve Julien Morel, et l'on peut causer…

— Ne dites pas que je suis veuve, malheureux ! interrompit Anna avec anxiété ; non, ne le dites pas, pour l'amour de Dieu ; vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas le savoir. Avouez que c'est une affreuse tromperie.

— Peut-être, dit le misérable.

— Oh ! Corfmat, que vous êtes cruel. Si vous aviez été meilleur, plus juste, plus rangé, on aurait pu vous aimer à Houat ; M. Tang, qui est si charitable, vous aurait procuré quelque bon embarquement ; et moi-même, je vous aurais tout pardonné ; mais votre cruauté, votre jalousie…

— Ah ! ah ! on aurait pu m'aimer, mille bombes ! À la bonne heure, ma jolie corvette, amenez pavillon, et je m'amende à mon

tour. Oubliez donc que j'ai tant causé et touchez là, sans rancune ; nous nous reverrons.

Àces mots, le matelot, remis en belle humeur, sortit en chantant une chanson de bord qui commence à peu près ainsi :

« Adieu Lorient, séjour de guigne,
« Nous partirons demain matin,
« Le verre en main...
. . . . . .

On ne l'entendit bientôt plus. Anna Morel respira plus à l'aise, mais une profonde tristesse la dominait entièrement :

— Veuve, se disait-elle, le misérable m'a appelée veuve... Ô Seigneur Jésus ! S'il disait la vérité !...

Et ses larmes redoublèrent. Puis la petite fille s'étant réveillée, Anna, rendue à son rôle de mère attentive et qui veille sur son dernier trésor, trouva heureusement dans ces soins maternels quelque adoucissement à sa douleur.

Ainsi que nous l'avons dit, Corfmat avait été jadis un des prétendants à la main de la jeune et jolie femme. Corfmat, marin rude, grossier, d'une conduite douteuse, était possesseur de deux chaloupes. C'est une fortune dans les îles. Julien, au contraire, n'était qu'un pauvre matelot au service des autres ; mais il était jeune, d'un caractère doux et serviable, d'une figure ouverte et avenante. Avec de tels avantages, il n'était pas étonnant qu'il l'eût emporté sur Corfmat dans le cœur de la jolie nièce de Catherine. Malheureusement, Julien avait dû plus d'une fois, avant son mariage, solliciter de l'emploi auprès du rude patron ; et de plus, la pauvre Anna s'étant trouvée un moment presque sans res-

sources, après la mort de son père, avait eu l'imprudence d'accepter quelques services de la part de cet homme vindicatif. C'est pourquoi Corfmat, abusant de cette situation, avait osé rappeler à Anna Morel la reconnaissance qu'il prétendait lui être due.

Telle était la position difficile d'Anna Morel et de son mari vis-à-vis du Nantais, et Dieu sait que le Nantais était homme à en abuser en toute occasion favorable à ses desseins. De plus, on disait encore qu'il avait laissé dans la marine militaire les plus fâcheux souvenirs. On rapportait que sur un vaisseau de guerre, où Corfmat avait été embarqué (il pouvait y avoir sept ou huit ans), une condamnation grave l'avait flétri pour jamais ; et nous, simple narrateur, mais qui avons le privilége de lire au fond des âmes de nos personnages, nous croyons savoir que cet homme coupable avait juré de se venger.

Or Julien Morel, orphelin sans autre ressource que son courage et ses bras, avait été appelé, comme tous les jeunes marins, par la presse maritime du temps, pour défendre la patrie en danger ; et l'on sait qu'à cette époque le canon ennemi faisait chaque jour de nouvelles trouées dans les rangs de nos soldats de terre et de mer. Julien avait pris la mer sur la frégate la Galathée, du port de Lorient, trois mois à peine après son mariage avec la nièce de Catherine. La réputation acquise au service par le jeune matelot était déjà exceptionnelle : ses camarades l'aimaient pour sa loyauté et sa bonne humeur, et ses chefs, touchés de sa douceur et de son exactitude, autant qu'émerveillés de son courage, l'avaient plus d'une fois cité à l'ordre du jour de la batterie. Mais, depuis une année bientôt révolue, pas une nouvelle rassurante n'était venue calmer les justes inquiétudes de sa malheureuse femme ; au contraire, malgré les précautions que les gens chari-

tables prenaient à son égard, elle entendait parfois raconter des épisodes terribles de combats toujours glorieux, mais toujours sanglants. L'infortunée ne cessait donc pas de s'attrister de plus en plus chaque jour.

Le retour du Nantais, de cet homme méchant qui répandait une sorte de terreur autour de lui, augmenta les angoisses de la jeune femme et mit le comble à ses mortelles alarmes.

Il n'y avait alors à l'île de Houat, de même que dans tous les quartiers maritimes, qu'un petit nombre de marins valides. Ceux qui restaient à terre, dans ce temps-là, étaient ou trop jeunes ou trop vieux pour le service, ou réformés pour blessures graves. Nous avions, il est vrai, remporté de belles victoires sur la mer ; le pavillon français y montrait partout ses nobles lambeaux. Mais, hélas ! que de désastres pour payer tant de gloire !... L'île de Houat avait beaucoup souffert dans les dernières campagnes, et M. Tanguy, quoique sa charité décuplât son courage et ses ressources, se trouvait quelquefois à bout de force pour soutenir son troupeau d'infirmes, de veuves et d'orphelins.

Avec quel étonnement vous eussiez vu alors ce vieux prêtre, transformé en loup de mer, s'agiter, aller, venir au point du jour sur la jetée du petit port, afin d'organiser les travaux de la journée. Aux uns, aux moins valides, il ordonnait de rester à terre pour s'occuper soit du radoub des vieilles barques, soit des réparations à faire aux filets avariés, soit des salaisons de divers poissons destinés aux provisions de l'hiver ; aux autres, à ceux qui pouvaient encore tenir l'aviron ou la barre du gouvernail, il assignait tel ou tel poste, indiquant à chacun, avec une promptitude et une sûreté de coup d'œil incroyables, les heures propices, les

engins les plus favorables pour la pêche projetée, et les meilleurs endroits pour s'y livrer avec plus de succès.

Il n'oubliait pas non plus l'administration de sa petite république. Après avoir béni la flottille des pêcheurs à leur départ, il revenait à la cambuse ou à la mairie ; et là, de concert avec le bonhomme Lizon, son conseiller intime, il passait en revue tous les détails spirituels et temporels de son gouvernement. Les achats, bien modestes, il est vrai, étaient décidés après un examen sérieux ; on faisait scrupuleusement le compte de chacun pour arriver au compte de tous, parce que les recettes et les dépenses devaient toujours être balancées, ainsi qu'il en doit être dans un État bien gouverné…

Quelque temps après, des gens venus de Port-Navalo (petit port situé à l'embouchure du Morbihan), dans le seul but de trafiquer avec les pêcheurs de Houat et même sans doute avec le recteur pour des bois de construction, fers, toiles à voiles, etc., annoncèrent que plusieurs combats avaient été récemment livrés entre les escadres française et anglaise. Ils ajoutaient que la frégate la Galathée s'était particulièrement distinguée ; qu'écrasée, criblée par deux grands vaisseaux anglais, elle avait tenu son pavillon hissé à la corne d'artimon ; et que, grâce aux prodiges de valeur de son vaillant capitaine et de son équipage, composé en grande partie de matelots bretons, elle avait réussi, après quatre heures de combat, à se retirer hors de la portée des ennemis, trop avariés pour lui donner la chasse ; qu'enfin le sémaphore de Quiberon avait signalé la présence de la Galathée au large de Belle-Île ; mais qu'elle paraissait se traîner péniblement sous ses basses voiles et pouvait bien, en outre, se trouver en danger de sombrer.

Tous ces récits, répandus avec rapidité et commentés dans l'île de Houat, devaient fatalement arriver bientôt aux oreilles de la femme de Julien Morel ; et, du reste, lors même qu'aucune indiscrétion, aucun rapport direct ne seraient venus lui révéler ces détails, ne les aurait-elle pas bientôt surpris, soupçonnés ?...

Un trouble mortel, pareil à une fièvre incessante, la minait sans répit. Elle, si calme naguère, si sédentaire, aimait à sortir à toute heure ; elle ne tenait plus en place, et sans les soins qu'exigeait sa chère petite fille, elle eût volontiers employé à errer, sur les grèves et les falaises élevées, la plus grande partie du jour ou même de la nuit. On la voyait souvent, toute pâle et transie, debout au sommet des rochers, l'œil fixé au loin sur la mer dont elle voulait sonder l'horizon, dans l'espoir de découvrir les vergues ou les voiles trouées de la Galathée. Elle demeurait ainsi immobile, des heures durant, sans souci du vent, de la pluie ou de la nuit qui s'approchait avec rapidité.

... Un jour, une grande partie de la population de l'île se trouvait réunie sur un cap élevé d'où l'on apercevait, comme une rade immense, toute l'étendue de la mer, bornée au levant et au couchant par les côtes sauvages de Belle-Île et de Hoédik. Quoiqu'il fît une forte brise de Sud-Ouest, la mer était pourtant assez belle pour un jour du mois de février. Sans cela, c'est-à-dire si les rafales, qui avaient soufflé pendant toute la nuit, ne se fussent ralenties au lever du soleil, la Galathée, de l'avis de tous les spectateurs, était perdue sans miséricorde ; mais en ce moment elle paraissait en voie de gagner un bon mouillage à quatre milles de la pointe de Hoédik.

Le temps s'étant éclairci, on distinguait parfaitement la coque et la mâture du navire ; mais on voyait à n'en pouvoir douter, à

cause du peu d'élévation de ses bastingages au-dessus de la mer, qu'une grande quantité d'eau avait envahi la cale.

— M'est avis, dit un marin après avoir observé, au moyen d'une longue-vue, les manœuvres de la frégate, m'est avis, mon ancien, que l'ancre a mordu le fond. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que ceux-là ont eu de la chance ; voilà, répondit le loup de mer en observant à son tour.

— De la chance !… fameuse chance d'arriver devant Houat avec un tremblement d'Anglais à ses trousses, pour nous montrer une coque percée en manière de passe-bouillon ! Faut tout de même qu'ils aient un fameux capitaine.

— Je ne dis pas non, garçon, reprit le vieux marin ; mais, je le redis, ils ont eu une crâne chance d'avoir, à bord de ma pauvre vieille Galathée, un pilote comme ce camarade-là.

— Quel camarade ? Pour lors, dites-le-nous, patron ?

— Va le demander au recteur, le voilà qui vient par ici ; moi, je file à seule fin de remorquer une pauvre petite goëlette que j'aperçois là-bas…

— Bonjour, mes enfants, dit M. Tanguy ; il y a donc du nouveau sur la mer ? On vient de m'apprendre que la Galathée est en vue… Oui, ce doit être elle… mais dans quel état ! Pensez-vous qu'elle soit en danger ?

— Elle n'a pas l'air trop bien sur sa quille, monsieur le recteur ; mais puisqu'elle a réussi à mouiller, faut espérer que l'équipage a pu aveugler les principales voies d'eau. D'ailleurs, elle ne tire pas le canon de détresse…

— Et puis, le père Madec, qui était là tout à l'heure, nous a dit qu'il y avait à bord un fameux pilote de votre connaissance.

— Sans doute, et de la vôtre aussi, mes garçons : c'est Julien Morel, ce bon matelot, le mari de cette pauvre affligée qui s'avance vers nous, appuyée sur le bras du vieux patron.

— Julien Morel ! Mais on a dit qu'il avait été tué sur les côtes d'Espagne !

— Silence ! C'est faux, dit le bon prêtre ému et indigné ; pas un mot de plus à ce sujet. Celui qui a fait courir ce bruit est un lâche… Éloignez-vous un peu, mes amis, afin que je puisse parler seul à cette malheureuse.

Tous les marins se retirèrent sur un autre point de la falaise, et M. Pol s'avança vers le groupe qui entourait Anna Morel, en murmurant : « Hélas ! faites, mon Dieu, que j'aie dit la vérité à ces hommes, et que Julien soit vivant. »

Anna était accompagnée du père Madec et de sa tante Catherine. Malgré toutes les instances de cette dernière, la jeune femme, ayant ouï dire que la Galathée avait été signalée, au point du jour, dans les eaux de Houat, était sortie de sa maison précipitamment, tenant son enfant dans ses bras et presque semblable à une folle. C'est qu'il est difficile de concevoir l'âpre bonheur qu'il y a dans la vue même d'un vaisseau encore éloigné, mais où respire celui que l'on attend, que l'on aime. Qui n'a versé des larmes en lisant ces pages déchirantes, où Bernardin de Saint-Pierre nous fait voir l'infortuné Paul, meurtri, à demi noyé, s'élançant encore à la mer pour lui arracher Virginie qui allait périr avec le Saint-Géran ?

Telles étaient, quoique plus calmes, les impressions d'Anna Morel à la vue de la Galathée. Elle quitta tout à coup l'appui que son guide prêtait à ses pas, gravit en courant un promontoire élevé, et là, tendant vers le vaisseau sa petite fille au risque de la laisser tomber dans les vagues, elle se mit à appeler Julien d'une voix dont les tristes accents brisaient le cœur de ses amis. Hélas ! Julien, s'il se trouvait sur la frégate, ne pouvait entendre sa malheureuse compagne, bien que ses cris redoublassent de minute en minute.

— Mon Dieu ! s'écria le patron, elle va jeter son enfant dans la mer, et s'y affaler en même temps. Je m'en vais la tirer de là.

— N'en faites rien, lui dit M. Tanguy en l'arrêtant ; elle ne tombera point, je vous l'assure : le bon Dieu veille sur elle et la soutient. Il faut que cette crise ait son cours ; elle sera plus calme ensuite. Voyez, ses cris diminuent ; ce ne sont plus que des sanglots, et dans un moment ses larmes deviendront des prières.

Le vieux prêtre, dont le grand cœur avait si souvent sondé la nature humaine dans ses joies, dans ses écarts et dans ses douleurs, avait bien prédit ce qui arriva. En effet, la pauvre femme, à bout de forces, se laissa tomber à genoux sur le rocher ; elle souleva encore une fois sa petite fille, qui plaignait de peur et de froid, la baisa sur le front, l'inonda de larmes ; puis, s'apercevant enfin que l'enfant grelottait, elle l'entoura soigneusement de son mantelet, et la pressant sur son sein pour la réchauffer, elle se mit à prier avec ardeur.

Bientôt après, elle revint à l'endroit où ses amis l'attendaient et reprit paisiblement avec eux le chemin de sa maison.

Anna Morel se laissa reconduire à la cabane qu'elle habitait avec sa tante Catherine. Quand le recteur la quitta, elle paraissait apaisée. Il lui promit de la tenir au courant des moindres manœuvres de la Galathée, et se retira sans soupçonner que le calme apparent de la jeune femme n'était qu'une courte éclaircie pendant une tempête.

La journée s'était à moitié écoulée pendant les scènes que nous avons esquissées. L'ombre descend promptement en hiver au milieu des brumes de l'Océan, et voici déjà la nuit.

La cabane est sombre. La petite fille, fatiguée de l'excursion du matin, s'est endormie à la chute du jour. La tante Catherine, tout en filant sa quenouille, veille et berce parfois l'enfant, qui agite ses petites mains ; puis elle quitte le berceau et s'approche du foyer pour y rallumer le feu de tourbe et préparer le souper. Peu de temps après, Anna, qui n'a fait que goûter du bout des lèvres au modeste repas servi par la bonne femme, Anna, sentant renaître en elle avec la nuit un trouble insurmontable, se lève avec une sorte d'égarement, assure à sa tante qu'elle doit parler ce soir au recteur, et sort précipitamment sans vouloir rien entendre.

Où va la pauvre insensée ? où dirige-t-elle ses pas au milieu des ténèbres ? Ce n'est point dans la direction du presbytère. Peut-être ira-t-elle sur la falaise. Mais à quoi bon, il fera bientôt nuit noire, et ses yeux pourront à peine voir le reflet du ciel sur la mer. N'importe : elle court sur le rivage ; ce reflet lui suffira…

Ainsi Anna, cédant à une impulsion irrésistible, parcourut les grèves sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Du reste, ces promenades nocturnes n'étaient point rares pour elle depuis l'absence de son mari. Elle connaissait parfaitement

tous les détours, tous les caps, tous les promontoires de la côte. Enfant de la grève elle se riait de ces obstacles comme du vent et de la tempête ; c'est pourquoi elle marchait à l'aventure, les yeux fixés sur les flots obscurs, dans le seul espoir de voir au loin briller une lumière consolatrice.

Cependant il arriva que, l'obscurité étant devenue complète, Anna Morel fut obligée de s'arrêter au milieu d'un dédale de grands rochers qui se dressaient, comme des fantômes géants, autour d'elle. Impossible de distinguer les objets à la distance de quatre ou cinq pas : partout des ravins, des pierres, des galets qui roulent sous les pieds, de noirs récifs que la mer couvrira dans peu de temps, et à moins d'une demi-encablure les flots, les flots qui montent déjà en roulant sourdement sur le sable. Mais, après avoir bien examiné la silhouette des falaises découpées sur le ciel, et s'être orientée à leur vue, elle se remit en marche d'un pas rapide.

Tout à coup une exclamation, poussée par une voix vibrante, retentit dans les cavernes du rivage. Cette voix était sinistre ; ce n'était pas l'appel d'un ami. L'infortunée, frappée par un pressentiment subit, se laissa tomber sur la terre, et se traînant à genoux avec cette force que la peur donne aux plus faibles, elle espérait gagner l'abri de quelque grotte retirée avant que le nouveau venu eût découvert sa présence…

— Qui va là, s'écria d'une voix rauque un homme en s'avançant à pas de loup ?… Halte-là, mille bombes ! C'est une femme qui veut se faufiler. Hein ! tu es venue ici pour nous espionner. Qui es-tu ? Tonnerre ! on n'y voit goutte. Allons, relève tes vergues et accoste, au lieu d'échouer sur le sable.

Àces mots, le bandit se mit en devoir de fixer sur le haut d'un récif une lanterne qu'il alluma aussitôt ; puis, il poussa une sorte de hurlement sauvage accompagné d'affreuses imprécations.

— Ah ! ah ! mille tonnerres ! vociféra-t-il, je la tiens ; elle est venue d'elle-même se jeter à la côte. Allons, ma jolie corvette, changez d'amures, ne gémissez pas pour si peu ; je ne suis pas un mangeur d'hommes, je pense ; on est bon enfant, ce soir, et il ne tient qu'à vous de voir l'embellie.

— Ayez pitié de moi, Corfmat, murmura la pauvre femme ; pour l'amour de Dieu, laissez-moi partir.

— Partir, veuve Morel, quitter tout de suite un vieil ami, vous n'y pensez pas. Allons, asseyons-nous gentiment et causons de nos petites affaires.

— Je n'ai pas le cœur à causer ; il est tard, laissez-moi, ou j'appelle au secours, je jette des cris…

— Bast ! c'est inutile. Aucuns cris ne pourraient sortir d'ici, franchir ces murs de roches. Calme-toi donc, ma petite, et causons raison.

Un moment atterrée, Anna Morel parut se résigner : oui, se résigner à peu près comme la perdrix blessée qui cache la tête sous son aile à l'approche du vautour. Le bandit se plaça devant elle, les bras croisés, et continua en ricanant :

— Ah ! ah ! ah ! c'est drôle, tout de même ; moi, j'aurais quasiment donné un doigt pour lui dire un mot, un tendre mot, là, face à face, et c'est elle-même qui m'en procure l'occasion. Je suis sûr et certain, Anna, que tu es venue me chercher. Hein ! on a donc

conservé un brin d'affection solide pour son Nantais, ah ! ah !... et puisque Julien s'est laissé affaler...

— Taisez-vous, Corfmat, s'écria la jeune femme en bondissant comme si un ressort l'eût enlevée de dessus le sable où elle gisait, taisez-vous, ne parlez pas de mon mari, je vous le défends.

— Là, là, voyons, que diable ! on peut s'entendre entre amis, et nous en sommes... Et puis, tu ne voudrais pas m'empêcher de te dire combien je regrette ton Julien, un si bon matelot, qui sans moi serait mort de faim autrefois. Hein ! faut se souvenir un peu et pas faire l'ingrate.

Ce cruel dialogue n'était entrecoupé que par les gémissements de l'épouse frappée au cœur et par le sourd battement des vagues.

... — Mais je suis bon enfant, moi ; je vaux mieux que vous autres, y compris tous les Madec et même les Tanguy de Houat (deux vieux gabariers que je coulerai un jour ou l'autre, c'est sûr) ; je ne suis pas sans cœur, moi, et je n'entends pas que tu restes veuve... Voyons, tout de suite, tonnerre ! tu vas le jurer ; n'y a pas à balancer, mille et mille tremblements !

— Jamais, s'écria Anna, jamais ! D'ailleurs, vous avez menti, Julien existe, je le sais, je le sens dans mon cœur. Laissez-moi !

En achevant ces mots, elle prit un élan désespéré et s'élança parmi les pierres et les rochers avec une rapidité si imprévue, que Corfmat, avant qu'il pût songer à la poursuivre, se demandait par où elle avait passé.

Cependant, après avoir poussé les jurements les plus effroyables, le marin, revenu de sa stupeur, allait sans doute se

mettre à la recherche de la victime qui venait de lui échapper, lorsqu'un sifflement prolongé se fit entendre à une petite distance sur la mer.

— Ah ! se dit Corfmat, je crois que cette niaise allait me faire oublier les affaires.

Et répondant lui-même au signal par un sifflement pareil, il s'assit tranquillement sur une pierre, à la place qu'Anna avait occupée. Alors une chaloupe vint accoster un peu au-dessous du récif où Corfmat avait placé son fanal. Un homme débarqua, et les deux complices s'étant rencontrés sur la grève, la conversation fut bientôt engagée entre eux. Nous en indiquerons les principaux passages, bien qu'elle eût lieu, en grande partie, dans une langue étrangère.

… — Cinquante guinées, yes, nous donner à vo cinquante guinées…

— J'en veux cent, dit Corfmat ; ce n'est pas trop pour une belle frégate comme cette satanée Galathée… Je veux cent guinées, pas un liard de moins.

— Oh ! oh ! ce être trop beaucoup fort.

— Allons, vieux goddam, vous étiez plus généreux la dernière fois que nous avons causé là-bas, sur la pointe ; mais n'importe, tope pour soixante. Mille bombes ! ce n'est pas trop pour risquer la cravate de chanvre… Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

— Moa, rien, je réfléchissais.

— C'est drôle, j'ai entendu comme si quelqu'un marchait par là, sur les rochers, au-dessus de nous… écoutez… je n'entends

plus rien. C'est le vent qui roule des cailloux sur la falaise. Allons, topez-vous pour soixante guinées.

— Ce était beaucoup fort pour piloter une corvette ; mais je accepte.

— Et vous payez apparemment ?

— Yes : la moitié… voilà : comptez… L'autre moitié à bord de l'Atalante…

Puis l'Anglais continua, à voix plus basse, de compléter les instructions nécessaires pour accomplir l'expédition convenue. Il s'agissait, disons-le en peu de mots, de piloter quelques navires anglais, par un temps et une nuit convenables, dans la passe où la Galathée s'était réfugiée, afin de l'écraser sous le nombre et de l'amariner aisément. Telle était la nouvelle trahison que méditait le Nantais. La conférence étant terminée, les complices se séparèrent. La nuit était déjà bien avancée et le vent commençait à souffler avec violence. L'officier anglais regagna la chaloupe qui l'avait amené au moyen du signal de Corfmat ; tandis que celui-ci se dirigeait vers la baie où les embarcations de l'île de Houat se trouvaient à l'ancre ou échouées sur le sable.

Cependant la tante Catherine, ne voyant pas sa nièce rentrer au logis, commença de compter les minutes avec une inquiétude croissante. Le feu s'éteignait peu à peu sur le foyer ; l'île était silencieuse au dehors, sauf le bruit des lames qui roulaient sur les grèves ; et l'on conçoit aisément que dans de telles circonstances l'inquiétude la plus légitime se change bientôt en une invincible angoisse. Cela ne tarda pas à se produire dans l'esprit de la vieille femme, si dévouée à la malheureuse qu'elle attendait en vain. Elle quitta donc sa place auprès du foyer, rangea son rouet dans

un coin, s'assura que la petite fille dormait paisiblement, et après avoir écouté une dernière fois contre la porte pour essayer de percevoir, au milieu du bruissement des rafales, l'écho affaibli de quelques pas lointains, elle sortit avec précaution de la cabane et se dirigea vers le presbytère…

Le recteur n'avait point vu Anna de toute la soirée. Il ne put se défendre de partager les inquiétudes de la bonne Catherine, et tout en la consolant de son mieux, il la reconduisit chez elle. Puis, sans faire attention aux vertes remontrances de Barbane, qui courait après lui dans l'espoir de le retenir, M. Tanguy alla explorer les falaises où Anna se rendait le plus souvent depuis le retour de la Galathée.

Le prêtre ne tarda pas à rencontrer la jeune femme, qui s'enfuyait éperdue, se croyant toujours poursuivie par son lâche persécuteur. Elle ne consentit à s'arrêter qu'aux supplications réitérées de M. Tanguy, et ne cessait de s'écrier d'une voix étranglée par la peur :

— Sauvez-moi, sauvez-moi, le voilà, l'entendez-vous ? Il vient…

— De qui parlez-vous ? mon enfant, lui dit le recteur ; personne ne vous menace ; apaisez-vous. Songez que je suis là… Ne me reconnaissez-vous pas ?

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que la pauvre épouvantée parvint à vaincre son effroi.

— Maintenant que vous voilà à peu près remise, continua-t-il, dites-moi de qui vous parliez tout à l'heure. Qui vous

poursuivait ? N'est-ce pas une fausse alarme ? Voyons, Anna, répondez sans crainte.

— Une fausse alarme ! dit-elle, une fausse alarme… Plût au ciel que cela fût ! Mais je l'entends encore me dire que Julien… Oh ! c'est affreux !

— Je devine que c'est ce méchant matelot qui vous a effrayée ce soir par ses menaces et ses faux rapports. Ce ne peut être que le Nantais ?

— Lui-même, M. Tang. Il veut la mort de mon mari ; il le fera périr, c'est sûr, si le malheur n'est déjà arrivé.

— C'est impossible, mon enfant ; vous oubliez que je veille sur mon troupeau. Le loup ne sera pas le plus fort ; ayez confiance et dites-moi bien vite ce qui s'est passé entre vous et Corfmat, car votre tante se meurt d'inquiétude à cause de votre absence.

Anna Morel fit en peu de mots le récit de son aventure, sans omettre de parler du fanal, puis d'un coup de sifflet venant du large et d'un bruit d'avirons qu'elle avait cru entendre au commencement de sa fuite. M. Pol comprit que Corfmat n'était point venu sur cette falaise écartée pour surprendre la femme de Julien, mais bien dans le but de tramer avec des inconnus, des ennemis sans doute, quelque complot, quelque nouvelle perfidie.

— Oh ! pardonnez-moi, Monsieur le recteur, dit Anna au moment de s'éloigner ; ayez pitié d'une pauvre folle ; car je suis folle de l'anxiété qui m'accable à cause du sort de Julien. Ne pouvant le voir, lui, je voulais du moins reconnaître la lumière de son vaisseau. Ah ! je suis bien malheureuse !

— Je le sais, mon enfant, et je partage vos chagrins ; mais prenez courage ; mettez vos peines dans les mains de Dieu. Il sauvera votre mari et vous le rendra… À présent, allez en paix ; puis, dès que vous aurez rassuré votre tante, faites éveiller Madec et le père Lizon, et dites-leur de se rendre en toute hâte auprès de la grande roche qui domine le port. Je crains d'avoir besoin de leurs bras. Adieu.

Le vent augmentait de violence et soulevait déjà les lames ; une pluie froide commençait à tomber ; mais qu'importait à M. Tanguy. Les obstacles, loin de l'abattre, donnaient du ressort à son âme vaillante et dévouée. Son corps, usé par l'âge et les travaux, mais vivifié par la charité, obéissait à l'ardeur de son zèle et se trouvait capable d'endurer toutes les fatigues, toutes les souffrances, de tenter toutes les entreprises qui lui semblaient utiles ou nécessaires au bien d'autrui.

M. Tanguy venait de se mettre en marche dans la direction du port, lorsqu'il crut entendre rouler les galets sur la grève au-dessous de lui. Il s'arrêta derrière un rocher et se mit en observation. Quoique l'obscurité fût complète, il distingua bientôt l'ombre d'un homme qui tranchait un peu sur la teinte plus pâle du sable sur lequel les flots roulaient à chaque instant. M. Pol laissa passer le rôdeur sans bouger de place, et dès que celui-ci eut disparu du côté du petit port, le prêtre dirigea ses pas à la suite de l'inconnu.

La nuit était si sombre, les rafales faisaient tant de bruit en mêlant leurs sifflements au battement des flots soulevés, qu'il était bien difficile à une certaine distance de se rendre compte de ce qui se passait. Cependant, de temps à autre, le recteur, dont les yeux exercés perçaient les ténèbres, apercevait son homme al-

lant et venant au milieu des barques échouées dans le fond de la baie.

— Mon Dieu, se dit-il, n'y pouvant plus tenir, que mes braves amis tardent à venir… N'importe, il faut que je sache ce que fait cet homme.

Et le voilà rendu sur le bord de la mer.

— Que faites-vous là, s'écria-t-il d'une voix forte, en reconnaissant le marin qui, les pieds encore dans l'eau, venait de pousser au large une embarcation. Que faites-vous ? Répondez.

— Ah ! c'est vous, recteur, dit le matelot à moitié ivre ; c'est vous qui passez vos nuits à espionner les gens. Moi, je fais ici ce qui me plaît ; ça ne vous regarde pas.

— Vous avez fait un mauvais coup, Corfmat ; vous avez voulu perdre une embarcation, par vengeance, peut-être : celle de Madec ou celle du pauvre Lizon. Savez-vous que c'est une lâche action, cela ?

— Ça m'est bien égal, à moi, vieux radoteur ; rangez-vous et laissez-moi passer, dit le bandit furieux en brandissant une gaffe.

— Je ne crains rien, Corfmat ; je n'ai jamais tremblé devant les hommes, vous le savez… Et puis, vous n'oseriez frapper un vieillard, un prêtre…

— Un prêtre ! Et pourquoi pas, s'il veut me barrer le passage ?

— Parce que ce prêtre vous conseille de ne pas ajouter un crime à une action déjà trop condamnable.

— Ah ! ah ! la belle affaire, vociféra le matelot. Est-ce ma faute, à moi, s'ils mettent de mauvaises amarres à leurs chaloupes ?

— Vous ne me donnerez pas le change, misérable ; c'est vous qui avez coupé l'amarre, et…

— Et poussé au large : c'est vrai, je m'en vante ; et de plus, j'ai donné plus de dix coups de hache dans les bordages de ce vieux sabot, où les cancres peuvent déjà s'amuser. Ah ! ah ! Place, place au brave Nantais.

— Malheureux ! revenez à vous !

— Place vieux cormoran, ou bien venez me servir un coup à votre cambuse, sinon je vas y mettre le feu, après avoir démoli tous les you-yous des Houatais.

— Vous ne passerez pas, s'écria M. Tanguy, dont le grand cœur frémissait ; vous ne passerez pas, et je vous arrête. Je vous arrête comme coupable de la perte d'une chaloupe, et, de plus, pour complot et trahison ; oui, trahison, car on vous a vu allumer un fanal sur la pointe de l'île, et l'on sait que des ennemis ont accosté…

Le Nantais fut d'abord un peu déconcerté de voir que le recteur avait découvert en grande partie les machinations qu'il comptait tenir secrètes. Il parut éprouver un moment d'hésitation en présence du courageux sang-froid dont le prêtre venait de faire preuve ; mais cette impression ne fut que de courte durée. Il reprit en peu de temps son audace habituelle et s'écria avec une grossière ironie :

— Ah ! vous prétendez m'arrêter, vous, corbeau de malheur ! et vous croyez apparemment que Corfmat va tout bonnement se

laisser bloquer comme un novice… Hein ! recteur, vous voulez rire ; mais ça ne prendra pas. Ainsi, vite au large.

— Non, vous ne partirez pas, répondit M. Tanguy en se plaçant entre Corfmat et la mer, vous ne partirez pas, vous dis-je. Vous répondrez de vos actions ; nous saurons ce que vous avez comploté ; nous…

Ces paroles furent interrompues par la plus infâme agression que puisse commettre un homme égaré. Corfmat osa porter la main sur le ministre de Dieu, qu'il frappa rudement en pleine poitrine…. Il allait sans doute, dans sa fureur, pousser dans la mer le vieillard intrépide qui osait lui résister, quand tout à coup deux ombres parurent sur la grève à moins de dix pas de Corfmat, qui luttait en faisant face à l'Océan ; puis, quatre secondes après, Corfmat renversé roulait sur le sable humide, tandis que le recteur suppliait les amis qui venaient de l'arracher aux mains de ce traître de ne pas frapper inutilement un tel misérable, que la justice allait enfin punir comme il l'avait mérité.

Le Nantais fut solidement garrotté en une minute, malgré sa résistance et ses jurements, par les deux marins venus si fort à propos ; puis il fut aussitôt traîné ou poussé du côté de la cambuse, dans laquelle, cette fois, il n'entra pas en maître. Là, renfermé dans un arrière-cabinet sombre et garni de solides fermetures, il put réfléchir à son aise sur sa situation et meurtrir contre les murailles ses poings, qui, pour le moment, semblaient incapables de l'arracher au sort que sa méchanceté lui avait préparé.

Si nous écrivions un roman avec tous ses détails et ses longues péripéties, ménagées à plaisir, nous pourrions faire de nombreux chapitres avec ce qui nous reste à dire. Nous dirions ce qui se

passa dans la prison de Corfmat, puis à bord de la flotte anglaise, où l'on attendit le traître pendant trois jours. Nous dirions comment (les vaisseaux anglais ayant été contraints de prendre le large, sauf une belle corvette, l'Atalante, qui se perdit sur un banc) la Galathée profita de cette circonstance en gagnant le port de Lorient juste à temps pour ne pas sombrer en pleine mer ; et comment Julien Morel revint ensuite à l'île de Houat, où sa pauvre femme, presque folle de douleur n'espérait plus son retour, car on avait cru que la Galathée s'était perdue avant d'entrer dans la rade.

Nous ferions aussi l'intéressante peinture du tribunal présidé par notre vénérable juge le jour de la condamnation de Corfmat, et nous aurions un chapitre saisissant à consacrer aux efforts désespérés du bandit pour s'évader du cachot, au milieu d'une nuit ténébreuse, au bruit strident des rafales qui couvrait celui des pierres arrachées et des planches rompues, etc., etc.

Ce croquis sommaire étant à peu près indiqué, reprenons, d'une manière aussi brève que possible, le fil de notre récit.

C'était, nous l'avons dit, par une nuit ténébreuse. Le vent soufflait de l'ouest avec une violence peu ordinaire. Un homme s'avançait à pas de loup sur la grève, du côté de la pointe de l'île, ne quittant l'abri d'un rocher pour se rendre à l'autre, qu'après avoir écouté attentivement et regardé de tous les côtés ; s'arrêtant à chaque minute et tressaillant au moindre bruit, soit que des courlis effrayés prissent leur volée avec des cris plaintifs, soit que des débris détachés de la falaise abrupte par les coups répétés du vent de mer, vinssent rouler sur le sable aux pieds du fuyard. C'est lui, c'est le condamné, qui a brisé ses liens et court à de nouveaux méfaits. Il sonde, il interroge l'Océan, cette rade

neutre du monde, ouverte aux héros, aux coupables…, et semble le menacer de sa fureur. La mer était déjà grosse vers le milieu de la nuit. Les hautes lames du large arrivaient de temps en temps à la côte et pouvaient faire présager une tempête. Aussi le misérable évadé commençait-il à s'inquiéter.

— Que faire ? se disait-il, mille bombes ! Dire qu'il ne passera pas une chaloupe à la pointe. Pourtant, il doit être bientôt trois heures du matin, et d'ordinaire les bateaux de Belle-Île doublent la pointe de Houat… Ah ! ah ! quel tour je leur ai joué ! Hein ? on dira : C'est drôle, le Nantais s'est envolé comme un goëland, par le toit de la cambuse… N'importe, m'est avis qu'il serait temps de filer… Mille millions de diables ! Hein ? qu'est-ce que c'est ?… les lames qui clapotent apparemment… Mais non, tonnerre ! c'est un bruit d'avirons… oui, ça rapproche… Ohé, ohé, là-bas !

— Ohé ! répondit une voix sur la mer : que voulez-vous ?

— Passage à bord, camarades.

— Impossible de doubler le cap.

— C'est que vous avez pris un mauvais bord. Virez tout de suite ; laissez courir un demi-mille au large et arrivez ; le remous vous portera tout seul dans l'anse au-dessous de la pointe.

— C'est bon, camarade ; il paraît que vous vous y connaissez.

— Un peu, garçons. Allons, y êtes-vous ? Larguez la misaine et revenez au plus près ; quand je serai à bord, je vous tirerai de presse.

Le bruit des houles et l'éloignement ne permirent pas aux passagers de saisir tout ce que Corfmat avait dit, mais ils en com-

prirent assez pour exécuter, à l'aide de leur instinct maritime, les manœuvres indiquées par le Nantais. Tout se passa comme il l'avait prévu. Un remous favorable amena l'embarcation dans l'anse où Corfmat s'était rendu à l'avance, et dès qu'il eut sauté à bord, il se mit au gouvernail et commanda de faire voile.

L'embarcation était montée par trois pêcheurs de Hœdik, le père, le fils, âgé de quatorze ans, et un vieux matelot ; alors, le père, patron de la chaloupe, après avoir (comme disent les marins) mesuré la couleur du temps, jugea qu'il était prudent de rester à terre pour le quart d'heure. Mais un quart d'heure, c'était un siècle pour le fuyard, qui croyait à tout moment voir pointer au-dessus de la falaise blanchâtre la noire silhouette du recteur ; un quart d'heure, c'était pour le bandit la perte ou le salut ! C'est pourquoi, voyant l'hésitation du patron de la chaloupe, Corfmat jura qu'il n'y avait pas de danger. Puis, sans attendre la réponse de ses compagnons, il poussa vigoureusement au large au moyen d'une gaffe qu'il avait saisie par précaution.

La chaloupe était bien construite et solide à la mer ; Corfmat gouvernait avec autant d'adresse que de détermination ; aussi le premier mille se fit-il sans avarie. Mais quand on eut doublé le cap et que l'embarcation se trouva plus exposée aux grandes houles du large qui, poussées par un vent affreux, roulaient, avec une fureur dont la violence augmentait à chaque instant, il devint impossible de méconnaître l'approche d'une tempête. En vain le patron de la barque fit-il remarquer au pilote tous ces signes avant-coureurs d'une bourrasque inévitable ; en vain le supplia-t-il de gouverner sur le petit port de Houat pour y chercher un abri : le Nantais, l'œil hagard, la bouche frémissante, la main crispée sur la barre du gouvernail, avait l'air de ne rien entendre

et continuait à tenir le cap sur la haute mer, malgré les vagues énormes qui soulevaient la chaloupe à une hauteur inquiétante. Une seule lame reçue par le travers, et tout eût été perdu. Mais Corfmat fendait les houles avec une étonnante habileté, celle que donne le désespoir.

Deux milles se firent ainsi. Mais il devenait évident qu'on ne pouvait aller plus loin sans sombrer. Le patron, poussé à bout et voyant son autorité méconnue, perdit patience à la fin. Corfmat, cramponné au banc de l'arrière comme à sa dernière planche de salut, refusait énergiquement de quitter le gouvernail, et ce ne fut qu'après une lutte désespérée contre les trois hommes, qui l'avaient vainement supplié, qu'il abandonna la barre. Il fut jeté de force et attaché dans le fond de la chaloupe.

On s'orienta aussitôt dans la direction du port de Houat. Ce devait être bien plus difficile, malgré le jour qui perçait lentement entre d'énormes nuages. Le vent semblait augmenter encore et soufflait sans cesse par rafales variant de l'ouest au sud-sud-ouest. La mer devint plus houleuse ; les lames se succédaient plus hautes et menaçaient à chaque instant de submerger la chaloupe, déjà trop chargée d'eau.

Alors, en guise de canon de détresse, le vieux matelot fit feu à plusieurs reprises au moyen d'un mousquet d'abordage, tandis que les autres agitaient dans l'air des débris de pavillons pour demander du secours.

Un peu avant le point du jour, on s'aperçut de la fuite de Corfmat, évadé, comme nous l'avons dit, par le toit d'un appentis adossé à la cambuse. Madec, chargé spécialement de la surveillance du prisonnier, trouva la cage vide, en lui apportant sa

nourriture, et remarqua d'un coup d'œil la trouée pratiquée par le bandit dans le plafond garni de planches et dans la toiture de ce réduit. Il courut en toute hâte au presbytère, et quoique le recteur fût souffrant depuis la nuit où Corfmat l'avait frappé, Madec crut devoir l'informer de cet étrange événement.

— Rassemble tous les meilleurs matelots de l'île, dit aussitôt le patron en soutane ; préviens Julien Morel, bien qu'il ne soit de retour que d'hier. Il est vaillant, bon pilote, et j'aurai sans doute besoin de lui.

— Il ne navigue pas ce matin, et c'est pas bien étonnant… Mais je vas le remorquer : suffit, je connais mon gabier, tout paré à prendre le vent.

— Allons, dit le recteur en sortant avec précipitation, sans canne, sans chapeau, malgré les vives douleurs qu'il ressentait et les supplications de Barbane… Venez me rejoindre dans la baie sans perdre une minute.

Au moment où M. Tanguy arrivait sur la falaise, on venait d'entendre au large le premier coup de mousquet tiré de la chaloupe en détresse. La mer était si grosse, les lames si hautes, qu'on n'apercevait pas encore le petit bâtiment perdu au milieu du brouillard et de l'écume des flots. Plusieurs coups de feu retentirent ensuite, et l'horizon s'étant légèrement éclairci vers les sept heures du matin, on put distinguer les signaux que l'équipage agitait sans cesse.

Tous les hommes sur lesquels on pouvait compter à bon droit se trouvèrent bientôt réunis. Julien Morel aussi venait de se rendre à l'appel du vieux prêtre, cette fois transformé en amiral. On tint conseil sur la falaise. M. Tanguy envoya cinq ou six mate-

lots battre les grèves, les rochers et les cavernes de la pointe, dans le but de s'emparer du prisonnier évadé. Il garda auprès de lui Madec, Julien et deux autres, puis commanda de parer la meilleure embarcation du port, afin de porter secours aux malheureux que le naufrage menaçait.

En quelques minutes, tous les préparatifs de ce dangereux appareillage furent terminés. Il était impossible de se dissimuler l'imminence du péril. Julien lui-même, le brave pilote, en voyant la hauteur des lames, et peut-être, disons-le, à la pensée de la chère famille qu'il n'avait revue qu'un jour, Julien sentit sa main trembler sur la barre du gouvernail. Mais cette impression ne dura qu'un instant. M. Tanguy paraissait si rassuré, si intrépide ; il donnait ses ordres avec tant de calme et de sûreté, que sous les yeux d'un tel amiral, le courage serait revenu au cœur des moins braves. On continua donc à tenir vaillamment le cap au large, dans la direction où l'on avait remarqué les derniers signaux.

— Courage, courage, mes enfants, criait le recteur ; n'ayez pas peur, sainte Anne est avec nous.

— Là, à tribord, un signal, je l'ai vu, s'écria un des matelots.

— Souquez dur, garçons, dit Madec en donnant l'exemple ; cargue la misaine, borde le foc. Allons, ne mollissons pas.

Alors on entendit distinctement une voix qui hélait à peu de distance.

— Voilà la chaloupe, dit aussitôt M. Tanguy. Vire un peu à tribord… Bon. Maintenant, lancez-leur les bouées, les amarres… Défiez, défiez l'abordage…

Que se passait-il donc à bord de la chaloupe désemparée ? Pourquoi ces malheureux, au lieu de se prêter à la manœuvre et de saisir les amarres qu'on leur a tendues, paraissent-ils plus occupés de se quereller et même de se battre ? La terreur les a sans doute rendus comme fous… Non, non, ce n'est point là le motif de leur étrange conduite.

Nous avons dit que Corfmat vaincu avait été attaché dans le fond de la barque : mais quand le bateau sauveteur parut tout à coup à moins d'une encablure ; quand, surtout, les marins de Hœdik, sur le point de se jeter à la nage, eurent acquis la certitude qu'on venait à leur secours, ils poussèrent tous les trois des cris d'appel et de reconnaissance. Corfmat avait réussi à se détacher : alors le misérable, ayant reconnu M. Tanguy dans l'embarcation peu éloignée, s'élança comme un furieux, pour saisir une gaffe dont il voulait frapper ses compagnons.

Cette querelle pouvait avoir les conséquences les plus déplorables, au milieu d'une tempête, en venant à l'encontre de toutes les manœuvres nécessaires pour opérer le sauvetage ; elle pouvait entraîner la perte des deux embarcations à la fois. Mais le bandit se rendit justice à lui-même. Tandis que les marins faisaient tous leurs efforts pour désarmer le Nantais, auquel, par humanité, ils hésitaient à donner un coup mortel, celui-ci aperçut, dans l'autre barque, en ce moment très-rapprochée, une figure qui le frappa d'une sorte de commotion électrique.

— Julien ! s'écria-t-il, Julien ! ah ! j'aurai ta vie avant qu'ils aient la mienne !

Àces mots, aussi prompt que l'éclair, il monta sur le bordage de la chaloupe et, sa gaffe à la main, il s'élança par un bond pro-

digieux qui l'eût porté dans le bateau de M. Tanguy, si une forte houle ne l'eût soudainement éloigné. Ainsi Corfmat tomba dans la mer. Une fois on vit ses bras sortir de l'eau et s'agiter convulsivement. Comme on le savait excellent nageur, on croyait le voir revenir à chaque instant à la surface. Mais il ne reparut point ; seulement, à la place où il venait de disparaître, les marins, penchés aux bords des embarcations, crurent distinguer sur l'écume des houles de légères teintes de sang, et ils pensèrent que le coupable, frappé dans son dernier forfait, s'était brisé le crâne contre la quille du bateau…

— Prions pour lui, dit le recteur ému, que Dieu lui fasse miséricorde… Maintenant, ajouta-t-il en domptant sa souffrance, songeons à sauver les vivants et que sainte Anne nous soit en aide.

Le retour à l'île de Houat présenta les mêmes dangers que le départ, et en eût offert bien davantage si le vent ne s'était un peu apaisé. Nous n'essaierons pas de peindre le tableau de la mer en fureur. Les trois marins de Hœdik furent contraints d'abandonner leur chaloupe, qui sombra sous leurs yeux quelques moments après que M. Tanguy les eut reçus dans la sienne.

Enfin le bateau sauveteur, porté par des lames encore terribles, entra dans le petit port de Houat. Toute la population de l'île était là pour recevoir et acclamer son protecteur, pour les jours duquel elle venait de trembler. Trembler ! oh ! non, ne parlons pas ainsi : nul ne tremblait en voyant M. Tang exposé sur la mer. Il l'avait si souvent affrontée et vaincue ; il avait opéré tant de sauvetages plus étonnants, résisté à tant de tempêtes, que les marins de Houat étaient persuadés que, nouveau Gildas, le saint prêtre pouvait marcher sur les flots.

Les naufragés et leurs sauveurs débarquèrent en même temps. M. Tanguy, d'ordinaire si alerte, les suivit avec une étrange lenteur. Puis, à peine eut-il mis le pied sur la grève, qu'on le vit pâlir et chanceler en portant la main à sa poitrine. Ce fut Julien Morel qui le soutint et l'empêcha de tomber sur le sable, tandis qu'Anna, accourue au-devant de son mari, saisissait avec anxiété le bras inerte du vieux prêtre et baignait sa main de ses larmes.....

Il ne nous reste plus que quelques mots à ajouter pour terminer cet épisode des dernières années de la sainte existence de M. Tanguy. Et c'est assez, si du moins nous avons réussi à donner une idée des œuvres aussi grandes que peu connues de la vie modeste de ce noble apôtre. Que d'autres, au surplus, qui, retirés dans les plus humbles retraites, répandent autour d'eux sans bruit et sans renommée, des bienfaits et des exemples pareils, et qui protégent leur troupeau contre les orages du monde, comme notre pasteur-matelot arrachait le sien aux tempêtes de l'Océan.

Quelle belle vie et quelle belle mort !...

Les pêcheurs, consternés, emportèrent le prêtre évanoui. Les acclamations qu'ils avaient d'abord poussées à son retour se changèrent en gémissements. Julien était l'un des privilégiés qui portaient le mourant. Anna marchait auprès de lui, essuyant de temps à autre la sueur froide qui coulait sur le front de son père bien-aimé. La douleur était peinte sur tous les visages de ces hommes bronzés à la mer. On parlait bas, on s'interrogeait avec tristesse. Un grand malheur semblait être dans l'air et planer sur l'île.

Au presbytère, on déposa le malade sur son lit, son pauvre lit, qu'un indigent de nos jours n'eût guère trouvé supportable. Là, il reprit peu à peu connaissance, et trouvant dans les sanglots à peine contenus qui éclataient parfois autour de sa couche une nouvelle preuve de l'attachement bien profond que l'île tout entière lui avait voué, le vieillard essaya de faire entendre encore quelques paroles de consolation.

Hélas ! tous comprirent que ce devaient être les dernières, et tous, par un même sentiment d'amour, de douleur et de piété, se mirent à genoux autour de ce lit funèbre.

— Mes enfants, leur dit le pasteur, en faisant un violent effort pour parler, vos larmes m'annoncent que je vais mourir, et je sens là, en moi-même, que le moment est venu. Je ne regrette pas la vie, quoique vous me l'ayez rendue bien douce ; je ne regrette pas la terre, si mon maître daigne me donner le ciel en échange… Ne pleurez pas, si vos larmes protestent contre la volonté de Dieu ; mais qu'elles coulent en paix, qu'elles coulent longtemps sur la tombe de celui qui ne sut que vous aimer, si ce sont des larmes de reconnaissance et de résignation… Soyez toujours chrétiens, aimez-vous les uns les autres ; aimez Jésus-Christ, ajouta le prêtre mourant en serrant sur sa poitrine haletante un crucifix… Implorez sa divine miséricorde pour moi… comme je l'implorerai pour vous… Oui, sachez vous aimer ; c'est là tout le secret du seul bonheur que l'on puisse goûter ici-bas… Voyez : un homme qui naquit parmi vous, qui fut jadis votre parent, votre ami, oublia un jour ce divin précepte de la charité… et Dieu l'a puni… Jésus miséricordieux, ayez pitié de lui ; ayez pitié d'eux tous, ayez pitié de moi…

Alors sa voix devint entrecoupée, sa respiration lente et oppressée. Anna, au comble du désespoir, appuyait le crucifix sur les lèvres glacées du mourant. Tous les marins, remplis d'une indicible consternation, répétaient à voix basse les prières des agonisants…

Le soir était venu sur ces entrefaites, et l'ombre du crépuscule, en pénétrant dans la chambre mortuaire, augmentait encore la tristesse de ce cruel moment. Puis on entendit un sanglot, presque un cri déchirant : la femme de Julien Morel venait de tomber sans connaissance sur la terre, et l'âme du bon M. Tang était remontée dans le ciel.

Afin d'éviter la monotonie sans doute inhérente à ce genre, nous allons présenter au lecteur deux ou trois nouvelles, plus développées, bretonnes encore, mais plus réelles, si j'ose dire, et fidèlement cueillies sur nos grèves si sauvages et pourtant si romantiques.

Le Fils du pilleur

RÉCIT DES GRÈVES

Le dévouement est une admirable chose ! C'est, pour ainsi parler, la foi dans l'amour. Il surmonte tous les obstacles, ne se rebute jamais, se donne sans calcul, sans mesure ; il touche les cœurs, entraîne et soutient les faibles et désarme les méchants. Mais que dire du dévouement méconnu, méprisé, persécuté ? Hélas ! les exemples de ce dévouement, frère du martyre, ne sont pas aussi rares, grâce à Dieu, même de nos jours, qu'on semble le

croire, et nous pourrions, au milieu des cruels événements qui ont frappé notre pays, en trouver, dans tous les rangs, de nombreux exemples à porter à son avoir… Mais ce n'est pas de ces grandes choses que nous voulons parler ici ; notre sphère est plus modeste et notre dévouement ne montera pas aussi haut. Suivez-nous donc encore une fois, lecteur, sur ces grèves où nous aimons tant à vous conduire.

Le village de Lok-Irek est bâti, comme l'indique son nom armoricain, sur une pointe allongée de la côte entre Lannion et Morlaix. Aujourd'hui, ce port, fréquenté par des pêcheurs et petits caboteurs, se trouve dans une situation relativement meilleure ; mais, vers le commencement de ce siècle, époque où se place notre récit, ce n'était qu'un pauvre abri pour les barques de pêche de l'endroit. Autour de la vieille église, lézardée par les ouragans, on voyait à peine trois ou quatre habitations auxquelles on pouvait donner le nom de maisons ; l'une était le presbytère et une autre, plus près de la mer, la demeure de maître Christophe Brionel. Ce dernier, l'homme important du village, était un rude loup de mer et ancien brigadier des douanes en retraite.

Les cabanes des pêcheurs se trouvaient disséminées sur la falaise. Quelques-unes s'avançaient tellement vers les sables que le flot des grandes marées les atteignait lorsque le vent poussait à la côte. C'est dans une de ces pauvres cases que demeurait la veuve du Pilleur, comme on disait. Marie Lestour n'avait qu'un fils, Franz ou François, jeune et courageux matelot. La mort de son mari, arrivée depuis sept ans, l'avait laissée presque dans la misère, avec son enfant.

Voici au milieu de quelles circonstances le pilleur avait trouvé la mort. Dans les derniers temps de sa vie, la conduite de Lestour inspirait d'assez graves soupçons. Ayant à peu près renoncé au travail, à la pêche qui le faisait vivre, il s'adonna de plus en plus à l'ivrognerie, cette lèpre des campagnes et des grèves. On le notait déjà comme contrebandier ou forban. C'est pourquoi maître Christophe qui le détestait, résolut de le surveiller et de le prendre en flagrant délit. D'où venait cette haine de Brionel contre Lestour ?... Marie avait été belle dans sa jeunesse ; elle l'était peut-être encore, et le brigadier s'en était aperçu quand elle comptait vingt printemps. Marie avait-elle refusé l'uniforme du gabelou ? Nous ne savons au juste ; mais la supposition ne serait pas dépourvue de quelque vérité.

Sur ces entrefaites, un naufrage eut lieu en vue de Lok-Irek. Un brick hollandais vint s'échouer sur un banc de roches à un mille au large. À cette époque, les moyens de surveillance et de sauvetage faisaient à peu près défaut. La tempête ayant continué toute la nuit, le navire se trouva bientôt démoli par ses coups incessants et les lames portèrent à la côte de nombreuses épaves. Lestour dont la cabane était à proximité, ne fut pas le dernier à remarquer les objets que la mer charriait dans les anses.

Le pilleur n'osa rien enlever pendant le jour suivant ; mais la nuit étant venue, sans que les douaniers, retenus sur un autre point, eussent paru aux environs, il s'arma de son long croc à naufrage et alla se cacher dans une caverne profonde. Puis, après une heure d'attente au milieu des bruits de la tempête, ne voyant rien bouger sur les falaises, Lestour s'avança sur la plage et commença son affreuse récolte. Tout se passa bien d'abord : le vent mollissait ; la mer se retirait, laissant à sec caisses, barils, voiles,

cordages… La grève paraissait solitaire. Les flots, en battant les noirs récifs, répondaient seuls aux cris des cormorans. Alors Lestour parvint à saisir, au moyen de son croc de fer, une caisse pesante qu'il se mit en devoir de briser, afin d'enlever ce qui conviendrait mieux à sa convoitise et à ses forces. Il ne voyait pas des ombres monter lentement sur la falaise, au-dessus de la place où il travaillait. Tout à coup, des deux côtés de la baie, des appels réitérés se firent entendre. C'était Christophe, ses douaniers et quelques matelots du navire naufragé…

Que faire ? Fuir par les falaises était presque impossible. Attendre ? Le flagrant délit était constant… La mer, la mer seule offrait au misérable ses flots agités, mais pourtant secourables. Il n'y avait pas à hésiter : le pilleur s'élança dans l'eau et, nageant avec une rare intrépidité, il se serait sauvé sans doute, si les douaniers, et surtout Brionel qui passait pour un habile tireur, n'eussent fait feu sur lui à plusieurs reprises. Le lendemain, la mer rejeta sur la plage le corps du pilleur au milieu des débris qu'il avait convoités.

Ce tragique événement causa une vive émotion dans le village. La veuve Lestour, malgré sa piété qui lui commanda de pardonner, ne put cependant oublier d'où venait le coup affreux qui l'avait privée de son mari, coupable sans doute, mais qu'elle espérait ramener au devoir. Elle eut la force de ne jamais confier à son fils la cause de sa peine. Franz fut plusieurs années sans soupçonner la part que Christophe avait prise à la mort de son père.

Lorsqu'avec le temps, une circonstance fortuite, que nous raconterons tout à l'heure, le laissa lire avec horreur au fond de ce mystère, peut-être était-il trop tard pour qu'il lui fût possible de

repousser des sentiments nourris par l'enfance, l'habitude et l'amitié, ces trois sœurs du souvenir.

Or, Christophe Brionel, homme violent et orgueilleux de son importance relative, avait une fille unique, nommée Martha, chétive créature, pâle et boiteuse ; mais la douceur et l'éclat de ses grands yeux bleus donnaient à sa physionomie une expression touchante et indéfinissable. Son père, tout occupé de ses fonctions avant qu'il eût pris sa retraite, et se livrant depuis à la pêche avec ardeur, quelquefois, à l'occasion, pilotant les caboteurs à l'entrée de la rivière de Morlaix, son père n'était pas d'humeur à surveiller la petite Torte, comme on l'appelait. Celle-ci se rendait chaque jour à l'école du village, où la pauvre femme d'un gabarier apprenait tout juste aux enfants à épeler et à haner leurs prières. Par ailleurs, la surveillance de Martha était livrée à une vieille paysanne qui avait assez de balayer cent fois le jour sa cuisine où elle brûlait et enfumait le plus souvent les vivres du patron. Après la classe, la jeune bande se dispersait par dunes et grèves pour y chercher des coquillages et des galets brillants. Martha, qui ne courait pas sans peine, allait s'asseoir sur une roche élevée, d'où elle suivait tristement les joyeux ébats des goëlands sur le ciel et de ses petites amies, autres mouettes qui semblaient voler sur le sable. Mais, à un certain moment, vous l'eussiez vue tressaillir, son teint pâle se colorer, ses grands yeux se dilater et percer l'espace pour mieux distinguer une voile sur la mer. Puis un petit bateau de pêche se rapprochait, accostait dans une baie au-dessous de l'observatoire de Martha, et un jeune matelot, laissant le vieux maître de la barque achever le travail du mouillage, gravissait avec ses paniers et son butin la falaise escarpée.

C'était Franz, devenu l'ami de Martha, et presque son protecteur, vu l'infirmité de la petite Torte qu'il aimait à porter sur son dos, à travers les grèves et les rochers. Ainsi, Franz, l'alerte et brave matelot, s'attacha de plus en plus à la fille du brigadier, en mettant ses jambes agiles au service de celle qui en était presque privée. À cette date, nos jeunes amis, nés la même année, pouvaient avoir quatorze à quinze ans. C'était touchant de voir sur les falaises ce robuste jeune homme servir, pour ainsi dire, de monture docile à la faible créature qui poussait, alors seulement, des cris de joie en se sentant emportée par une course rapide. Pourtant, si Franz ignorait la haine que le père de Martha avait vouée à sa famille, il la pressentait peut-être, car d'instinct il évitait soigneusement les parages où il eût été exposé à rencontrer le rude brigadier.

Un soir cependant (Martha étant sans doute indisposée), son jeune ami ne l'avait pas trouvée à son poste ordinaire…

Il l'attendit longtemps, et, quand la nuit fut venue, il s'en alla courir à l'aventure sur le bord de la mer. Il se disposait à descendre, pour revenir à Lok-Irek, vers une baie au fond de laquelle on amarrait souvent des barques par le beau temps, lorsqu'il entendit parler assez fort et reconnut l'accent emporté de maître Christophe. Il s'éloigna instinctivement du sentier et se cacha parmi les grandes roches. Deux hommes s'approchèrent bientôt, gravissant la côte avec lenteur, à cause des paniers et agrès qu'ils portaient.

— Oui, pour sûr, patron, disait l'un des deux, voilà plus de dix fois que je vois votre petite aller là-bas vers la grève de Saint-Jean, sur le dos de ce vagabond.

— Il faut que tu me le dises pour que je le croie, tonnerre ! répondit Brionel… après ce qui s'est passé avec le pilleur…

— Oui, pas moins, c'est assez drôle, dit l'autre : le fils portant la fille de celui…

— Tais-toi, vieux gabelou ! Ça m'exaspère et je crois que je l'écraserais comme un cancre…

— Pas moins que vous fîtes, patron, dans ce temps-là, un crâne coup de fusil… J'y étais, et à votre seconde balle, malgré l'ombre, j'ai vu le damné pilleur, qui nageait comme un congre, faire une culbute de marsouin, que c'en était… Hein ? qu'est-ce que vous dites ?

— Moi, gabelou, rien : c'est la mer qui pleure ou le vent qui siffle dans les roches. Ça nous amènera de l'eau. Filons…

Non, ce n'était pas la mer qui pleurait, ni le sifflement des rafales ; c'étaient les gémissements d'un fils atterré qui répondaient à ces horribles discours…

— Ô malheur ! s'écria Franz quand les hommes se furent éloignés ; malheur sur nous ! Ô mon père infortuné, je vous vengerai !!

Du jour au lendemain la vie changea pour nos deux enfants. Que se passa-t-il entre le père et la fille ? Nous ne savons ; mais Martha ne vint plus seule sur la falaise et n'y vint que rarement. Sa santé s'altéra et ses forces diminuèrent. Christophe, satisfait d'avoir coupé le mal à sa guise, ne s'inquiétait pas d'autre chose, quoiqu'il aimât sa fille assurément un peu plus que sa pipe ou son matelot, et autant que sa chaloupe.

Hélas ! tout devenait noir autour du malheureux Franz. Ce n'était plus que de loin en loin que, caché dans les grottes, il apercevait un instant la frêle et pâle Martha qu'une vieille femme accompagnait, ou que Brionel traînait à sa suite quand il avait le temps, ce qui était bien rare. La veuve Lestour s'attristait aussi de voir son fils sans goût au travail, errer sur les rivages comme une âme en peine. Franz ne lui avait point fait part de sa terrible découverte et sa mère ne pouvait que faire d'inutiles conjectures. Oui, Franz errait sans cesse sur les grèves, presque inoccupé en apparence ; mais Franz guettait son heure. Il épiait, il hâtait de ses vœux, il convoitait sa vengeance !!

Un jour, avant le coucher du soleil, Martha et sa gardienne étaient assises sur la pointe avancée de Lok-Irek, sans doute pour attendre Brionel. La bonne femme se rappela qu'elle avait oublié à la maison un travail recommandé par le patron et manifesta son inquiétude à la petite fille.

— Va bien vite, lui dit l'enfant ; le père gronderait à son retour. Il ne tardera pas à revenir ; je crois même que j'aperçois son embarcation là-bas dans la brume. Je vais t'espérer ici.

La gardienne s'éloigna sans se faire prier davantage et Martha demeura seule, plongée dans sa rêverie.... Le vent commençait à s'élever. Les nuées devenaient plus épaisses. Il y avait un grain sur la mer. La marée montante, poussée par le vent d'ouest, vint battre tout à coup et entourer les rochers où se tenait la fille de l'ancien brigadier.

Elle ne remarqua pas au premier abord ces signes avant-coureurs du danger ; mais quand son coup d'œil d'enfant des grèves lui en eût révélé l'imminence, Martha descendit l'escarpement

des rochers et n'hésita pas à se mettre à l'eau pour traverser à gué le chenal où les lames roulaient déjà à de courts intervalles. Du temps où Franz la portait sur ses fortes épaules, vingt fois ils avaient pris ce chemin pour gagner le village. Mais aujourd'hui elle était seule, seule et épouvantée… Passer entre deux lames n'eût pas été impossible si sa démarche eût été plus hardie et le temps moins sombre. Mais il n'en était pas ainsi. Martha tremblait et son infirmité rendait ses pas plus chancelants dans l'obscurité croissante. Enfin une forte houle, poussée par le vent et la marée, déferla dans le chenal étroit sur le passage de la pauvre enfant qui roula submergée en poussant un long cri de détresse….

Quelques minutes après, Martha évanouie était déposée sur le sable, au bord de la baie. Un matelot tout ruisselant d'eau de mer, à genoux auprès d'elle, essayait de la ranimer… Puis, rapide comme l'éclair, le matelot se releva, et abandonnant sa charitable besogne, disparut derrière les grandes roches…

— Quoi ! une femme affalée sur le sable… noyée… Non, ça remue… Mille et mille tremblements ! c'est Martha. Ma fille ! ma fille, me voilà près de toi, tu n'as plus rien à craindre. Eh ! tonnerre ! que venais-tu faire si tard par ici ?

— Vous espérer, mon père, et prier le bon Dieu pour vous, murmura Martha d'une voix faible.

— C'est bon, c'est bon, dit le marin. Qui diable t'a tirée de ce mauvais pas ? Qui s'est sauvé à mon approche ?

— Le flot m'a surprise sur la pointe, répondit la pauvre petite, soit qu'elle voulût éluder la question, soit qu'elle ignorât en vérité le nom de son sauveur.

— Prends garde, mille bombes ! reprit le brigadier ; ne va pas louvoyer avec moi. Puis, s'apaisant un peu, il marmotta entre ses dents : — Oui, j'aime ma fille, sans doute ; mais si elle avait eu le malheur d'être tirée de l'eau par ce fils de forban, oh ! tonnerre ! je crois que…

Et il frappa la roche de son lourd talon à l'ébranler… Les choses en restèrent là pour cette fois. Christophe ramena sa fille dans ses bras à son habitation, gronda rudement la vieille gardienne et l'on ne parla plus de cet accident dont peu de personnes eurent connaissance.

Tel fut le commencement de la vengeance du fils du pilleur. Pour lui, ce n'était pas assez : il comptait sur la Providence et espérait mieux encore.

Quelques mois après, sur le tard (on était à la fin de novembre), Franz parcourait les falaises, selon son habitude, quand, revenu de la pêche après avoir rapporté son poisson à sa mère, il allait au fil de l'eau pour songer à la pauvre Martha et à leur malheur. Un grain s'était levé au large, sans qu'il l'eût remarqué. Il faisait noir par moments, sous les grosses nuées, quoique, par intervalles, la moitié de la lune vînt jeter sur les flots de longues traînées d'argent. Il était occupé à regarder sous le vent de la pointe, où se trouve une sorte de chaussée d'écueils que la mer recouvre en montant, les évolutions hasardeuses d'une barque de pêche, que le vent du large semblait affaler vers les brisants. Le vieux matelot qui partageait son embarcation avec lui pour la pêche, l'aborda en ce moment.

— Voilà une barque qui file un mauvais nœud, m'est avis, lui dit-il. Si le patron perd de vue le clocher de Lok-Irek, il est coulé,

c'est sûr.

— Ce n'est que trop probable, Tom, répondit Franz qui examinait avec une attention pleine d'anxiété… Dieu du ciel ! c'est la petite embarcation de…

— De Christophe, pas vrai, garçon. Je t'ai compris… Pas besoin de rester ici voir. Gagnons vitement nos hamacs.

Franz retint le matelot par sa vareuse. La lune jeta ses rayons obliques sur la chaussée de brisants. La voile avait disparu.

— Est-ce que j'ai la berlue, dit le matelot, ou bien sont-ils cachés par une roche, ou avalés par les congres ?

Pour toute réponse, Franz se mit à courir vers la baie où s'amarrait leur bateau. Tom le suivit en maugréant… Puis, au bout de cinq minutes, cinq siècles pour l'ardent sauveteur, la barque, sa voile hissée, au risque de rompre le mât, filait, comme un goëland sous la tourmente, vers les brisants que l'on prenait toujours tant de soin d'éviter. Mais Franz tenait la barre et le matelot ne pouvait que surveiller l'écoute, en recommandant son âme à Dieu.

— Pas moins, murmurait-il, que ça serait dur d'avaler sa gaffe pour ce damné de Brionel… !

Bientôt, à la morne clarté d'une lune voilée, ils virent l'eau bouillonner sur la chaussée, presque sous l'avant de leur bateau et aperçurent avec effroi la quille luisante, au-dessus des lames, d'un canot submergé. Soudain, sur la grosse roche que les houles commençaient à balayer, ils virent une ombre s'agiter, tendre les bras, et entendirent des cris de détresse. C'était la voix d'un enfant qui appelait au secours.

Ranger les écueils avec adresse et courage, accoster l'îlot de granit sous le vent, s'y élancer sans hésitation, ce fut, pour l'intrépide jeune homme, l'affaire d'une minute. Malgré ses murmures, le vieux Tom l'avait fortement secondé dans son œuvre généreuse, en s'efforçant de maintenir le bateau et de parer l'abordage des récifs. Franz trouva sur l'îlot un mousse qui, seul, accompagnait Brionel dans ses petites tournées. L'enfant était affolé de terreur.

— Là, là, criait-il : voyez, il est à moitié dans l'eau. C'est le patron… La mer va l'emporter.

Franz fit quelques pas dans la direction indiquée. La face tournée contre le goémon, le corps déjà inondé et soulevé quand revenaient les lames, un naufragé gisait sur la roche. Le fils du pilleur l'entraîna un peu plus haut où les flots ne montaient pas encore, et retourna le cadavre. Il ne put retenir un cri en voyant le visage livide, les mains crispées, la poitrine sanglante de son persécuteur…

Après ce sauvetage, Franz parut reprendre un peu de goût à la vie. Du moins sa mère voulut l'espérer pendant quelques mois. Elle se trompait. Franz, voyant que le temps n'amenait aucun changement dans sa position, sentait son courage l'abandonner encore. Il avait fait jurer à son matelot, sur sa part de paradis, que jamais il ne révélerait le nom de celui qui avait couru au secours de Brionel, et le mousse, seul autre témoin de ce naufrage, se mourait des suites de l'accident ou de la terreur qui l'avait frappé. Enfin, ce qui augmentait la cruelle tristesse, le découragement profond de Franz, c'était de savoir que la fille du brigadier, souffreteuse depuis longtemps, s'approchait peut-être déjà du cimetière, tandis qu'il eût été si heureux de lui donner la main pour

la conduire dans le chemin fleuri où la vie reprend vite à seize ans.

Un jour que par exception, ou pour tâcher d'avoir quelques nouvelles de la petite boiteuse, la veuve Lestour passait dans le village, non loin de la maison de Christophe, celui-ci, assis sur le seuil de sa porte, le bras encore en écharpe, l'aperçut et s'écria en faisant un geste de colère et de mépris :

— Que viens-tu chercher ici, moitié de pilleur ? Passe au large, ou que le diable m'étrangle…

Il en eût dit bien d'autres dans sa fureur, si Martha, qui survint aussitôt ne l'eût entraîné dans la maison. Surexcitée par cette indigne apostrophe, la veuve le suivit dans la chambre dont la porte était restée ouverte, et là, les bras croisés, la poitrine haletante d'une cruelle et juste indignation, la veuve parut braver l'ancien brigadier dans sa demeure.

— Sors d'ici, damnée voleuse, hurla le furieux en levant pour frapper un bras que Martha retenait à grand'peine.

— Je ne sortirai pas, Christophe, répliqua la veuve outragée, avant de t'avoir dit la vérité que tu ignores, je crois, et qui sera du moins la juste punition de ton injustice… Oh ! tes insultes ne me font pas peur. Écoute-moi : Si je suis la veuve du pilleur, c'est la main que tu as levée sur moi qui fit le coup, je le sais… Mais toi, si tu peux presser dans tes bras ce cher ange qui voudrait t'apaiser, c'est à mon fils, au pauvre Franz que tu le dois…

— C'est faux, s'écria Christophe blême de fureur.

— C'est la vérité ; demande à ta fille qui l'a tirée de l'eau un soir…

— Dis donc qu'elle ment, interrompit le brigadier en repoussant Martha suffoquée par les sanglots.

— Écoute encore, Christophe, je n'ai pas fini. Oui, Franz a sauvé ta fille, et comme le bon Dieu voulait te confondre encore plus, il t'a fait briser ton canot sur la pointe là-bas. Enfin c'est le fils du forban, du forban que tu as tué, c'est lui qui t'a sauvé et ramené mourant à terre au péril de sa vie !

— Mille ouragans ! hurla Brionel, fou de rage. Sors d'ici ; va-t-en ! pilleuse, va-t-en !!

— Oui, je pars, dit la veuve avec calme ; je puis partir, car tu sais maintenant ce que le pilleur méprisé a fait pour toi ! Que le ciel te pardonne à cause de ta fille. Adieu !

S'il est ici-bas une douleur, une angoisse que l'on ne peut peindre, il en est à plus forte raison que l'on ne saurait supporter sans faiblir… sans mourir peut-être ! La douleur et l'angoisse de la pauvre Martha furent de ce nombre. La dernière scène dont elle fut le triste et impuissant témoin contre un père de qui l'âme endurcie était violente comme l'ouragan, cette scène avait atteint les derniers ressorts de sa frêle organisation.

Mais, chose étrange ! Si le chagrin prolongé terrasse à la fin ses innocentes victimes, la honte, la colère, l'impuissance à changer des événements funestes, le remords enfin, tuent peut-être plus vite. Le violent brigadier, injuste et cruel, nous en montre ici un exemple. Soit que la santé de sa fille qu'il voyait décliner, sans vouloir ni savoir y porter le seul remède nécessaire, soit que son orgueil blessé, aigri, envenimé, eût frappé son moral d'un coup qui affaissa ses forces en peu de temps, toujours est-il que Brionel tomba malade au bout de quelques mois, et mourut un peu

apaisé, sans doute, par les larmes de sa fille, mais sans avoir pardonné à ceux qu'il nommait les auteurs de sa mort.

Martha languit une année environ après la mort de son père. Dans les derniers temps, on voyait passer sur la grève de Lok-Irek deux femmes en deuil, marchant lentement les yeux fixés sur la mer où des voiles paraissaient au large. Elles s'arrêtaient de temps à autre pour mieux regarder. La plus petite, toute pâle et qui boitait un peu, s'asseyait souvent sur les roches. Sa compagne l'aidait à marcher et l'entourait de soins maternels. Il serait inutile de les nommer. La veuve et Martha, désormais inséparables, allaient au-devant d'un fils et d'un fiancé… triste fiancé qui savait que la mort épouserait sa promise… Esclave de sa tendresse et de son dévouement, Franz, rattaché à la vie par le sentiment du devoir, travaillait avec ardeur pour ses deux amies, sa mère et la petite Torte. Il travaillait, et pour quelle raison, en ce qui concerne Martha, puisque Brionel passait pour presque riche ? Non, l'ancien brigadier, vaniteux et vantard, n'avait laissé que des dettes à sa fille, et Franz, intrépide lutteur, travaillait pour les payer et pour que Martha ne sût jamais que son père était mort insolvable.

Nous n'ajouterons rien à ceci : nos pages seront bientôt épuisées… Martha mourut comme une mouette blessée sur la grève, dans les bras de la veuve du pilleur, dont le fils pleurait à leurs pieds. Elle avait aimé le malheureux Franz, il est vrai ; mais pourtant avait-elle jamais connu toute l'étendue de son dévouement ?

Ce fut la seule récompense du matelot. La seule ? Oh ! non, grâce à Dieu. La conscience de s'être dévoué jusqu'au bout et sans retour, d'avoir accompli avec intrépidité un devoir souvent amer, toujours difficile, remplit sa carrière d'assez de force et

même de joie intérieure, pour qu'il lui fût possible dans la suite d'affronter les brisants de la vie sans y sombrer.

Katel-Kollet

RÉCIT FANTASTIQUE

— À l'aube du matin, un peu de cendre éteinte,
D'un pied large et fourchu portait l'étrange empreinte…

Or ceci se passait avant qu'Arthur de Bretagne eût été meurtri par Jean sans cœur et sans terre. Le comte Moriss, sur ses vieux jours, vivait fort retiré en son manoir de la Roche, avec une jeune nièce, belle comme le jour, qui s'appelait Katel. Mais si Katel était belle, on dit qu'elle était bien plus dangereuse, non-seulement par les séductions de sa personne, mais encore par la malignité de son esprit. Le vieux comte pressait Katel de se marier, car il trouvait qu'une jolie fille de seize ans, séduisante et légère comme aile d'alouette, était un objet bien difficile à garder pour un tuteur de soixante ans, qui n'avait connu que la guerre. Par malheur, Katel n'entendait point raccourcir sa jeunesse par le mariage. Elle aimait le plaisir et les fêtes à la folie ; la danse était sa vie. Elle ne rêvait qu'à la danse, et répondait aux pressantes sollicitations du comte Moriss :

— Quand j'aurai trouvé un joli cavalier capable de danser avec moi douze heures durant, à celui-là je donnerai mon cœur et ma main.

Cette réponse fut publiée à son de trompe dans toutes les paroisses du Léon, et bientôt nombre de jeunes seigneurs riches et

des mieux tournés vinrent voir la belle brune et faire leur demande. Alors, Katel donnait à ceux qui lui plaisaient rendez-vous pour telle ou telle assemblée de la saison. Dans ce temps-là, les beaux pardons n'étaient pas rares dans le pays. On y dansait tout le jour et souvent la moitié de la nuit. La sylphide volait, presque sans toucher le gazon, sans se reposer jamais pour ainsi dire ; et lorsqu'elle avait saisi la main d'un jeune cavalier, s'il se laissait entraîner au gré de l'enchanteresse, il était perdu, car elle le fascinait, l'ensorcelait à tel point, que l'imprudent, possédé par ce démon charmant, dansait, sautait, tournait jusqu'à ce que souvent mort s'ensuivît…

Elle avait ainsi causé bien des deuils dans les châteaux du comté. L'indignation publique, les cris de vengeance qu'elle pouvait entendre, auraient dû l'avertir que son heure aussi ne tarderait pas à sonner. Mais son cœur était dur et elle ne voulait pas changer.

Ce que voyant, le sire de la Roche défendit à Katel d'aller aux assemblées et l'enferma dans la tour, lui disant qu'elle y resterait jusqu'au jour où elle aurait donné le titre d'époux à l'un de ses nombreux prétendants. Or, Katel avait un page, moins grand que le lévrier de son oncle et aussi noir qu'un corbeau. Elle l'appela un matin avant le jour et lui dit :

— Il dort le vieux Moriss ; mais Salaün veille pour Katel. Monte à cheval ; les gardes te laisseront passer. Prépare l'échelle flexible que tu fis pour moi, et porte ce message au château de Ploudiry…

… Une heure après, au pied de la tour, sous la fenêtre où pendait une échelle de lin, un beau jeune homme et la brune prison-

nière montaient sur le même coursier… Et bientôt, sur les routes encore sombres du grand bois, le forestier entendit un galop rapide, et le nain jaloux, resté seul au pied du donjon, ricanait en disant : « C'est aujourd'hui le pardon de la Martyre ; Salaün, tes glas sonneront ce soir !… »

En les voyant arriver ainsi au pardon de la Martyre, on fut frappé d'admiration, tant ils étaient tous deux jeunes et beaux. Katel, plus radieuse que jamais, présenta Salaün comme son fiancé à toute la compagnie.

— Oui, disait-on tout bas, fiancé de la danse qui enivre et qui tue !

Peu après le bal commença. On y avait appelé les meilleurs sonneurs de Cornouaille. Nombreuse et belle assemblée s'y trouvait réunie par les soins de Katel qui avait d'avance envoyé des messages, afin d'avoir plus de témoins de son nouveau triomphe. Elle se montra d'abord plus calme que de coutume. Doucement appuyée sur le bras de son fiancé, elle daignait lui accorder un peu de répit en faisant quelques tours avec d'autres. Puis, au milieu de la fête, il y eut un festin magnifique. Les liqueurs coulèrent en abondance ; et, sur le soir, on alluma des torches tout autour de la place, sous les grands arbres. Alors le bal de recommencer : gavotte, jabadao, ronde, courante et passe-pied, tout se succédait sans trêve ni repos…

— Encore, encore, s'écriait Katel radieuse, en dansant avec Salaün ; serais-tu las par hasard ?

— Non, non, jamais auprès de toi, disait le jeune homme fasciné.

Et le couple charmant glissait plus rapide au milieu des autres danseurs qui s'arrêtaient pour les regarder… Pourtant Katel s'aperçut bientôt que son cavalier faiblissait.

— Courage, lui dit-elle : encore quelques tours et Katel est à toi !

L'insensé, quoique à bout de forces, s'élança de nouveau dans le tourbillon qui l'emportait malgré lui. Enfin, ses pieds s'appesantirent, sa respiration devint pénible, saccadée, puis haletante comme un râle.

— Grâce, grâce ! murmura-t-il. Ô Katel, ô ma mie… ne t'ai-je pas… gagnée ?

La cruelle l'abandonna quand elle entendit cette plainte, et le malheureux délaissé s'affaissa sur l'herbe fleurie. Au même instant minuit sonna dans la tour. Les torches (torches funèbres) pâlirent, puis s'éteignirent une à une… Et tout auprès, dans l'ombre, ricanait le nain noir…

— Déjà ! s'écria Katel en jetant un regard de mépris sur Salaün évanoui et sur les sonneurs exténués, déjà fatigués pour si peu !.. Par l'enfer !! qui me donnera danseurs et musiciens dignes de moi ?…

Àcette imprécation horrible, un lustre formé d'éclairs fulgurants se balança sous les grands chênes dont le feuillage rougi se froissait, agité par une brise enflammée. Deux hommes, deux fantômes, parurent tout à coup au milieu du cercle des spectateurs qui se disposaient à fuir, et demeurèrent cloués à leur place par la terreur. L'un des étrangers, vêtu de rouge sous un manteau noir, portait sous le bras un biniou énorme dont le pavillon était

formé par une gueule de serpent. L'autre de haute et belle taille, vêtu de noir avec un manteau rouge, portait sur la tête un panache de plumes de vautour qui dissimulait en retombant le feu de son regard.

Soudain, le biniou, enflé par un souffle formidable, fit entendre des accents dont tout le monde se sentit épouvanté, tous, excepté la brune danseuse, car le sonneur rouge jouait un branle inconnu, irrésistible… Et le cavalier au toquet de vautour vint saisir dans ses bras nerveux Katel qui semblait l'attendre et l'inviter d'un regard ardent.

Alors une gavotte effrénée commença sous le dôme resplendissant. Peu de danseurs osèrent y prendre part, malgré le vin et l'hydromel qui circulaient sans cesse. Ils s'arrêtèrent bientôt sous le poids d'une fatigue étrange ; mais Katel, heureuse et fière, volait comme une fille des airs et semblait défier son cavalier… Et la musique allait toujours plus stridente ; le branle infernal toujours plus rapide, plus affolé… et le nain noir ricanait de plus en plus…

Combien de temps cette danse horrible dura-t-elle ?… Nous ne saurions vous le dire. Katel commençait à donner quelques signes de lassitude. Elle regardait, non sans effroi, en passant, la gueule béante du serpent qui vomissait alors une vraie musique de damnés, interminable comme les supplices éternels… Pourtant elle essayait encore de frapper la terre de ses pieds impatients et se laissait emporter dans ce tourbillon de plaisir et d'ivresse… Bientôt il lui sembla que le lustre éclatant tournoyait au-dessus de sa tête ; la peur la saisit et elle fit d'inutiles efforts pour échapper à l'étreinte cruelle de celui qui l'entraînait d'une main de fer.

— Allons, allons, la belle fille, criait le danseur impitoyable, la pelouse est plus lisse, la lumière plus belle, la musique plus enivrante !

Et Katel, haletante, rassembla ses dernières forces à ces mots. Elle bondit encore une fois, comme une biche blessée, dans un tournoiement fantastique. Le cavalier noir disparut tout-à-coup, et Katel, ne se sentant plus soutenue par le bras fatal qui l'avait brisée, tomba en râlant à son tour, vaincue, mourante, abandonnée....

Et les lourdes nuées, en se choquant au-dessus de la forêt funèbre, lançaient par intervalles sur le dôme de feuillage des traînées de feu rouge et de salpêtre blafard. Les roulements de la foudre couvrirent les derniers sons du biniou. Des torrents de pluie ruisselaient sur les pentes ; la grêle crépitait incessamment sur les rochers des collines... La foule cependant s'était éloignée avec une indicible terreur de ce théâtre d'orgie et de mort. Puis il y eut un coup de tonnerre plus fort que tous les autres ; les éléments s'apaisèrent ; les bruits se turent ; les lueurs s'éteignirent, et le lugubre silence régna bientôt en maître sous la voûte sombre des bois...

Le lendemain, à l'aube du jour, on eût pu voir étendus côte à côte, sur l'herbe foulée du carrefour, deux corps inanimés ; tous deux jeunes et beaux portaient sur le visage la pâleur de la mort. Un nain noir et hideux les contemplait en ricanant. C'étaient nos deux fiancés : Salaün et Katel... Katel désormais appelée Kollet dans les souvenirs populaires ; Kollet, c'est-à-dire perdue ou damnée, à cause de son amour immodéré du plaisir et de la danse !...

Plus loin, à l'endroit où s'était tenu le terrible sonneur, l'herbe rougie et la terre brûlée portaient « l'étrange empreinte de pieds larges et fourchus… »

Et, dans les ruines du vieux château de la Roche-Morvan, on entend encore parfois, au milieu des nuits sombres, les ricanements sataniques du nain noir.

La Chapelle de Lok-Maria de Groix

RÉCIT DES GRÈVES

On remarquait encore, il y a quelques années, sur la côte orientale de l'île, à un mille de la Pointe de la Croix, les ruines, abandonnées, d'une petite chapelle.

Au commencement du siècle, le phare de la Croix ne s'élevait pas encore sur la falaise. La chapelle de Lok-Maria était depuis longtemps l'objet de la pieuse vénération de tous les matelots du pays. Un petit clocher en pierre surmontait l'édifice que l'on découvrait de plus de deux lieues au large. Aussi chaque fois que, le soir, un coup de vent paraissait s'annoncer pour la nuit, de braves pêcheurs dont la chaumière était voisine, avaient-ils soin d'allumer une lanterne qu'ils attachaient au battant de la cloche, et, comme la petite tour était à jours et ouverte aux quatre points cardinaux, ce signal pouvait servir à guider des navires, soit pour entrer dans le port, soit au contraire, suivant leur position, pour éviter les côtes et les bancs qui entourent l'îlot.

Mais, avec le temps, les circonstances changèrent ; un homme riche, venu de Lorient, acheta de la pauvre commune de Groix

quelques arpents de la falaise, pour y établir une pêcherie. Beaucoup de gens pensaient que la chapelle ne faisait point partie de son lot ; mais Rochelan, c'était son nom, s'en empara sans écouter aucune remontrance, et menaça de faire un procès opiniâtre à quiconque tenterait de le troubler dans sa possession. On finit par le détester et par le craindre si bien que l'on n'osa lui disputer les débris de Lok-Maria. Le pignon où se trouvait la grande porte paraissait encore très-solide, ainsi que les murs latéraux. Le clocher avait été abattu par la moitié ; la meilleure cloche s'était brisée en tombant : il n'y restait plus que la petite cloche fendue par les injures du temps. Elle servait encore à rappeler les ouvriers au travail. L'intérieur de l'édifice avait été transformé en magasin destiné aux vieux bois, caisses ou tonneaux hors de service, et cela faisait dire aux gens du pays qu'une telle profanation ne resterait pas impunie.

Rochelan avait un fils unique, nommé Abel, qu'il aimait autant que son caractère et ses occupations le lui permettaient. Abel, âgé de dix-sept ans à peine, était doux et bon, plein de courage, malgré sa timidité apparente, et de patience, malgré son ardeur à braver les dangers de la mer. Jeune, riche et beau, il espérait avoir dit pour jamais un éternel adieu aux séductions de la ville. Il ne demandait qu'à vivre retiré sur cette île étroite, dont les mélancoliques aspects avaient tant de charme pour son cœur. Enfin cet enfant, rempli d'une charitable piété, mettait tous ses soins à réparer, vis-à-vis des pauvres gens, tous les torts de son père. Depuis plusieurs mois, on avait cessé d'allumer la lanterne dans le clocher de la chapelle ; deux naufrages venaient d'attrister l'île de Groix, et chacun les attribuait à l'absence du signal.

Abel ignorait cette circonstance. Un soir, à la fin de l'automne, le vent ébranlait les toitures des habitations les plus voisines du rivage. La demeure de Rochelan, appuyée aux grands rochers qui dominent la falaise, éprouvait toute la violence de l'ouragan. Le jeune Abel, ami passionné des grandes scènes de la nature, ne pouvait rester insensible, à l'abri, quand il se trouvait peut-être sur les flots des hommes exposés à perdre la vie. Plus d'une fois déjà, il avait contribué, par son courage, à des sauvetages dangereux ; la vue des vagues en courroux excitait son jeune enthousiasme et faisait battre son cœur ; c'est pourquoi, ce soir-là, au bruit du vent qui ébranlait la pêcherie, le fils de Rochelan, muni d'une longue corde, d'une gaffe et d'un fanal, sortit de la maison sans prévenir son père. Ce soin du reste était inutile, eu égard au genre de vie adopté par ce dernier. Uniquement occupé de son commerce, se fiant avec raison à la sagesse de son fils, il lui laissait la plus entière liberté, et ne souffrait pas qu'on vînt le déranger, le soir surtout, quand il chiffrait sur ses vieux livres de comptes.

Abel s'éloigna de la maison ; mais il ne put le faire sans éveiller l'attention d'un vieux marin, attaché depuis un grand nombre d'années au service de Rochelan, et dévoué, par une affection toute paternelle, à la personne du jeune Abel.

— Ne cours donc pas si fort, mon enfant, lui dit le vieux Jacques ; il va faire nuit noire et tempête.

— C'est justement à cause de la tempête, répondit Abel, que je cours à la côte… Mais dépêchons, car il me semble que je vois, là-bas, au large…

— Oui, au large de la pointe d'Enfer, les feux d'un navire qui cherche le port.

— S'il y avait seulement un signal sur ces rochers !

— J'ai entendu dire, reprit le marin, qu'autrefois, quand cette chapelle était en bon état, tous les soirs de gros temps, on avait soin d'allumer un fanal dans le clocher…

Ces paroles rendirent Abel pensif, et il ralentit le pas en marchant le long des murs de Lok-Maria.

— Si j'y plaçais mon fanal ? s'écria-t-il tout à coup.

— Sans doute, c'est une idée, une véritable idée de matelot… Mais l'escalier de la tourelle est presque démoli ; comment se hisser là-haut ? La moitié des enfléchures sont tombées.

— Regarde, regarde ; miracle ! une lumière vient de s'allumer dans le clocher !

C'était la vérité : une clarté brillait au sommet des ruines, et, après avoir considéré plus attentivement, ils distinguèrent, comme une silhouette découpée sur le ciel sombre, la forme d'une petite paysanne.

— Descends, descends, petite malheureuse, cria le marin : le vent est trop fort, il va t'emporter.

— Tout à l'heure, quand j'aurai fini, répondit d'en haut une voix claire et tranquille.

Quelques minutes après, l'aventureuse paysanne descendit ou plutôt se laissa glisser en rampant le long des corniches, avec l'agilité et la sûreté d'un chat sur des gouttières. La voyageuse aé-

rienne, une enfant de treize ans, toucha bientôt la terre sans accident.

— Dis-moi, petite, lui dit Abel, pourquoi as-tu allumé ce fanal ?

— Pour sauver mon père et les autres, répondit la paysanne.

— C'est bien beau, j'en conviens, mais c'est bien dangereux ; et qui te donne tant d'adresse et de courage ?

— Le bon Dieu !

— C'est vrai, c'est admirable ! murmura Abel attendri.

— Je la reconnais à présent, dit le vieux marin, en baissant la voix : on la nomme Marguerite ; elle est toute mignonne. C'est la fille unique d'un pêcheur ou petit caboteur de Kerhoret, auquel M. Rochelan…

— Assez, assez, Jacques ; à l'avenir je veux m'occuper de ce signal. Quelle leçon vient de nous donner cette pauvre créature ! Mais il est temps d'aller à la mer. Marguerite, veux-tu venir avec nous ?

— Je ne sais pas, dit la petite avec incertitude, car vous êtes le fils du bourgeois…

— Oui, mon enfant, c'est vrai ; seulement il ne faut plus songer à cela. Je ferai pour ton père tout ce que je pourrai ; maintenant, allons à son secours ; veux-tu nous suivre ?

— Oh ! pour sûr, que je veux… On disait bien l'autre jour que vous étiez bon, vous…

Ils arrivèrent bientôt sur la grève, à un endroit qui, lorsque le temps était beau, offrait un petit port de refuge assez praticable ; mais la mer, en ce moment, était grosse et houleuse, la nuit sombre, le vent violent à l'ouest. Pourtant, la tempête n'éclatait pas encore : autrement le bâtiment signalé se perdait sans rémission, corps et biens. Marguerite ne doutait point que ce ne fût le lougre de son père ; elle priait ardemment, en considérant avec angoisse le ciel et la mer ; puis elle montait sur les rochers et en descendait à chaque instant, afin de mieux voir la situation du navire, qui se rapprochait sensiblement de minute en minute.

Deux ou trois autres marins du bourg de Groix venaient aussi d'arriver sur les lieux, et disaient entre eux que le chasse-marée aurait fait côte avant une demi-heure, à moins d'un miracle, parce qu'au milieu d'une nuit si noire, il était impossible de s'orienter de manière à trouver l'entrée de la petite baie.

— On a bien fait d'allumer le signal dans la tour, dit l'un des marins.

— Le signal de Lok-Maria ne suffit pas, m'est avis, dit Jacques, pour bien s'orienter dans les ténèbres, par un temps de pluie, comme ce soir, que l'on ne peut distinguer le phare de Port-Louis ; il faudrait un autre feu, là, en avant des récifs, sur ce gros rocher…

— Votre fanal, votre fanal ! s'écria la fille du pêcheur saisissant l'idée du vieux marin ; donnez-moi votre fanal, Monsieur Abel, et j'oublierai tout, et je vous aimerai toute ma vie, et mon père, s'il est sauvé, vous bénira…

Le jeune homme n'avait pas besoin des larmes de la pauvre enfant pour se dévouer au salut d'un malheureux. À moins de

deux encablures de la côte, une roche élevée, à pic, s'avançait dans la mer. Les lames s'y brisaient sans cesse, et, pour l'atteindre, il fallait marcher, tantôt à sec, tantôt avec de l'eau jusqu'aux genoux, à marée basse, sur une étroite chaussée formée en partie de pierres roulées par les flots, en partie au moyen de gros galets disposés par les pêcheurs. La mer achevait alors de descendre ; c'était là ce qui contenait encore l'explosion de la tempête, et qui permit au courageux Abel de s'élancer sur la chaussée, au mépris des flots, des rafales et des supplications de Jacques épouvanté.

Il avait déjà parcouru le tiers de la distance, lorsqu'il s'aperçut avec effroi que la paysanne le suivait et s'efforçait de le rejoindre.

— Malheureuse, lui dit-il en s'arrêtant, retourne, retourne à la côte ou tu es perdue !

— Que non pas, fit Marguerite, je connais les pierres, je les vois sous l'eau mieux que vous.

— Mais tu me retardes, et, pour revenir, la mer aura commencé à monter, et nous serons perdus, cette fois.

— À savoir, Monsieur Abel ; au surplus, qu'importe, pour moi du moins, si mon père est sauvé ?.... Et vous, ne savez-vous pas nager ?

— Oui, mais toi... Ô mon Dieu ! que faire ?

— Allez toujours ! lorsque le fanal sera placé sur la roche, il sera temps de revenir.

Et ils continuèrent leur course, guidés bien plus par leur instinct, par leur habitude des grèves, que par la clarté vacillante du

fanal dont la pluie ternissait les vitres. Bientôt même ce fut Marguerite qui prit les devants. — « Ici, par ici, Monsieur Abel, disait-elle au jeune homme incertain : posez le pied sans crainte, à gauche, la pierre est solide ; sautez vite avant cette lame qui vient.... » Enfin ils atteignirent le rocher. Abel voulait y monter seul, à cause de la violence du vent ; Marguerite le supplia de la laisser faire, disant que son père aurait peut-être la chance de la reconnaître à la clarté du fanal. Ils gravirent ensemble l'écueil ébranlé par les houles devenues plus furieuses depuis que le flot se faisait sentir. Alors la fille du pêcheur saisit la lanterne, l'éleva au-dessus de sa tête et l'abaissa par trois fois. Oh ! bonheur !! sur le navire, balancé par les lames au point de disparaître de temps en temps, une lueur apparut, montant et descendant comme celle de Marguerite. Le capitaine du lougre avait évidemment aperçu le signal et y répondait de la même manière. La petite fille, à genoux sur le rocher, pleurait à chaudes larmes. Abel fixait le fanal dans une fente de la pierre.

— Partons maintenant, dit-il, le temps presse.

Ils redescendirent sur la chaussée et s'y engagèrent rapidement. Mais, hélas ! outre que la mer avait un peu monté, les lames déferlaient dans la baie avec plus de fureur et roulaient à grand bruit sur les galets. Marguerite elle-même sentait diminuer son assurance ; elle ne retrouvait plus les pierres solides, et, chaque fois que les vagues venaient s'abattre, de l'autre côté, contre les récifs, en les couvrant d'une écume épaisse que les rafales emportaient au loin, elle frémissait d'épouvante.

Abel s'en aperçut ; il conjura sa faible compagne de le laisser passer devant elle, et se mit à marcher en avant, sondant à chaque pas la profondeur de l'eau, au moyen de la gaffe qu'il

avait heureusement conservée ; mais il n'avançait plus qu'avec une grande lenteur. La mer montait toujours, avec d'autant plus de force que le vent portait à la côte. Toute la chaussée se trouvait ensevelie sous les flots. Plus rien pour se conduire dans les ténèbres ; pas même cette transparence de l'eau, presque imperceptible, qui tout à l'heure les guidait encore. Plongés dans la mer, souvent jusqu'aux aisselles, ils se sentaient soulevés à chaque moment, et ne pouvaient se diriger que par les ombres, à peine visibles, des marins errant sur la plage, ou par la direction des clameurs et des appels que poussaient ces braves gens consternés. Aucun bateau ne se trouvait dans cette baie peu fréquentée ; on ignorait, du reste, l'endroit où étaient les pauvres enfants : un coup de mer avait pu les emporter au loin de l'autre côté des brisants…

Abel, soutenant d'une main Marguerite, sondant toujours de l'autre, interrogeait avec sa gaffe la position de chaque pierre avant d'y placer le pied. Cette situation était affreuse : les bourdonnements confus des vagues, les sifflements des rafales, l'agitation continuelle de la mer ne pouvaient tarder à lui causer un funeste vertige. Ses yeux tentaient inutilement de percer la couche sombre et trop profonde des flots ; ses bras s'alourdissaient sous tant d'efforts ; sa main crispée s'appuyait trop fortement sur la gaffe à demi rompue… La gaffe se brisa tout à coup ; Abel chancela en perdant cet appui, et, glissant sur le bord de la chaussée, il essaya de lutter à la nage contre les éléments déchaînés…

Les marins entendirent alors un cri de détresse, malgré le bruit terrible de la tourmente. Au même instant, le navire guidé par le signal du rocher, entra dans la baie, avec la vitesse d'un

trait, et vint s'échouer à quelques pas de la côte, sans toucher contre les écueils. Il était sauvé du naufrage.

Depuis cette nuit, pendant laquelle le pêcheur de Kerhoret avait couru de si grands dangers, chaque fois que, le soir, le vent semblait s'élever avec un peu plus de violence, on voyait un vieux marin et une petite grésillonne s'approcher, avec un fanal, de la chapelle de Lok-Maria. Le vieillard dressait, d'une main ferme, une échelle contre le mur, et la jeune fille, vive et courageuse, gravissait les degrés sans crainte du vent ou de la pluie. Bientôt le fanal, attaché dans la tourelle aux supports de la cloche, projetait sur la falaise ses rayons brillants ; la paysanne considérait un moment la sombre étendue de la mer, où les feux de quelques vaisseaux se balançaient parfois au large ; elle murmurait alors un Ave Maria pour les navigateurs exposés, et redescendait rapidement auprès du brave homme qui ne pouvait l'attendre ainsi sans éprouver de l'effroi.

— Allons, allons, Marguerite, fais plus d'attention aux enflé-chures… Si tu tombais, petite malheureuse, que dirait-il ?

— N'ayez pas peur, Jacques, j'ai le pied marin, vous savez. Maintenant, partons vite… vous allez monter à sa chambre, où je voudrais bien aller… mais, hélas ! M. Rochelan me chasserait… puis revenez bien vite me donner de ses nouvelles…

— Sois tranquille.

— Oh ! s'il allait mourir, mourir pour mon père et pour moi…

Elle se désolait ainsi à quelques pas de la pêcherie de M. Rochelan, où Jacques venait d'entrer ; et comme il tardait à revenir, la douleur et l'inquiétude de Marguerite augmentaient avec les

instants. Enfin le serviteur reparut : sa figure portait les traces d'une émotion profonde.

— Qu'y a-t-il ? s'écria la fille du pêcheur ; parle, tu me fais frémir… M. Abel ?

— Il n'est pas plus mal, j'espère ; il était beaucoup mieux ce matin.

— Oh bien ! alors…

— M. Rochelan a vu briller le fanal dans le clocher de la chapelle : cela l'a mis en colère, et il m'a grondé, devant le malade. Alors, malgré sa faiblesse, le pauvre enfant s'est levé tout d'un coup et s'est jeté aux genoux de son père… Il a fini par attendrir le cœur de cet homme dur, mais nous aurons du mal, m'est avis, par la suite.

Et le vieillard et la jeune fille, unis dans une commune affection et par de communes inquiétudes, se séparèrent tristement.

Cependant, quoique souffrant et faible encore par une suite inévitable de la fatigue et du froid qu'il avait éprouvés dans la mer, Abel ne tarda point à reprendre peu à peu sa vie habituelle ; mais il conserva toujours, depuis cette épreuve, une tristesse invincible ; sa douceur, sa bonté, sa piété s'augmentèrent d'une patience et d'une résignation sans bornes. Il semblait, sans le dire, dominé par une idée fixe, mais qui ne portait aucune atteinte à la sérénité de son caractère. Son père n'avait rien changé à sa propre manière de vivre, si ce n'est qu'il semblait accorder un peu plus de condescendance à ce qu'il appelait les puériles fantaisies de son fils. Abel en profitait pour visiter les pauvres gens dans l'île, les malades, les malheureux quels qu'ils fussent. Le

père de Marguerite, déjà sur l'âge, n'était assurément pas oublié. Le jeune homme se rendait souvent à la chaumière du pêcheur et avait toujours quelque commission lucrative à lui confier : souvent la petite grésillonne se chargeait joyeusement de les remplir, soit qu'il fallût courir au bourg de Groix, soit qu'Abel vînt lui demander des poissons, des huîtres ou de menus coquillages. Mais de tout ce qu'on pouvait lui commander ou lui permettre, rien ne rendait Marguerite plus heureuse que de la laisser monter le soir, par les plus mauvais temps, sur le clocher de Lok-Maria. Voyant combien Abel tenait à cette précaution ridicule et dangereuse, selon lui, Rochelan, encore sous l'impression de la dernière maladie de son fils, tolérait ou feignait d'ignorer que le fanal brillait souvent dans la tourelle.

Mais les yeux clairvoyants du jeune homme ne pénétraient que trop les désolantes dispositions de son père. Que pouvait-il faire ? Redoubler de zèle, respecter l'auteur de ses jours, prier pour lui, et attendre…

Oui, respecter son père et prier pour lui ! C'est là, je l'affirme, la pierre de touche de l'amour filial ; l'aimer, fût-il dur et même injuste, c'est le devoir de l'enfant, c'est la loi de Dieu !

M. Rochelan devenait chaque jour de plus en plus avide de lucre et de négoce : il consumait ses veilles dans de continuelles combinaisons commerciales, et commençait à s'irriter de l'existence à peu près inutile, selon lui, que menait son jeune fils. Il résolut donc d'essayer, sur son héritier, le pouvoir de sa volonté paternelle.

Il n'était pas besoin de détours pour conduire Abel dans la voie de l'obéissance.

— Vous voulez que je parte, dit-il à son père, en retenant ses larmes, je partirai… vous désirez que je commande vos bâtiments sur la mer : la mer me connaît déjà, je ne crains pas la fureur des flots, je vous obéirai… Si j'éprouve quelque douleur en partant, c'est que je vous laisserai seul, mon père ; seuls aussi je laisserai les pauvres ; puissiez-vous, en souvenir d'un fils qui vous aime, les secourir dans leur détresse.

Peu de temps après, sur un brick qui portait son nom, Abel fit voile vers le sud, par un beau jour de septembre. Deux autres navires, chargés des produits de l'industrie de M. Rochelan, et destinés aux villes du midi de la France, suivaient son sillage. Qu'elle fut sincère et ardente la prière du jeune marin à Notre-Dame de Lok-Maria, au moment de l'appareillage ! Le petit clocher en ruines qui surmontait l'édifice fut le dernier objet qui occupa ses regards ; et, sur le faîte de la tourelle, une petite grésillonne, assez semblable à une mouette qui va s'envoler, tendait les bras vers la flottille et vers le ciel…

Un jour (c'était à la fin d'octobre), tout semblait annoncer une tempête. Jacques se rendit, avec la fille du pêcheur, sur la falaise qui domine la baie dont nous avons parlé. Longtemps ils examinèrent en silence l'étendue des flots tumultueux, et ne voyant aucune voile apparaître, ils se sentirent un peu plus tranquilles.

— Que Jésus le protège ! s'écria la jeune fille en tremblant comme si elle avait eu la fièvre. Dieu soit béni, je ne vois rien là-bas ; la mer est si affreuse ! et ce soir, qui sait, plus mauvaise encore peut-être.

— Il faut espérer que non, dit Jacques ; on ne peut voir plus gros temps.

— C'est que j'ai rêvé, cette nuit, ouragan et naufrage, et je voyais… non, non, je ne puis raconter cela… je souffre trop en ce moment…

— Qu'as-tu, pauvre créature ? Tu trembles, tu frissonnes ; vois-tu quelque chose ?

— Une voile, s'écria Marguerite éperdue, en prenant sa course, une voile !

Alors elle s'élança du côté des grands rochers qui surplombent au-dessus de la côte ; et, pour voir de plus loin, sans doute, elle voulut les gravir rapidement. Mais sa marche était chancelante, ses pas mal assurés ; on eût dit un oiseau blessé que le plomb vient de frapper à l'aile. Le vieux marin s'en aperçut, et lui cria qu'elle se trompait, qu'aucune voile ne paraissait en vue… de prendre garde, de revenir auprès de lui.

Hélas ! il était déjà trop tard : Marguerite avait presque atteint le sommet des rochers, lorsque Jacques la vit se pencher au-dessus de l'abîme, perdre l'équilibre en poussant un cri et rouler à plus de cinquante pieds au bas de la falaise. Le pauvre homme descendit au plus vite, par un sentier dangereux, et releva le corps de la jeune fille. Il la porta dans ses bras jusqu'au bord de la mer, où la fraîcheur des vagues rendit un peu de sentiment à la malheureuse enfant. Elle devait se tuer dans cette chute affreuse ; par bonheur, quelques arbustes, qui croissaient entre les fentes des pierres, en avaient amorti les effets. Le vieux marin éprouvait une angoisse inexprimable, en considérant ce visage tout angélique, pâli peut-être par l'approche de la mort…

— N'oublie pas le fanal, murmura Marguerite, avec effort… ce soir… à Lok-Maria…

Et elle s'évanouit de nouveau.

L'ouragan règne au loin sur la mer. Les Grésillons assurent que, depuis dix ans, on n'a point vu pareil coup de vent. Le soleil, au terme de sa course, va plonger dans les flots son disque rouge, que l'on n'a fait qu'entrevoir un instant, entre d'énormes nuages teintés de larges bandes de feu. Les rafales du sud-ouest sont lourdes, inégales, incessantes ; les vagues s'élèvent à une grande hauteur et déferlent à grand bruit sur les brisants. La nuit sera horrible… Et cependant on a signalé au large un navire d'un assez fort tonnage. Il a tiré trois coups de canon, soit en signe de détresse, soit pour commander de veiller à la côte. Depuis il a cessé de tirer, et, au coucher du soleil, on a remarqué qu'il gouvernait bien encore, faisant route, presque sans voiles, le cap sur la rade de Lorient.

Àla nouvelle que l'on avait signalé des voiles dans le sud, M. Rochelan s'était rendu sur la grève, où beaucoup de marins se rassemblaient déjà ; mais, après avoir acquis la certitude que l'on ne découvrait pas plus d'un seul navire, qui, au milieu du brouillard et de la pluie, semblait être plus fort qu'aucun des siens, le négociant, satisfait et tranquille dans son égoïsme, reprit aussitôt le chemin de son habitation. Il approchait alors des murs de la chapelle de Lok-Maria ; la nuit était déjà sombre ; il allait passer sans s'arrêter, quand il vit briller une lumière sous la voûte du vieil édifice dont il avait fait, nous l'avons dit, un magasin de bois.

— Qui va là ? s'écria-t-il avec colère.

— C'est moi, Monsieur, moi, Jacques, votre serviteur.

— Que fais-tu par ici, misérable ?

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi hisser là-haut mon fanal dans le clocher ; c'est pour les navires…

— Les navires n'ont pas besoin de ta méchante lanterne ; au surplus il n'y a pas de bâtiments sur la côte de Groix.

— À la côte, non pas tout à fait. Dieu merci ! mais ils peuvent y tomber cette nuit…

— Laisse-moi tranquille, Jacques ; va-t'en ! Je ne veux pas que tu mettes ce fanal sur la tourelle ; je ne l'ai toléré que trop longtemps. Le vent pourrait le faire tomber dans le magasin au-dessous, et alors le feu… tu comprends ?

— Oh ! par pitié, Monsieur, laissez-moi faire ; j'ai promis…

— Ça m'est égal, sors d'ici.

— Pourtant, Monsieur…

— Écoute, Jacques, tu veux m'irriter à toute force, et, si je me contiens, c'est à cause de… mais rappelle-toi bien que si jamais je vois une lumière sur ce clocher de malheur, je te chasse !

Le négociant s'éloigna, à ces mots, laissant le malheureux vieillard dans la plus grande perplexité. L'alternative était cruelle.

— Me chasser, moi, s'écria Jacques, me chasser ! il me l'a dit… que Notre-Dame fasse miséricorde aux matelots !

Puis, murmurant des prières, les yeux fixés sur la mer, son fanal à la main, le vieux serviteur descendit vers la falaise et se joignit aux groupes de marins que la tempête avait rassemblés.

— On prétend que la petite Marguerite ne peut survivre à la chute qu'elle a faite tantôt, dit un pêcheur, au moment où Jacques arrivait.

— Le bon Dieu la sauvera, répondit-il.

— Tant mieux, dit un autre, elle est si bonne, si jolie…

— Ciel ! regardez, matelots, quel éclair !

— Mon Dieu ! j'ai aperçu la mâture du bâtiment ; m'est avis qu'il chasse à la côte, sur la pointe d'Enfer.

— C'est vrai, voilà un autre éclair. Voyez, et pas un signal sur ces brisants !

— Impossible d'y atteindre ; la chaussée est recouverte à cette heure de six pieds d'eau ; et les lames sont hautes à tout renverser.

— Encore si l'on avait allumé le fanal de Lok-Maria… Malheureusement la petite est sur le lit ; mais, vous, Jacques, je croyais que vous vous en occupiez aussi ?

— Impossible, matelots, répondit le pauvre homme, ne voulant pas dévoiler la conduite indigne de son maître ; impossible, le vent a abattu l'escalier de la tour… Ah ! c'est un grand malheur.

— Alors, allumons une flambée, là sur le haut, dans le creux du rocher.

Bientôt une flamme entretenue malgré la pluie, par des débris de chaloupe couverts de peinture et de goudron, projeta sur la mer en furie une clarté que l'on pouvait apercevoir de plusieurs milles.

Sur les neuf heures du soir, la tempête acquit une violence extraordinaire. Les nuages d'un noir affreux, roulés les uns sur les autres par des vents opposés, découvraient parfois, en se déchirant, au milieu de leurs sombres entrailles, des profondeurs qu'illuminait la lueur des éclairs. La mer, soulevée par des tourbillons, portait ses vagues blanches d'écume à plusieurs centaines de pas sur la falaise ; et à l'endroit de la chaussée, dans la baie, les plus hauts rochers qui formaient l'escarpement de la côte, semblaient couverts, à chaque instant, comme par d'épais flocons de neige.

Depuis quelques moments, les éclairs, amortis par des torrents de pluie, ne sillonnaient plus le sombre firmament ; l'obscurité n'en était peut-être que plus affreuse. Au delà de l'espace qu'éclairait le brasier soigneusement activé par les marins, on ne distinguait rien, ni sur la grève, ni sur la mer. Où courait le vaisseau en perdition ? On en était réduit aux conjectures, car le canon ne tonnait même plus de loin en loin, et aucune lumière ne brillait sur le tillac… Tout à coup un bruit sourd, une secousse semblable à celle d'un édifice qui s'écroule, firent trembler la falaise. Tous les assistants à la fois poussèrent une clameur d'épouvante, en s'écriant : « Seigneur, le bâtiment est perdu ! » Puis ils coururent à l'endroit où le sinistre venait d'avoir lieu. De nouveaux brasiers furent allumés ; des matelots dévoués et courageux, au nombre desquels se trouvait le vieux Jacques, se mirent à la mer, munis de gaffes et de cordages, dans l'espoir de sauver les naufragés.

Le navire s'était jeté sur des brisants un peu au-dessus de la baie de Lok-Maria. Il avait manqué l'entrée de la baie, soit que l'état de la mer eût rendu le gouvernail impuissant, soit que le ca-

pitaine, trompé par les signaux, eût pris le brasier de la grève pour le fanal de la tour.

On vit alors, à la lueur de ce brasier, un spectacle touchant ; un jeune homme, au visage calme et beau, les mains jointes, les yeux levés au ciel, s'avança sur le gaillard d'avant, la seule partie du navire qui ne fût pas encore engloutie ; il aida le dernier de ses matelots à se jeter à la mer, et quand il fut certain qu'il n'y avait plus la moindre chance de salut pour son vaisseau et qu'il ne restait plus que lui à bord, il ôta son habit, jeta sur la mâture brisée un regard douloureux, puis, faisant le signe de la croix, il plongea dans les flots.

— Abel, Abel ! s'écria Jacques en reconnaissant avec stupeur l'infortuné jeune homme ; Abel, mon enfant… c'est lui, juste ciel ! sauvons-le, matelots…

Et le vieillard fit des efforts désespérés pour s'avancer dans la mer jusqu'aux récifs où le bâtiment s'était entr'ouvert. Il ne cessait d'appeler Abel à grands cris, lorsqu'une houle furieuse s'abattit contre les flancs du brick qu'elle acheva de détruire, et roulant vers la côte avec un bruit affreux, emporta le vieux marin que les pêcheurs relevèrent tout sanglant et brisé.

Les trois navires de M. Rochelan, portant une grande partie de sa fortune, firent naufrage la même nuit ; le premier, que commandait Abel, périt ainsi que nous l'avons rapporté ; les deux autres, séparés par l'ouragan, sombrèrent en pleine mer. Le pauvre Jacques mourut, deux ou trois jours après, des suites des contusions et de la douleur qu'il avait ressentie dans la nuit du naufrage.

Abel, après avoir, durant trois mois, donné les plus vives inquiétudes pour sa vie, revint cette fois encore à la santé. Dieu l'appelait à de plus grandes choses.

Tant de malheurs, tant de chagrins réussirent-ils enfin à ouvrir les yeux du père aveuglé et impie ? Nous inclinons à le croire, car, avant le retour du printemps, M. Rochelan vendit sa pêcherie et annonça qu'il retournait sur le continent. Vains projets ! le temps ne lui fut pas accordé de remplir ses derniers desseins. La perte des biens de ce monde est souvent, paraît-il, hélas ! un coup que l'homme ne supporte pas. Le négociant portait à la fin le poids amer de ses jours dépensés dans l'erreur et l'éloignement du bien. Un sombre désespoir le conduisit en peu de mois aux portes du tombeau. Mais les prières du fils pieux et soumis avaient touché le cœur du père trop longtemps endurci.

Ôtardive, mais bien douce consolation ! M. Rochelan, après de longues souffrances et de cruelles alternatives de désespoir et d'espérance, que lui imposait la justice de Dieu, mourut en chrétien dans les bras de son fils…

… Un soir, un vaisseau, sorti de la rade de Lorient, faisant voile pour l'Amérique, cinglait sur la mer Armoricaine et rangeait, à moins d'une portée de canon, les côtes de l'île de Groix. Alors un jeune homme, vêtu d'une longue robe noire, monta sur le gaillard d'arrière. Il tourna vers l'îlot paisible un regard voilé de larmes, murmura un suprême adieu ; et tant que les rochers de la falaise purent être aperçus à travers la brume du crépuscule, il demeura à la même place, le corps tendu, sans mouvement, les yeux fixés, pareil à une statue.

Enfin la brise du soir commença de souffler plus fortement sur la mer ; l'obscurité s'étendit sur les flots agités ; la marche du vaisseau devint plus rapide. Le jeune religieux paraissait de plus en plus attristé. Tout à coup, son regard s'illumina à la vue d'une clarté qui brilla sur la côte de l'île de Groix, et on aurait pu l'entendre murmurer ces mots :

— Le fanal de Lok-Maria !

Oui, c'était le fanal du petit clocher, et ce religieux qui venait de l'apercevoir avec tant de joie, c'était Abel, ardent apôtre destiné aux missions du Nouveau-Monde. Mais le fanal, enfin, est-il besoin de dire qui l'avait allumé ? Quelle autre personne que Marguerite devait revendiquer ce soin, obtenir ce privilège ?

Avant d'abandonner pour jamais l'île de Groix et ses pauvres amis, Abel avait consacré sa fortune à la famille du pêcheur de Kerhoret, au soulagement des malheureux et aux réparations de la chapelle de Lok-Maria et surtout du petit clocher qui, pendant longtemps, tint lieu de phare sur ce rivage.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Fant%C3%B4mes_bretons. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.